

Joseph DANIGO
Eglises et Chapelles
du canton
de Cléguérec

MORBIHAN

Cahiers de l'UMIVEM

Printemps-Été 1980

N^{os} 21 et 22

- Le Conseil Général du Morbihan (Programme d'action 1980 - Année du Patrimoine)

- L'Association pour la Sauvegarde des Objets d'Art Religieux du Morbihan (A.S.O.A.R.M.)

- L'Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan (U.M.I.V.E.M.)

- Le Crédit Agricole du Morbihan

ont contribué à la publication de cet ouvrage

U.M.I.V.E.M.

Adresse : Madame R. BORDE
Bordlann - 56600 LANESTER
Tél. 76.16.22 - 76.10.47

Cotisations :

Étudiants : 5 F Membre actif : 40 F
Bienfaiteur : 50 F et plus

Abonnement : 25 F

Prix au numéro : 7 F
Numéro double : 14 F

C.C.P. UMIVEM 36 78-40 K Nantes - Compte bancaire B.P.B.A. Lorient

Amis de l'an dernier, avez-vous réglé votre cotisation 1980 ?

en couverture :
SEGLIEN - Le clocher de Locmaria

Responsable de la publication : A.S.O.A.R.M. 1980

PREFACE

Un coup de foudre, c'est bien, dès mon premier contact, ce que j'ai ressenti, pour le Pays de Cléguère, et ce sentiment, au fur et à mesure que je pénétrais mieux cette contrée, s'est mué en un profond attachement.

Si je veux expliquer ce coup de foudre, si je cherche à analyser cet attachement, je trouve cent raisons : il y a la beauté des sites, les promenades autour de Guerledan, dans la forêt de Quénécan ou au bord de l'étang des Salles; il y a aussi la chaleur de l'accueil, les rencontres avec les maires soucieux de la sauvegarde de leur patrimoine, les repas amicaux dans les presbytères, les traditionnelles recherches de la clé qui permettent de bavarder avec les voisins des chapelles, le travail au milieu des équipes qui dans chaque village, se rassemblent pour que leurs vieilles pierres restent debout.

Pourtant ailleurs, à Bieuzy, à Guern, à Inguiniel, au Faouët..., l'accueil est aussi chaleureux, ce sont d'autres paysages magnifiques. Alors, pourquoi cette faiblesse pour Cléguère ? Peut-être parce que c'est le coin du Morbihan dont je connais toutes les chapelles; pas une en effet, et elles sont nombreuses, qui ait échappé à notre équipe enthousiaste de recenseurs. Plusieurs étés, nous sommes venus en explorer les richesses et je retrouve avec plaisir, et un peu de mélancolie, le souvenir de ces journées.

L'équipe, c'était le conservateur des Antiquités et Objets d'Art, chef de l'expédition, faisant aussi office de chauffeur, armé d'un mètre et d'une loupe, se hissant respectueusement mais encore assez souplement sur les autels pour mesurer les statues, vérifiant longuement un poinçon puis dictant des notes à la secrétaire qui remplissait d'immenses cahiers, secrétaire d'occasion, au nom chantant, qui nous arrivait en Juillet du Midi et avait aussi la charge des festins pris au pied des croix ou près des fontaines. Puis, appareil en bandoulière, venait le conservateur-adjoint, escaladant les clochers sur des échelles branlantes, se glissant dans les greniers les plus étroits, inspectant avec méthodes les armoires des sacristies, pas un coin de l'édifice ne lui échappait. Suivait le photographe, le pivot de l'opération, car c'est sur ses œuvres qu'une docte commission allait se pencher pour décider, consécration suprême, de l'inscription des objets sur la liste respectée des "Monuments Historiques"; c'est à lui que fut donné de faire la plus belle de nos découvertes : un bras-reliquaire très ancien oublié depuis des siècles peut-être, sous un autel.

Enfin, il y avait notre chanoine, l'âme de la tournée, carnet et crayon à la main, notant chaque détail architectural avec une science admirable. Son expérience, sa connaissance des édifices, sa maîtrise du vocabulaire, sa pré-

sion dans la datation des objets d'art, son érudition historique ont toujours fait mon admiration. Il a guidé mes pas et a été mon maître en ces matières. L'occasion m'est donnée ici de lui en exprimer ma gratitude.

C'est un peu à cause de ma prédilection pour le Pays de Cléguérec, c'est surtout grâce à la profonde connaissance que M. le Chanoine Danigo a de ce pays, que ce livre doit le jour. Il vient après celui consacré aux chapelles du Pays de Baud ; il n'est, je l'espère, que le second d'une longue série qui permettra de connaître tous les édifices religieux du Morbihan, car je sais que notre auteur possède quantité d'autres carnets et de fiches bourrées de notes, de descriptions, de références. Et, si l'équipe s'est un peu transformée, les tournées continuent, apportant de nouvelles découvertes.

Ainsi est poursuivie l'œuvre entreprise par Cayot-Delandre, Louis Rosenzweig, Hervé Du Halgouët et Pierre Thomas-Lacroix. Si les moyens et les méthodes se transforment, l'esprit, je crois, reste le même. C'est celui d'hommes attachés à leur pays, qui se sont retrouvés pour le faire mieux connaître et aimer, qui savent que plus rien, bientôt, n'aurait de sens, si n'était sauvegardé ce patrimoine, simple souvent, pauvre même parfois, mais toujours admirable, accumulé par des générations.

Françoise MOSSER

Ancien Directeur des Archives et
Conservateur des Antiquités et Objets d'Art du Morbihan



CLÉGUÉREC - Chapelle Saint-André après restauration

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

● ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU MORBIHAN

V 520. Enquête de 1811 sur les bâtiments à l'usage du culte.
O 321 et 1975. Bâtiments communaux.
HALGOUET (H. du). Notes archéologiques sur le Morbihan
(XI, V, 48).

- Cahiers de paroisse de Cléguérec, Kergrist, Malguénac, Neulliac, Saint-Aignan, Sainte-Brigitte, Séglien, Silfiac.
- OGEE-MARTEVILLE. Dictionnaire historique et géographique de Bretagne, Rennes, 1843, 2 vol.
- ROSENZWEIG. Répertoire archéologique du Morbihan, P. 1863.
- LE MENE (Chan.). Histoire ... des paroisses du diocèse de Vannes. Vannes, 1894, 2 vol.
- ROSENZWEIG. Cartulaire général du Morbihan. Vannes, 1895.
- GUILLOTIN DE CORSON. Les pardons et pèlerinages de Basse-Bretagne. Diocèse de Vannes. Rennes, 1898.
- LUCO (Abbé). Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes. 2^e édit. Vannes, 1908.
- DUHEM (G.). Les églises de France. Morbihan. P, 1932.

PHOTOGRAPHIES

- Archives et Conservation des Antiquités et Objets d'Art du Morbihan.

LE PAYS DE CLEGUEREC

Le canton de Cléguérec s'étend sur huit communes : Cléguérec, Kergrist, Malguénac, Neulliac, Saint-Aignan, Sainte-Brigitte, Séglien et Silfiac. Nous lui adjoignons le territoire de Stival, ancienne trêve de Malguénac, désormais rattachée à Pontivy. Il est séparé des Côtes-du-Nord par la vallée encaissée du Blavet que le barrage de Guerlédan a transformée en un lac sinueux et pittoresque. Enveloppé d'autre part par les cantons de Guéméné à l'ouest, de Pontivy, au sud et à l'est, il ne présente de véritable unité ni géographique, ni historique.

Des terroirs variés

Il juxtapose en effet des terroirs variés. Au nord, le puissant massif forestier de la forêt de Quénécan déploie la houle de ses frondaisons sur les hautes terres de Saint-Brigitte, de Saint-Aignan et de Cléguérec. L'altitude se maintient entre 250 et 280 mètres, témoignant d'une ancienne plate-forme d'érosion. A l'est, le Blavet, dans son cours méridien et ses affluents de gauche et de droite ont largement creusé une bande de schistes plus tendres, formant une sorte de bassin aux terres relativement fertiles, désormais à peu près entièrement défrichées, en Neulliac, Kergrist et Cléguérec. Au sud, l'altitude se relève jusqu'à 220 mètres sur les croupes granitiques de Malguénac, longtemps abandonnées à la lande, et peu à peu conquises à la culture grâce aux engrais et aux engins mécaniques. A l'ouest, les régions de Silfiac et de Séglien sont plus complexes. Les bois du Squel prolongent la forêt de Quénécan, au-delà de «Stang-en-Ihuern» (la gorge de l'Enfer). Même lorsque le sol est fait de schiste, l'altitude dépasse encore 200 mètres et Silfiac est le bourg le plus élevé du Morbihan. Le Sar, affluent du Blavet, ramifie ses affluents sur ce plateau, et, à partir des vallées les cultures escaladent les surfaces autrefois incultes.

Sans unité historique

Historiquement, les paroisses qui ont constitué le canton de Cléguérec relevaient de la vicomté de Rohan, démembrée au XII^e siècle du vaste fief du Porhoet qui s'étendait sur une grande partie de la Bretagne centrale. Mais la complexité féodale était telle que Cléguérec, dans sa partie principale, Malguénac et sa trêve de Stival, Neulliac et ses trêves d'Hémonstoir (Côtes-du-Nord) et de Kergrist, la majeure partie de Séglien ressortissaient à la cha-tellenie de Pontivy, tandis que la région forestière de Cléguérec, Saint-Aignan, Sainte-Brigitte et une partie de Silfiac étaient rattachées à la châtellenie de Gouarec. Quand, à la fin du XIV^e siècle, sera constitué le fief de Guéméné en faveur de Charles, cadet de Rohan et fils de Jeanne de Navarre, la région ouest de Silfiac et sa trêve de Perret (Côtes-du-Nord) ainsi que la trêve de Lescharlin (Saint-Germain) en Séglien s'y trouveront annexées.

Du point de vue religieux, toutes les paroisses vannetaises appartenait au doyenné de Guéméné mais Neulliac et ses trêves faisaient partie de l'ancien diocèse de Cornouaille.

Costumes et parlers, mentalités reflétaient quelque chose de cette diversité. Séglien et même Silfiac avaient adopté le «mille-boutons» et la coiffe pourlette tandis que les autres paroisses portaient le gilet des «moutons blancs» et le capot de Pontivy. Cependant Cléguérec restait le pays du «chistr-per», c'est-à-dire du poiré et ses habitants étaient réputés aussi madrés que leurs voisins pourlets.

Christianisés par les Bretons

Bien que situé en plein cœur de la Bretagne, le pays de Cléguérec fut peuplé d'émigrés bretons et christianisé par eux. S'il n'est pas sûr absolument que Cléguérec doive son nom à saint Guérec, on a gardé le souvenir d'anciens moines ou ermites qui ont évangélisé cette région : saint Mériadeuc à Stival, saint Molvan à Cléguérec, saint Félan à Silfiac, saint Méré à Kergrist. Il est probable que saint Aignan et saint Zenon se sont substitués à des saints locaux. On discute pour savoir si les lieux-dits «Moustoir», que l'on trouve encore à Cléguérec, à Silfiac, à Neulliac, à Stival sont antérieurs ou postérieurs aux invasions normandes. Ce qui est sûr, c'est qu'il y avait, au IX^e siècle, à proximité de Cléguérec, les deux petits monastères de Saint Ducocan et de Saint Serge. Et, à cette occasion, le Cartulaire de Redon confirme l'existence, dès cette époque, des deux églises de Cléguérec et de Silfiac. Celle de Saint-Aignan sera mentionnée, au XII^e siècle, dans les archives de l'abbaye de Bon-Repos (Côtes-du-Nord).



MALGUENAC - Eglise - Statue de saint Gildas

A partir du Moyen-Age s'étendit largement l'influence des grandes abbayes bénédictines et cisterciennes, objet de la faveur des ducs et des grands féodaux. Il est probable que le Gueltas de Malguénac et le Loqueltas de Cléguérec où s'élèvent encore des chapelles dédiées à saint Gildas ne sont pas sans lien avec

le monastère de Rhuy. Grâce aux largesses de Rohan, l'abbaye cistercienne de Bon-Repos possédait de nombreuses terres ou des dîmes dans les paroisses de la région. De même, Templiers et Hospitaliers s'y implantèrent, introduisant ou développant le culte du Saint Christ à Kergrist, celui de saint Jean à Cléguerec et à Séglien. Il faut peut-être leur attribuer aussi les Locmaria de Cléguerec et de Séglien.

Désormais la christianisation ne cessera plus de s'enraciner et de s'approfondir comme en témoignent les belles chapelles des XV^e et XVI^e siècles. Au XVII^e siècle, le Père Maunoir viendra revigorer la foi des populations et son action sera prolongée par des missions périodiques, par les confréries et les tiers-ordres dont l'influence se fera sentir jusqu'en notre temps. A Notre-Dame de Carmès, en Neulliac, on venait de toutes parts revêtir le scapulaire ou «petit habit» du Mont-Carmel.



STIVAL - Saint Meriadec

CLEGUEREC

EGLISE SAINT-GUEREC

L'église actuelle de Cléguerec a été consacrée, le 17 octobre 1864, par Monseigneur Gazailhan, évêque de Vannes. On ne sait que peu de chose de celle qui l'a précédée, sinon que «la nef était fort ancienne» et que de remarquables colonnes torsées entouraient le maître-autel. Le transept abritait, au nord, la chapelle de saint Nicolas et au sud, celle de saint Yves. Au lendemain du Concordat, on la trouvait insuffisante et l'on se proposait d'édifier un chœur à l'emplacement de la sacristie qui serait transportée en appentis au mur méridional. Le projet n'eut pas de suite, puisqu'une enquête de 1811 constate encore que l'église «n'est pas assez grande pour la population, qu'elle est mal distribuée, mal éclairée et en très mauvais état».

Une église néo-classique

Il faudra attendre 1843 avant que soit entreprise la construction, sur les plans de l'architecte Marsille, d'un nouvel édifice mieux conditionné. Le 31 juillet, on en posa la première pierre, et, le 13 août, furent bénites les fondations. Le jeudi de l'Ascension, 21 mai 1846, on y célébra la première grand-messe mais sa bénédiction solennelle n'interviendra que le 8 septembre suivant, en la fête de la Nativité de la Vierge.



CLEGUEREC - L'Eglise et son environnement

L'église neuve se composait d'un vaste chœur, terminé par une abside semi-circulaire, d'un transept sur lequel s'ouvraient deux petites chapelles qui communiquaient aussi avec le chœur, d'une nef de trois travées, flanquée de bas-côtés dont elle était séparée par des arcades en plein cintre reçues sur des piles rondes. C'est exactement l'église que nous connaissons, construction néo-classique, sans grâce, mais habillée d'un beau parement de granit.

Le clocher est plus tardif, puisque sa première pierre n'a été posée que le 26 avril 1860, en présence de l'architecte Jouanno. La tour s'élève accompagnée de deux tourelles et flanquée de corps latéraux qui abritent, l'un le baptistère, l'autre un petit porche. Le décor se réduit, autour des baies cintrées, à des pilastres, des entablements et des frontons triangulaires. Deux balustrades ajourées d'arcatures ceignent les plates-formes qui achèment vers la flèche pyramidale.

Un vaste sanctuaire

La voûte de plâtre, enrichie de caissons au-dessus du chœur, a été réparée et repeinte en 1902. A sa base règne une puissante corniche dorée. Des pilastres cannelés de faux marbre divisent en compartiments l'enceinte du chœur et, pour lui donner un peu de chaleur, on y a introduit cinq compositions peintes qui représentent le Christ ressuscité et les quatre Évangélistes. De part et d'autre du tableau central se dressent la statue patronale de saint Guérec, et celle, en bois, d'assez bonne facture, de saint Pierre. Au bas des stalles vernies entourent le chœur. Deux fenêtres cintrées éclairent l'autel de marbre polychrome repoussé au fond de l'abside. Un nouvel autel, placé à l'entrée du chœur, a été fabriqué à partir de panneaux sculptés empruntés à la chaire tandis que le lutrin retrouvait sa fonction de pupitre.

Les chapelles latérales du chœur sont dédiées, celle du Nord à saint Guérec dont la statue de plâtre est accompagnée de celles de saint Joseph, de sainte Anne enseignant la Vierge, de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et d'un petit bas relief représentant la Délivrance des âmes du Purgatoire; celle du sud à Notre-Dame de la Délivrance (ce qui laisse croire à un transfert) avec un tableau où la Vierge écrase le Serpent et les statues de saint François, de saint Antoine de Padoue et de sainte Jeanne d'Arc.

Le transept et la nef

Plus importants, les autels des croisillons sont ornés de retables, - lambris qui ne rappellent que de très loin les riches décors des siècles précédents. Au sud, le tableau central représente le Rosaire : il est signé Fr. Barret et daté de 1867. De part et d'autre se voient les statues de saint Ambroise et de saint Isidore, celui-ci armé de sa faucille et porteur d'une gerbe. De l'autre côté, le tableau du Sacré-Cœur placé en 1888, est doublé d'une statue de plâtre. Les niches latérales sont

occupées par saint Corneille et un groupe d'une rare iconographie où saint Joseph et la Vierge Marie soulèvent conjointement l'Enfant Jésus.

Dans la nef, on remarque un autre groupe, celui de l'Apparition de la Salette. Les confessionnaux - l'un d'entre eux est daté de 1839 - adoptent les formes galbées d'un style pseudo-Louis XV qui s'est continué très avant dans le siècle. Plus rustique, la clôture du baptistère multiplie les fleurs de lys à l'intérieur de cadres ornés de losanges ou d'«S» couchés. Jusqu'en 1930, les fenêtres étaient garnies de simples verres blancs. La commande à la maison Balmet de Grenoble d'un vitrail avec médaillon de Jeanne d'Arc en relation avec le monument aux morts de la guerre, entraîna la réalisation de cinq autres : Saint Guérec et la Trinité, pour le chœur, Sainte Anne dans le transept, N.-D. des Neiges et la Sainte Famille dans les bas côtés, auxquels vinrent s'ajouter Saint Jean-Baptiste, et Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, en 1935. Le vitrail de sainte Hélène date de 1954, ceux de saint-Mathurin et des fonts baptismaux, réalisés par Klein, de 1968.

Oeuvre du milieu du XIX^e siècle, l'église de Saint-Guérec de Cléguérec, représente une des dernières productions d'un art néo-classique, visiblement essoufflé et, à ce titre, conserve un certain intérêt historique.

CHAPELLE DE LA TRINITE

Longtemps, la chapelle de la Trinité est demeurée méconnue, peut-être parce qu'elle se cachait, à l'écart des grandes routes, au bord d'un vallon, non loin



CLEGUEREC - Chapelle de La Trinité

du village de Poulmain. Rosenzweig, cependant si exact et si méticuleux, l'avait ignorée dans son « Répertoire archéologique du Morbihan ». Duhem lui accorde tout juste trois lignes pour en faire une chapelle simplement rectangulaire. Pourtant ce chercheur averti qu'était Guillotin de Corson l'avait déjà découverte et sommairement décrite. Il faudra attendre la notice inédite de M. du Halgout pour que soient inventoriées ses richesses. Le zélé « Pompier de service » les détaillera dans le « Journal de Pontivy ». Finalement, c'est le comité de quartier, constitué en 1972, pour la rénover et la protéger qui la tirera de l'ombre et entrainera une sérieuse intervention des Monuments Historiques. Elle la méritait car c'est la plus belle et la plus riche de la commune de Cléguère.

Un édifice du XVI^e siècle

Il ne faut pas s'arrêter au visage que lui donne sa façade occidentale, avec une porte en plein cintre surmontée d'un fronton classique et un clocheton à courte flèche posée sur une chambre cantonnée de colonnettes. Ce ne sont là que remaniements du XVIII^e siècle que confirment la date de 1712 et des blasons martelés.

En effet, les contreforts d'angle lestés de pinacles fleuris autorisent à faire remonter au XVI^e siècle ou au-delà l'ensemble de l'édifice. Il est en forme de croix latine et construit en bel appareil de granit avec une moulure au bas des murs. A vrai dire, les deux croisillons sont inégaux et ont pu être ajoutés ou au contraire conservés d'une construction antérieure, tout au moins celui du sud où se voit un banc intérieur de pierre. Les fenêtres s'ouvrent en arc brisé, garnies, plusieurs d'entre elles, de fleurs de lys. Toutefois, celle du chœur ne présente que des flammes sans redent, généralement plus tardives. Au sud, une porte en anse de panier donne accès à la nef.

Comme il se doit dans une chapelle bretonne, le sol est dallé et la charpente laisse voir ses entrails engoulés par des têtes de crocodile et sa sablière sculptée de scènes facétieuses : un personnage attrape un renard par la queue, d'autres jouent de divers instruments. Au carré du transept, des piles engagées renforcent les angles, cylindriques à l'entrée du chœur, polygonales du côté de la nef. De belles balustrades, à balustres ronds ou carrés, délimitent le sanctuaire et l'espace réservé aux autels latéraux, depuis que le jubé a été retiré et sa tribune peinte des images des Apôtres reléguée dans le croisillon nord. Le Crucifix ancien a été planté sur la première poutre du chœur.

Un mobilier de qualité

L'autel rectangulaire adosse au chevet sa table monolithique de schiste et une piscine à trilobe l'accompagne du côté droit. Dans la fenêtre qui le domine, quelques fragments rappellent la splendeur des anciennes verrières. Par bonheur,

la statuare nous est parvenue à peu près intacte et elle est de qualité. Tout d'abord, de part et d'autre de la fenêtre axiale, les deux groupes en bois de la Trinité et de l'Arbre de Jessé, auxquels une récente restauration a redonné toute leur valeur artistique. A la place d'honneur, la Trinité, titulaire de la chapelle. Revêtu d'habits pontificaux, le Père Éternel porte sur ses genoux, le corps supplicié de son Fils, tandis que plane la colombe du Saint-Esprit. Plus bas, deux anges tiennent le calice et l'hostie pour témoigner que, sur terre, l'Eucharistie perpétue le sacrifice du Christ. De chaque côté, un cortège formé de saints et d'anges musiciens superposés évoque la gloire du ciel. Symétriquement placé, l'Arbre de Jessé figure l'ascension de l'humanité jusqu'à la Vierge Marie. De l'union de Jessé, père de David, avec l'Eve éternelle, surgit un arbre qui porte douze rois et encadre la Vierge couronnée par les anges. Le costume des personnages indique le XVI^e siècle, ce qu'est venu confirmer la date de 1594 découverte au cours de leur restauration. Malheureusement nous ne saurons pas si le nom de « François Dréan » est celui de l'artisan ou du miseur.

L'autel du croisillon nord s'accompagne de deux niches de bois, assez mal restaurées au XIX^e siècle, mais qui conservent de riches éléments du XVII^e : colonnes, pilastres, entablements, frontons. Elles abritent les statues de saint Antoine, ermite, et de Notre-Dame de la Clarté. La Vierge, au visage recueilli sous sa couronne royale, porte sur le bras gauche l'Enfant qui s'incline pour bénir ; de la main droite, elle lui serre délicatement le pied. La statue de saint Barthélémy qui est venue s'y annexer étonnera toujours car l'apôtre-martyr, écorché vif, porte sur son bras, comme une vulgaire casaque, sa peau avec la tête pendant à l'envers. Au pilier d'angle, saint Mathurin, en chasuble, procède à un exorcisme : il tient en main le rituel ouvert mais a perdu son goupillon.



CLÉGUÈRE - Chapelle de la Trinité
Groupe de la Trinité

D'une extrême simplicité, le retable du sud date du XIX^e siècle comme le suggère l'inscription du livre de Saint Méen : « Cette chapelle a été peinte et dorée par Blévin de Loudéac ». Ce même artiste a signé et daté de 1820 la toile centrale où l'Enfant Jésus, entouré d'anges, terrasse de sa croix bien grêle, un affreux dragon, la gueule béante de rage. De chaque côté se tiennent, mitre en tête et crosse en main, Saint Méen en chape et Saint Patern en chasuble. La statue la plus émouvante est le Saint Christ qui domine l'ensemble. On l'a intitulé : « Ecce

homo». En réalité, Jésus est assis sur un rocher, le buste droit, les mains liées ; il porte sur la tête une épaisse torsade épineuse et son corps saigne des plaies de la Flagellation. C'est un Christ de douleur et la scène, résumé de toute la Passion, se situe au Calvaire, immédiatement avant le crucifiement. Adossé à la pile du chœur, le petit Saint Guillaume, engoncé dans sa chasuble pointue et appuyé sur une crosse ornée de pousses végétales, semble plus ancien que les deux autres évêques, ses voisins.

Au dire de M. du Halgout, cette statuaire de bois, tout en se réclamant d'une veine populaire, a été réalisée par d'habiles imagiers dont les œuvres l'emportent nettement sur celles que l'on rencontre dans les chapelles rurales et c'est à juste titre que la Conservation des Monuments Historiques a tenu à les remettre en honneur.



CLEGUEREC - Fontaine de La Trinité

au-dessus duquel trône une Trinité de pierre, se succèdent deux autres dédiées à saint Mathurin et à Notre-Dame de la Clarté, dont les statues sont honorées dans la chapelle. Autrefois, les pèlerins ne manquaient jamais de venir boire à la source bénie.

CHAPELLE NOTRE-DAME DES NEIGES

à Locmaria

Une belle fontaine

En contrebas de la chapelle, la fontaine ne manque pas d'attirer l'attention, ne serait-ce que par l'inattendue Crucifixion à trois croix qu'elle porte à son sommet. Ce monument en granit, de belles dimensions, s'ouvre en une arcade à peine brisée, que contourne une accolade. Mais ce rappel du décor gothique est contredit par les colonnes engagées qui encadrent le massif et les pilastres ronds qui les surmontent, par les enroulements qui escaladent le pignon triangulaire et surtout par la belle coquille épanouie du fronton. Cependant, la date de 1728 ne se rapporte qu'à une restauration et la fontaine a été construite à la fin du XVI^e siècle ou au début du XVII^e siècle. Le calvaire comporte de curieux détails : un démon se saisit de l'âme du mauvais larron tandis que celle du bon larron est emportée par un ange au Paradis. A partir du bassin principal,

Le nom de Locmaria indique un lieu consacré à la Vierge depuis le Moyen-Age. Rosenzweig a encore pu visiter la chapelle flamboyante du XVI^e siècle qui avait des crosses et des animaux aux rampants des pignons, des portes en anse de panier et des fenêtres en cintre brisé à garniture de mouchettes.

La chapelle actuelle a été rebâtie par les soins de M. de Kergariou, châtelain de Beauregard, en 1887-1888, dans le style néo-gothique. C'est un simple rectangle précédé, à l'ouest, d'une véritable tour. Elle a cette particularité d'être éclairée par deux roses percées dans les longères. La flèche eut à souffrir d'un cyclone en 1895 et on en profita pour lui donner un supplément d'élévation. A la porte sud, une inscription avec la date de 1578 rappelle l'ancien édifice dont on a peut-être réutilisé la fenêtre de chevet.

Tout l'intérêt se concentre sur la statuaire. Au chevet, deux images résument les joies et les douleurs de Notre-Dame. D'un côté, une Vierge à l'Enfant, majestueuse, se hanche légèrement pour porter son Enfant à gauche et la main droite s'applique un livre sur le corps, attitude très médiévale. Les mains laissent apparaître une certaine gaucherie et le drapé reste sommaire, aussi bien celui du manteau bleu qui lui barre en écharpe la poitrine, que celui de la robe rouge où ondule à peine un pli médian. Revêtu d'une longue tunique, l'Enfant Jésus tient un livre ouvert sur ses genoux. De l'autre côté, la Vierge de Pitié, assise, supporte le corps supplicié de son Fils. Le visage recueilli, elle penche un peu le buste. Le manteau qui lui recouvre la tête l'enveloppe et s'écrase à terre, laissant apercevoir le bout rond d'un large soulier. Une guimpe recouvre sa poitrine et dissimule presque complètement le corsage de sa robe rouge. La tête du Christ, chargée d'une lourde torsade d'épines se renverse du côté droit de sa mère et ses pieds touchent presque terre. Un peu plus petit que nature, son corps reste assez bien proportionné et d'une anatomie acceptable. La Vierge soulève son bras gauche dont la main retombe inerte et son bras droit pend à la verticale.



CLEGUEREC - Pieta de Locmaria

Ce groupe de bonne facture, empreint de beaucoup de dignité et d'une

émotion contenue est, chez nous, un des meilleurs exemplaires du thème de la Piéta. La base formée d'un bandeau entre deux bordures saillantes semble caractéristique d'un atelier qui a travaillé dans la région de Cléguerec.

Dans le chœur, deux évêques se font face, tous deux avec crosse et mitre, la main levée pour bénir, mais saint Nicolas a revêtu la chape et saint Eutrope la chasuble. Un troisième évêque ne livre pas son nom. Toutes ces statues sont anciennes.

La fontaine, reconstruite en même temps que la chapelle a recueilli une statue de la Vierge provenant de la chapelle désaffectée de Bézidel. Le pardon se célèbre le dernier dimanche d'août.

CHAPELLE SAINT-ANDRÉ

Construite en appareil de granit, à proximité du Blavet, la chapelle Saint-André a ceci de caractéristique que les bras du transept sont très développés. La façade sur la route est percée d'une porte en anse de panier, curieusement surmontée d'un fronton triangulaire et, plus haut, d'une fenêtre cintrée. Le clocheton qui s'élève au sommet du pignon ressemble à celui de la Trinité : même chambre entourée de colonnes, même flèche polygonale, garnie de crochets mais plus élancée. La façade a été remaniée à la même époque et c'est alors que l'on a introduit dans le mur nord du chœur l'oculus ovale coiffé d'une lucarne à fronton triangulaire.

L'aile méridionale présente une porte au linteau découpé en accolade et, au sud, une grande fenêtre en arc brisé qui vient d'être dotée d'une fleur de lys. A l'est, s'adosse une sacristie construite en appentis.

La fenêtre au chevet est à peine brisée et garnie d'un remplage d'allure flamboyante. Les rampants lisses du pignon s'appuient sur des sculptures animales. Ces détails accusent, semble-t-il, le XV^e siècle.



CLEGUEREC - Chapelle Saint-André
Statue de saint André

La chapelle du croisillon nord avec sa fenêtre fleurdelisée et ses sablières habilement sculptées appartiendrait plutôt au XVI^e siècle.

Quatre piles engagées délimitent le carré du transept et le chœur est fermé par une balustrade de bois. De bonnes statues, également en bois, peuplent cette chapelle. Saint André, le patron, étend ses bras et ses jambes sur la croix en forme d'«X» à laquelle il a donné son nom. La Vierge à l'Enfant, coiffée d'une haute couronne et majestueusement drapée dans son manteau bleu montre une poire à son enfant extasié : l'élégance des attitudes rachète la lourdeur des formes. En dépit de ses mains énormes, une autre petite Vierge à l'Enfant se montre plus gracieuse dans sa robe aux plis contournés, le visage encadré de nattes en torsades ; un panier d'osier pend au bras de l'Enfant Jésus qui tient en mains une grappe de raisin. Saint Armel, abbé revêtu de la chasuble, garde prisonnier de son étole, un dragon qui ouvre la gueule et se tord la queue. Saint Nicodème, les cheveux et la barbe soignée, revêtu d'une robe rouge à longs plis, médite le livre des Ecritures.

Une sérieuse toilette de la chapelle avait été entreprise en 1893. Depuis, elle se dégradait lentement. Mais un comité très actif a pris l'affaire en mains. D'importantes réparations ont été faites notamment au croisillon méridional et les statues vont bientôt retrouver un air de jeunesse et leur place dans le sanctuaire.

SAINT-GILDAS DE LOQUELTAS

René Largillière a montré comment la vallée du Blavet avait servi de voie de pénétration au culte de saint Gildas. La chapelle de Loqueltas en témoigne encore mais il s'en est fallu de peu qu'elle ne disparût, sous le fallacieux prétexte qu'il fallait supprimer un tournant sur une petite route qui en compte des dizaines. La réaction des associations locales, dont on ne soulignera jamais assez l'efficacité, l'a finalement sauvée.

Ce n'est qu'une modeste chapelle rectangulaire du XVII^e siècle, mais la fenêtre en arc brisé du chevet garde le souvenir d'une construction antérieure. Les autres baies sont en plein cintre, légèrement chanfreinées. Un minuscule clocheton, sur le pignon occidental, la signale à l'attention du passant.

La charpente apparente est fruste et l'autel du XIX^e siècle indigent, mais il reste, à sa droite, une piscine qui dessine un trilobe.

La statue de la Vierge a pris la place d'honneur. Elle se tient droite et figée, enveloppée d'un manteau aux plis en courbes concentriques ; l'enfant qu'elle porte sur le bras gauche est plus gracieux avec ses boucles frisées. De l'autre côté, saint Gildas, revêtu de la chasuble, tient en main une crosse fleurie.

Les autres statues n'ont pas la même qualité. Dans l'embrasure de la fenêtre, un saint diacre - Mathurin dit-on - a pris place entre deux saintes femmes

amplement drapées mais sans expression. De même, on a juché sur une belle armoire à panneaux rectangulaires, trois autres statues où l'on peut reconnaître, semble-t-il, à gauche saint Joseph, porteur d'une fleur de lys, au centre saint Joachim et, à droite, sainte Anne. Visiblement, elles sont l'œuvre d'un même artisan.

La balustrade à longs fuseaux qui ferme le chœur porte l'inscription : B. GAINCHE, 1646, où l'on peut sans doute voir la date de la reconstruction de la chapelle.

CHAPELLE SAINT-JEAN-BAPTISTE



CLEGUEREC - Chapelle Saint-Jean
Statue de sainte Marguerite

qui surplombe la sacristie. Sur la toiture, en retrait du pignon occidental, s'élève un clocheton d'ardoises à souche carrée et flèche pyramidale.

A l'intérieur, le vitrail de la vie de saint Jean-Baptiste avec ses légendes gothiques, signalé par Rosenzweig, a malheureusement disparu pour faire place à une verrière de 1880 où le Précurseur figure entre la Vierge d'un côté et l'Évangéliste de l'autre.

C'est autour de cette fenêtre axiale que se distribue le décor du chœur. De part et d'autre, dans des niches enrichies d'éléments empruntés à un ancien retable classique, se dressent les statues de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste, faites de la même main, et debout sur des socles bordés d'un double filet, où le nom s'inscrit en latin. La première porte en outre la date de 1590. Impossible de ne pas faire le rapprochement avec les statues de Saint-Jean de Séglien. Vêtu

d'une tunique serrée à la ceinture et ouverte sur la jambe gauche, le Précurseur montre du doigt l'Agneau posé sur le livre qu'il tient dans sa main gauche. L'Évangéliste, l'aigle à ses pieds, porte un calice à base polygonale, et à sa ceinture pend le nécessaire pour écrire.

Le corps central du retable qui domine l'autel rectangulaire semble fait de pièces disparates : au centre, un angelot accompagné de chutes de fleurs et, de part et d'autre, deux personnages en buste : un homme et une femme. Au-dessus, deux anges en pied encadrent la croix de l'autel.

Dans les croisillons, les autels de maçonnerie à table monolithique s'accompagnent de bonnes statues : une Piéta où la Vierge assise, en robe dorée, enveloppée d'une sorte de cape, tient sur ses genoux le corps inerte de son Fils encore couronné d'épines, œuvre calme et sereine du XVI^e siècle ; un saint Evêque, revêtu de la chasuble ; un saint Abbé, en chasuble aussi, un livre ouvert dans sa main gauche ; une sainte Marguerite, debout sur un magnifique et redoutable dragon qui déploie l'éventail de son aile et avance une gueule menaçante. On y reconnaît la main du sculpteur des deux saints Jean.

Le Christ mural, les bras à l'horizontale, les jambes raides, le pied droit posé sur le pied gauche, la tête couronnée d'une torsade d'épines, provient sans doute de l'ancien jubé dont la tribune a été placée dans le bras sud du transept. Sur les panneaux disjoints se lit encore un décor floral.

Riche de toutes ces œuvres d'art, la chapelle Saint-Jean, attend d'être restaurée et mieux protégée.

CHAPELLE SAINT-MOLVAN

Enfouie dans un vallon, en contre-bas de la route de Pontivy à Guémené, la chapelle de Saint-Molvan relève de la paroisse de Stival et de la commune de Cléguerec, ce qui n'est guère favorable à son bon entretien.

Une chapelle du XVII^e siècle

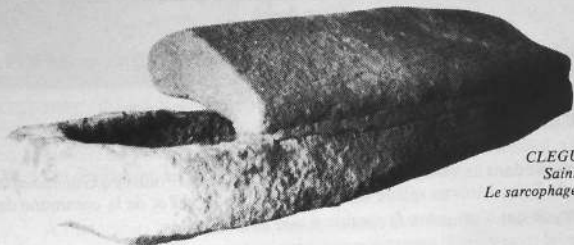
Elle affiche la date de 1693 et présente bien les caractéristiques du XVII^e siècle : rectangle de maçonnerie terminé par un chevet à trois pans, ouvertures en plein cintre et corniche à modillons. Au début de ce siècle, le pignon occidental a été reconstruit et le clocheton carré à flèche polygonale rétabli à son sommet.

L'autel de pierre, adossé au compartiment central du chevet, était magnifiquement orné d'un retable classique qui, malheureusement se délabre de plus en plus. On devine encore dans la toile du milieu le saint qui bénit la foule agenouillée

à ses pieds. Des colonnes corinthiennes supportent l'entablement et le fronton des niches où pendent des chutes de fleurs. Du côté de l'Évangile, N.-D. de Bon Secours, élégamment drapée, présente son Fils à la vénération des fidèles ; de l'autre côté, saint Molvan, en évêque, porte la chape. Ces deux statues sont du XVII^e siècle, tandis que la petite statue processionnelle posée sur l'autel est plus tardive. Au dessous d'elles se voient encore deux autres statues : Saint Vincent Ferrier en dominicain et Saint Pierre coiffé d'une tiare conique. Une crédence, sans doute plus ancienne que l'actuelle chapelle, se creuse dans le mur et, près de la porte méridionale un joli bénitier circulaire s'orne de boutons et de moulures toriques.

Le sarcophage de Saint Molvan

La pièce la plus antique et la plus curieuse est le sarcophage de saint Molvan placé au milieu de la nef. «Ce tombeau, écrit Guillotin de Corson, consiste en une auge monolithe de granit, de 2m20 de longueur, ayant presque la forme ovoïde parce qu'elle est renflée en son milieu, avec un couvercle en dos d'âne. Ce sarcophage, par sa masse, sa grande longueur et la forme de son couvercle, appartient au type romain, et par sa plus grande largeur à l'une de ses extrémités, au type mérovingien. Il présente donc une forme intermédiaire entre deux genres voisins et semble de l'époque de transition de l'une à l'autre, c'est-à-dire du commencement du VI^e siècle. C'est un des monuments les plus précieux pour l'archéologie que possède le diocèse de Vannes» (1).



CLEGUEREC -
Saint-Molvan
Le sarcophage du saint

Mais, qui est saint Molvan ? Il ne possède aucune légende et l'on ne connaît de lui que son nom bien breton. On le représente en ornements pontificaux. Il pourrait donc être un de ces moines-évêques qui accompagnaient dans leur exode les Bretons chassés de Grande-Bretagne.

En tout cas la confiance en lui des mamans était grande et l'on venait de loin à sa chapelle pour introduire les jeunes enfants dans la cassure de son cercueil et obtenir ainsi qu'ils trouvent des forces pour marcher. Aussi son pardon était-il très suivi.

(1) GUILLOTIN DE CORSON, *Les pardons et pèlerinages du diocèse de Vannes*, p. 247-248.

Tout près de la chapelle se dresse une petite stèle de granit marquée d'une croix. Elle est dite «pierre de saint Molvan» tout comme la fontaine proche est «fontaine de saint Molvan». Tous ces monuments gardent fidèlement le souvenir d'un saint par ailleurs inconnu.

CHAPELLE SAINTE-ANNE DE BODUIC

L'ancienne chapelle de Saint-Jacques, au village de Boduic, est passée sous le patronnage de sainte-Anne, à la faveur de l'introduction d'une relique obtenue, en 1877, par l'abbé Le Beller, prêtre de Cléguérec, économe au Petit Séminaire de Sainte-Anne-d'Auray. Mais depuis longtemps déjà le culte de la mère de Marie y était célébré, peut-être en raison du voisinage de sa fête avec celle de l'Apôtre (25 et 26 juillet). Chacune de ces deux dévotions avait même sa fontaine particulière.

Les deux visages de la chapelle

La chapelle actuelle comporte deux parties nettement distinctes. En 1888, M. Euzenot, nouveau curé de Cléguérec, fit une collecte en vue de reconstruire totalement la nef et la tour. Malheureusement il s'adressa à un simple entrepreneur de Guéméné pour en établir les plans. Une première campagne de travaux permit de bénir, en 1890, la nouvelle chapelle, mais la tour n'avait été conduite qu'à hauteur du faîtage de la nef. Des 1892, grâce à un don particulier, la flèche sera terminée. Toute cette construction en moellons de granit s'inspire assez maladroitement des modèles gothiques.

Fort heureusement, la partie haute de la chapelle, chœur et transept put être conservée avec son appareil de schiste. Seule fut remaniée l'aile du nord, en



CLEGUEREC -
Chapelle Sainte Anne du Boduic
Statue en granit de saint Adrien

maintenant au bas des rampants les figures sculptées : un animal et un joueur de flûte. Le croisillon méridional aux rampants droits s'éclaire d'une fenêtre en arc brisé simplement ébrasée à l'extérieur. Son remplage à trilobes et quadrilobes reproduit les formes rayonnantes du XV^e siècle. Il en est de même dans la grande baie du chevet où les redents découpent aussi bien les mouchettes que l'étoile à six branches ménagées en leur centre.

Les œuvres sculptées

Avec la disparition des entrails, l'intérieur paraît un peu nu sous le lambris. Les angles, au carré du transept, sont à pan coupé et, à l'entrée du chœur, deux motifs dessinent des reliefs : au nord, un animal tient un homme en travers de sa gueule ; au sud un masque grimace et un singe tire avec une corde une tête de bovin.

Bien dégagés, les autels montrent leur table de schiste à bordure moulurée assise sur un massif de maçonnerie. A droite du maître-autel, une belle piscine trilobée, s'orne de pilastres et de pinacles polygonaux et d'une accolade à crosses végétales et haut fleuron. De l'autre côté, l'armoire eucharistique en plein cintre semble plus tardive avec son décor de pilastres ronds et son accolade torique. Une porte en anse de panier ouvre sur la sacristie.

Dans la fenêtre de chevet on a conservé des fragments de vitraux anciens et notamment une crucifixion avec la Vierge et saint Jean sur un fond d'architectures gothiques. Saint Jacques, en pèlerin, conserve la place que lui attribuait l'ancien patronage de la chapelle mais on lui a donné comme pendant le groupe à trois personnages qui figurait autrefois dans le transept sud. Sainte Anne, en vénérable matrone, est assise, immobile, le regard fixe. A sa gauche la Vierge couronnée porte son enfant. C'est l'exacte réplique d'une statue du Musée de Sainte-Anne-d'Auray venue, elle-même de Cléguerec. On a pris soin de protéger dans l'ancienne armoire eucharistique une jolie petite Vierge à l'Enfant. Elle porte couronne et sa robe à la taille remontée lui couvre les pieds. Son enfant tend les mains vers le fruit qu'elle lui présente. Une balustrade à gros balustres tournés délimite le chœur.

Dans le transept nord, le Christ de l'«Ecce-homo» se tient debout, la tête couronnée d'épines, le visage un peu hagard, revêtu d'une pourpre de dérision. Saint Antoine avec son cochon, appuyé sur son bâton en forme de «tau» et muni du livre de la Règle, semble insensible au brasier dans lequel il est plongé. Saint Etienne, en diacre, prie, les mains jointes, un caillou posé sur sa tête pour évoquer sa lapidation.

Au sud, c'est un évêque qui occupe la place d'honneur, mais il est accompagné de deux statues de pierre du XV^e siècle, naguère reléguées à la sacristie, maintenant restaurées et pleinement remises en valeur : Saint Adrien en chevalier, reconnaissable à son enclume et à son marteau, et, dit-on, une Sainte Barbe qui n'a plus d'autre attribut qu'un livre.

Dans la chapelle se voient encore des statues processionnelles de saint Jacques et de sainte Anne, sans parler des statues en plâtre des mêmes, et encore la chasse en bois des reliques et un brancard avec un saint évêque. Deux bénitiers sculptés, l'un en cul-de-lampe, l'autre pédiculé, sont disposés au voisinage des portes.

Le pardon de Sainte Anne, le dimanche qui suit le 26 juillet, est le plus fréquenté de la paroisse. Autrefois, il regroupait des milliers de personnes et beaucoup d'entre elles, parfois quatre ou cinq cents, portaient en procession des cierges qui étaient ensuite offerts à sainte Anne.

CHAPELLE DE LA MADELEINE



CLEGUEREC - Chapelle de la Madeleine
Statue de saint-Bieuzy

Patronne des lépreux et des cordeliers, sainte Madeleine, a vu sa chapelle reléguée à l'orée de la forêt de Quénécan. Ce n'est plus qu'une quelconque bâtisse rectangulaire, en moellons de schiste, reconstruite au lendemain de la première guerre mondiale et bénite, le 16 octobre 1921. Tout juste peut-on estimer qu'une fenêtre au nord et, du même côté mais à l'intérieur, une porte ainsi que la table monolithique de l'autel, proviennent de l'ancienne chapelle. Son clocher, renversé par le cyclone de 1894, n'a pas été rétabli et la cloche pend, simplement accrochée au pignon occidental.

Et cependant, ce pauvre écrin contient une belle collection de statues. De part et d'autre de la baie axiale président Sainte Madeleine et Sainte Catherine ; la première, debout dans sa robe d'or et son manteau bleu, tient à deux mains un vase de parfum ; l'autre, un emblème (disparu) dans une main, un livre dans l'autre, a pris soin de draper son manteau sur ses genoux ; à ses pieds, la tête couronnée du tyran qui la martyrisa et la roue de son supplice.

Plus bas deux niches abritent deux saints évêques, l'un en chasuble et l'autre, en chape, que l'on dit être Saint Guillaume.

Dans le chœur encore, que ferme une balustrade de bois, récente mais belle, Saint Bieuzy tient dans ses mains un chien, les pattes de devant sagement croisées, qu'il caresse : on sait qu'il avait le pouvoir de protéger la rage ; Saint Barthélémy, surréaliste, comme à la Trinité, porte sa peau et arbore le couteau qui servit à l'écorché.

Dans la nef, l'ermite aveugle Saint Hervé tient en laisse le loup devenu son fidèle gardien et conducteur et un saint abbé, en chasuble rouge, présente le livre de sa règle.

Bien que d'une émouvante naïveté, le Christ en croix n'atteint pas à la qualité de cette famille de statues anciennes, inattendues en un tel édifice.

LES CHAPELLES PRIVEES

Cléguérec comptait encore plusieurs chapelles privées notamment à Beauregard, Bézidel et Lenvos. De cette dernière, il ne reste plus trace.

Désaffectée, la chapelle Saint-François de Bézidel est une construction rectangulaire terminée par une abside semi-circulaire. Elle porte la date de 1635 qui semble prématurée. Le linteau de la porte est sculpté d'une Crucifixion avec la Vierge et Saint Jean. A l'intérieur complètement nu, la chute de l'enduit laisse apercevoir des vases acoustiques.

La chapelle du château de Beauregard a été bénite en 1730. Cet édifice austère s'ouvre par une porte rectangulaire avec pour seul ornement le fronton saillant qui la domine. Sa toiture à croupes a été victime de la chute d'un arbre en 1973.

KERGRIST

EGLISE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL

Ancienne trêve de Neulliac, Kergrist appartenait, jusqu'à la Révolution, au diocèse de Cornouaille. Dans une charte de 1205, il est fait mention de l'église et du domaine de Kergrist (*ecclesia de Quercrist et villa*). On soupçonnerait dans ce patronage du Christ l'influence des Templiers si, dès cette date, ces bénéfices n'avaient été donnés par Alain IV de Rohan aux moines de Saint-Martin de Josselin, relevant eux-mêmes de Marmoutier (1).

Les transformations de l'église

De l'édifice primitif, il ne reste nulle trace. Les parties les plus anciennes de l'église actuelle ne remontent pas au-delà du XV^e siècle ou du XVI^e siècle : les contreforts du transept sud, sa grande fenêtre en arc brisé, moulurée d'un cavet, une belle porte en anse de panier qui fait communiquer la sacristie avec le chœur. A la traditionnelle croix latine s'est ajoutée, sans doute au XVI^e siècle, une chapelle latérale adossée au flanc nord de la nef. Du côté du sud, une inscription, avec la date de 1782, indique de nouvelles modifications. De cette époque relèvent probablement les arcades qui font communiquer les croisillons avec le carré du transept.

Mais c'est à la fin du XIX^e siècle et au cours du XX^e siècle que la physionomie générale de l'église a été considérablement transformée. En 1890, fut nommé, à Kergrist, un recteur particulièrement entreprenant et qui, en dépit de l'opposition du conseil de fabrique, décida d'agrandir l'église et d'élever un clocher. Malheureusement, il crut pouvoir se passer d'architecte et se contenta, semble-t-il, des conseils de l'abbé Trouher, professeur à Sainte-Anne qui se piquait de connaissances en la matière. Le travail fut réalisé en 1893-94 et le recteur s'en déclarait satisfait : « La tour de style gothique du XIII^e siècle est très élégante. Si la flèche avait eu deux mètres de plus de hauteur, c'eût été un petit chef-d'œuvre ». Et il ajoute : « On était lassé de trainer des pierres des landes de Malguénac et la bourse était vide ». Cependant, en 1897, il agrandit et restaura la sacristie.

Photo ci-contre :
KERGRIST - Eglise
Le tableau de saint Mathurin

(1) Dom MORICE - Preuves I. col. 800.

Une nouvelle campagne intervint, en 1940, qui intéresse la sacristie, le petit porche méridional et surtout les deux chapelles du transept. Celle de Saint Mathurin, au sud, put être livrée au culte, le 2 février 1941. On était en pleine guerre et les matériaux se faisaient rares ; aussi la chapelle du nord demeura à ciel ouvert pendant les fêtes de Pâques et les travaux se termineront tout juste pour le pardon d'«*En Etru Krist*», le 21 septembre 1941.

La voûte, dont une partie s'était effondrée, en 1934, laissait beaucoup à désirer et l'on entreprit de la refaire en 1951, après avoir doté l'église d'une couverture neuve. Il est regrettable que ces transformations n'aient pas permis de remettre en place les panneaux peints qui décoraient le chœur. Déjà, en 1927, on avait remplacé le dallage disjoint de schiste par «un ciment solide et bien fait» et introduit, en 1942, une table de communion en granit de sorte que l'intérieur de l'église a pris un aspect très moderne.

Son riche mobilier

Fort heureusement, la richesse du mobilier compense les faiblesses de l'architecture. Le décor du chœur s'ordonne autour de la monumentale et discutable Crucifixion, dressée sur une montagne de plâtre et qui baigne dans un «jour céleste», à l'intérieur de l'hémicycle ajouté au chevet. Au bas, le long autel de bois et de marbre s'orne d'un bas relief polychrome de la Mise au tombeau. Il porte un petit retable et un tabernacle polygonal qui a retenu dans son décor de niches, de pilastres et de colonnes vaguement torsées, une statuette du Christ bénissant. Les deux grandes niches latérales, même si elles sont tardives, gardent encore belle allure avec leurs colonnes corinthiennes jumelées, leur entablement et leur fronton d'où s'échappe une niche supérieure plus modeste. Les deux statues de l'étage inférieur : N.-D. de Délivrance et N.-D. des Fleurs sont très modernes mais, au-dessus Sainte Anne et Saint Joachim, tous deux porteurs du livre des Ecritures, doivent être du XVIII^e siècle.

Les chapelles du transept offrent encore plus d'intérêt. Au nord, l'autel galbé est orné d'un retable de bon goût. Dans le cadre feuillagé de la toile disparue, on a placé une Vierge à l'Enfant qui foule aux pieds le serpent, thème devenu fréquent à partir du XVIII^e siècle pour symboliser l'Immaculée-Conception. Les compartiments latéraux sont décorés de chutes de fruits, les unes peintes entre les deux colonnes de bois, les autres sculptées à l'extérieur. Une niche où se voit l'énigmatique sainte Persévérante domine l'entablement à rinceaux, aux extrémités duquel se dressent encore deux petites statues : Sainte Marguerite, debout sur le dragon, et Sainte Barbe avec sa tour. De part et d'autre, deux niches creusées dans le mur abritent les statues de plâtre de saint Joseph et de Notre-Dame de Lourdes. Vis-à-vis, il y a encore une Vierge à l'Enfant. Enfin, une belle toile de l'Annonciation complète le décor de cette chapelle.

Celle du sud est dédiée à saint Mathurin. On hésitait à le reconnaître dans un tableau du retable sous les traits d'un personnage en habits sacerdotaux, qui

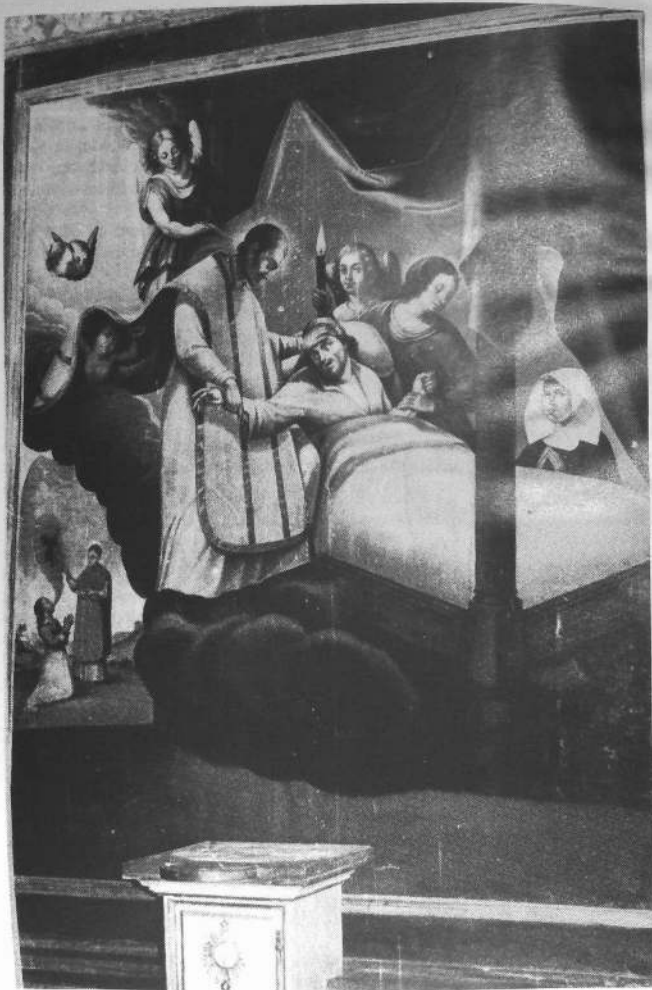
apparaît entouré d'angelots, à un moribond étendu sur un lit à colonnes et courtines et recommandé par une femme en coiffe. Mais une petite scène, en bas et à gauche, où il exorcise Théodora, fille de l'empereur Maximien, lève tous les doutes. C'est encore lui qui figure dans la niche supérieure, la tête penchée et les bras entr'ouverts. Les niches latérales sont habitées par les deux saints protecteurs des laboureurs : Fiacre en moine avec sa bêche, Isidore en paysan, armé de sa faucille de moissonneur. Dans cette même chapelle, un Saint Claude, au visage très fin, est accompagné de l'enfant qu'il avait ressuscité. Les couleurs trop crues du vitrail du Christ-Roi placé en 1970 nuisent un peu à la qualité de cet ensemble.

Bien que du XIX^e siècle, la chaire mérite une mention, en raison des panneaux sculptés de sa cuve et de son monumental abat-voix tout ajouré.

La chapelle latérale à la nef n'est plus qu'un débarras où se disloque son retable de bois du XIX^e siècle. Elle est éclairée par une fenêtre en plein cintre profondément moulurée d'un cavet et conserve une belle poutre sculptée, sous le lambris peint de la voûte où se détache l'image céleste du Père Eternel. On y voit encore un saint Christ processionnel avec son brancard et son baldaquin fleuri de crosses végétales.

La fête patronale se célèbre, le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, ou le dimanche suivant. Autrefois, la procession de Neulliac venait participer aux fêtes solennelles et les deux croix se saluaient avant de se rejoindre dans un baiser fraternel.

On aura remarqué que l'église de Kergrist ne compte pas moins de quatre statues de la Vierge. Une cinquième, la plus belle a été mise provisoirement en sûreté. C'est une Vierge à l'Enfant typique du XV^e siècle, de bonnes proportions, au drapé commandé par le hanchement, l'Enfant Jésus nettement détaché dans sa longue tunique, autant de caractères qui attestent la maîtrise du sculpteur. Une telle abondance est le signe d'une grande dévotion à Marie, mais aussi la preuve que lorsqu'on achetait une statue nouvelle, plus au goût du jour, on ne sacrifiait pas systématiquement les anciennes. Il est dommage qu'on ait fait preuve de plus de légèreté à l'égard d'un buste reliquaire disparu. Il reste que, riche de trois retables, de deux toiles peintes et de nombreuses statues anciennes, l'église de Kergrist contient un véritable petit musée religieux.



26

CHAPELLE DE SAINT-MEREC

Comme c'est le cas pour de nombreux saints bretons, on ignore tout de saint Mèrec, sauf son nom. Il a sa chapelle à Kergrist, bien mentionnée en 1627, mais son image n'y figure même pas.

La légende de Saint-Mèrec

Puisque l'histoire nous abandonne, interrogeons les légendes qui ont fleuri autour de cette chapelle de mystère. Il existe, en Hémonstoir, ancienne trêve de Neulliac, maintenant dans les Côtes-du-Nord, une croix dite «Croix des sept-chemins». C'est là que se rencontrèrent et s'embrassèrent sept saints avant de partir évangéliser les campagnes voisines : ils se nommaient Mèrec, Gonéry, Connec, Drédéno, Kidic, Geran, Joret et les sept chemins conduisent à des églises ou à des chapelles qui leur sont dédiées. Mais il faut aller chercher Joret (alias Nodéz) à Saint-Laurent de Silfiac, où il n'a qu'une fontaine, et Kidic jusqu'à Plumelin !

La légende ne s'effraie de rien et elle raconte que ces sept saints étaient frères et qu'ils avaient été nourris par une biche. La chapelle de Saint-Mèrec serait encore visitée, à l'époque du pardon, par cette sauvage nourrice. Aussi prenait-on soin d'étendre, chaque année, de la paille fraîche, sous le porche, pour qu'elle puisse s'y reposer.

Saint-Mèrec se prononce, en breton «Sevrec» où certains ont voulu reconnaître l'étymologie «*seih breh*» (ou *bréhec*) qui signifie «les sept frères» (ou beaux-frères). Et l'abbé Carel qui restaurait la chapelle en 1891, crut trouver une confirmation de cette hypothèse en découvrant «sur la longère sud sept vieilles statues en chêne, mais entièrement vermoulues, toutes habillées en évêques, avec mitre et crosse». Sur l'une d'entre elles, il devina le nom de Samson, évêque de Dol. Il les fit restaurer par un artisan de Pontivy et elles occupent aujourd'hui le pourtour de la niche lumineuse du chevet où s'abrite la statue de N.-D. de Lorette. Voici donc que les sept frères de notre légende sont devenus les sept fondateurs des évêchés de Bretagne que visitaient les pèlerins du Tro-Breiz.

Ainsi saint Mèrec s'est trouvé complètement évincé de la chapelle à laquelle il avait donné son nom. La légende de la biche lui a donné comme substitut saint Gilles dont cet animal est l'attribut. Pour faire bonne mesure, on a ajouté des patrons secondaires saint Mamert et saint Patern. Nous avons là un témoignage des hésitations et des embarras que créent au clergé et aux fideles ces saints obscurs dont on a conservé le nom mais perdu le souvenir.

La chapelle reconstruite

La chapelle est un banal édifice, en croix latine, mal reconstruit en 1847 et

27

consolidé en 1891. Mais elle garde quelques vestiges d'un édifice antérieur, sans doute du XV^e siècle. Le porche ouvert qui la précède, à l'ouest, est supporté par deux piles polygonales dont une des assises supérieures est sculptée, un peu comme à Sainte-Anne de Boduic, de figures en haut relief. En outre, à la porte occidentale, un larmier de section courbe repose sur des masques grossiers et s'orne d'une accolade à crosses et fleuron. Il n'est même pas exclu que l'on ait utilisé dans les autres ouvertures en arc brisé des matériaux anciens. Ainsi la chapelle de Saint Mérec présente encore quelques quartiers de noblesse.

MALGUENAC

EGLISE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL

On a eu la bonne idée de conserver à l'église de Malguénac le cadre de son ancien cimetière où se voit encore un calvaire-autel mutilé. Le socle est sculpté sur ses quatre faces de scènes très frustes de la Passion et le fût, écoté et privé de sa croix, d'une Piéta en haut relief, sous un dais en forme de coquille.

Les apports successifs des siècles

Vue de ce côté, l'église paraît moderne. Sa vaste sacristie, à l'est, remonte tout au plus au XVIII^e siècle. A l'autre bout, le clocher date de 1821 : une enquête

MALGUENAC - Eglise
Le ciborium
de l'autel



nous apprend, en effet, qu'en 1811, les cloches se trouvaient dehors. Il est constitué d'une tour carrée couronnée d'une balustrade, d'une chambre des cloches polygonales et d'une flèche galbée en forme d'obus que les paysans ont surnommée ironiquement : «la moche de beurre» (*en tam-amonen*) ou mieux encore «le pain de sucre» (*er varen-sunk*). La légende s'en est même emparée et elle raconte que le clocher doit sa forme à un ouvrier, tombé amoureux de la nièce du recteur et qui pour obtenir sa main, releva le défi de terminer l'œuvre au bout d'une semaine (1).

La façade méridionale a été entièrement refaite en 1876, dans le style néo-gothique par M. Frapper, maître-maçon et architecte de Pontivy. Jusque là, au dire du recteur Le Gallo, toute cette partie se trouvait dans un état déplorable, aussi bien la grande chapelle du Rosaire, de forme irrégulière, que le vieux porche et le reliquaire en appentis de la nef.

Le recteur avait encore d'autres projets qui, Dieu merci, n'ont pas été tous réalisés : «Nous bâtirons le côté nord, nous agrandirons le chœur et nous ferons le plafond, quand nos finances le permettront». Le reste de l'église est, en effet, ancien. Rosenzweig y relevait les traces d'une construction que M. du Halgouet estime romane. La porte occidentale qui, de la tour, ouvre sur la nef principale dessine un arc brisé à plusieurs voussures, entre des pilastres polygonaux et sous une accolade garnie de crosses. Un remplage rayonnant de trèfles et de quatre-feuilles meuble aussi bien la grande fenêtre du chevet que celle du croisillon nord. La nef est flanquée de bas-côtés qui communiquent avec elle par des arcades brisées. M. du Halgouet croyait celles du sud postérieures : en réalité le profil de leurs moulures est identique mais elles ont été reprises de fond en comble, lors de la restauration de 1876. Le passage du transept au collatéral nord se fait par une fausse porte dans le style du XV^e siècle. La cloche fondue par Loiset, en 1478, pourrait bien nous donner la date approximative de la construction de l'église.

En 1894, à l'ancien lambris de bois, on a substitué «une voûte à chaux et à sable» qui s'est avérée bien fragile. Boiseries et meubles néo-gothiques du chœur furent posés sans doute à la même époque et la table de communion, en 1897. Mais ce qui, dans l'église, s'impose d'emblée au regard, c'est le ciborium édifié, en 1747, au temps du recteur Raoul. Il encadre, sans trop la masquer, la fenêtre rayonnante du chevet où les vestiges armoriés de l'ancienne verrière ont finalement laissé la place à un vitrail moderne avec les images de la Vierge, de saint Pierre et de saint Paul. Le baldaquin s'appuie sur deux pilastres de marbre plaqués au mur et deux colonnes en avant, par l'intermédiaire d'un entablement à ressauts. Ses volutes décorées de guirlandes supportent une couronne au-dessus du Christ qui s'élève dans une gloire rayonnante. Sur les pilastres descendent en chutes des trophées religieux : croix, chandeliers, calice, ostensor, lampe de sanctuaire.

Jadis les chapelles des croisillons étaient dédiées, celle du nord à saint Jean et l'autre à saint Sébastien. Les autels galbés et leurs retables de bois ont été refaits au XIX^e siècle.

(1) AVENEAU de la GRANCIERE. *L'église de Malguénac et son clocher*. Revue Morb. 1907 p.201

Le croisillon nord et son enfeu

Au nord trône maintenant un Sacré-Cœur de plâtre mais de chaque côté, dans les fausses niches, se voient des statues de bois anciennes. Celle de gauche est dénommée Sainte Anne ; or elle porte couronne. Il s'agit donc plus vraisemblablement d'une Vierge assise qui tient debout sur son genou gauche l'Enfant Jésus. Son manteau ouvert laisse voir une robe aux plis droits serrée par une ceinture de cuir. L'Enfant, vêtu de la longue tunique moyennageuse, montre un livre grand ouvert. A droite, Saint Jean-Baptiste, l'ancien titulaire, présente une croix et désigne du doigt l'Agneau dressé contre sa jambe. Une piscine, avec au-dessus, la statue de saint Paul, complète le décor de l'autel.

A l'occasion des travaux de 1894, on mit au jour, dans le mur nord du croisillon, un magnifique enfeu, jusque là muré. Le caveau s'abritait sous une double arcade moulurée : la première à l'intérieur, en cintre-brisé portée sur des colonnettes prismatiques, l'autre en arc segmentaire. Le caveau était fermé, au ras du sol, par une dalle de schiste sculptée d'un gisant. Le personnage se présente «sous l'aspect d'un chevalier de la seconde moitié du XV^e siècle. Le haubert ou plutôt le haubergeon apparaît sous la cotte d'armes ; des brassards avec cubitières articulées protègent les bras ; les jambes sont couvertes de plates nommées cuissards ; on ne distingue plus les genouillères ni les jambières ; les pieds disparaissent, appuyés sur un animal mutilé». Le chevalier porte sur la poitrine son écu blasonné au-dessus duquel se voient ses mains jointes. A son côté gauche, son épée ou peut-être uniquement le fourreau. Deux anges, de chaque côté de sa tête nue soutiennent une banderole dont l'inscription est effacée. Enfin, sur le bord de la pierre, au côté droit du personnage, on lit le commencement de l'épithaphe, malheureusement ailleurs complètement illisible».

L'identification demeure donc difficile. L'enfeu se trouve placé dans la chapelle qui dépendait de la seigneurie de Lezurgant et plusieurs inhumations y sont signalées au XVII^e siècle. On croit deviner sur le blason un arbre et, dans un premier temps, Aveneau de la Grancière, sur la foi de certains heraldistes, avait cru reconnaître Olivier de Coetmeur, seigneur de Lézurgant, au XV^e siècle. Dans une étude ultérieure, il déclarait que l'écu ne convenait à aucune des familles qui s'étaient succédées à la tête de la seigneurie. On peut retenir tout de même sa conclusion : «De toutes manières, ce monument funéraire est digne d'attention et constitue un document lapidaire précieux» (1).

Au-dessus de cet enfeu, on a placé, à l'initiative du même Aveneau de la Grancière, sur un socle figurant un diable hilare, une statue de granit, dite de saint Gildas, qui provient de la chapelle de Gueltas. Le chanoine Le Mené n'hésitait pas à la dater du XIII^e siècle et il a été généralement suivi. Son opinion se fonde sur le capuchon qui enveloppe la tête du personnage mais ce pourrait être aussi une amusse de chanoine qui conviendrait bien, comme le rouleau qu'il tient en main

(1) AVENEAU de la GRANCIERE. *Découverte dans l'église à Malguénac d'un enfeu et d'une pierre tombale sculptée*, B.S.P.M., 1905, p. 365-372.

et le livre de prière enfermé dans sa custode, à saint Yves, l'official de Tréguier, auquel cas il faudrait rajeunir cette sculpture. Au grand désespoir d'Avéneau de la Grancière, l'artisan du piedestal s'en était déjà chargé et avait ramené à plus d'austérité le visage du saint.

La chapelle méridionale et la nef

Dans la chapelle méridionale, le retable est plus soigné, constitué essentiellement de deux niches à pilastres plats et cintre segmentaire, surmontées d'un fronton en forme de trapèze. Un angelot en occupe le tympan et deux corbeilles fleurissent les extrémités. Si Saint Antoine de Padoue n'est, comme d'habitude, qu'une statue de plâtre, il n'en va pas de même du Saint Yves, coiffé du bonnet carré de docteur. Sur le tabernacle est posée une gracieuse Vierge à l'Enfant, toute dorée. A droite, une niche à coquille et chutes de fleurs, héritée des siècles précédents, n'abrite que la statue de plâtre de saint Joseph avec l'Enfant Jésus.

Dans la nef, un Christ mural de bois étend ses bras à l'horizontale et penche sa tête chargée de la couronne d'épines. Un seul clou perce les pieds superposés. Cette image pourrait bien être contemporaine de l'église.

Le bas-côté nord a accueilli les statues de saint Cado et de saint Bieuzy, venues de la chapelle Saint-Bède. Tous deux sont revêtus de chasubles gothiques mais la tête de Saint Bieuzy, chevelue et barbue, est tout-à-fait et sans doute volontairement disproportionnée.

Au fond de l'église, la cuve de granit à huit pans du baptistère repose sur un pied également polygonal.

De l'autre côté, un siège de bois avec prie-Dieu, somptueusement orné de palmettes et de feuilles stylisées, porte la date de 1900 et démontre que de petits artisans ruraux avaient gardé, sinon l'inspiration, du moins l'habile coup de ciseau de leurs aînés.

L'église de Malguénac a pour titulaires les apôtres saint Pierre et saint Paul mais ils ont été un peu délaissés au profit de saint Cornély, le protecteur des bêtes à cornes. En 1882, sa statue, don du comte du Boisrouvray, fut transportée solennellement du château de Moustoir à l'église paroissiale, et son pardon se célébrait avec éclat, le 1^{er} dimanche de septembre.

CHAPELLE NOTRE-DAME DU MOUSTOIR

Bâtie à flanc de coteau, un peu à l'écart de la route, la grande chapelle du Moustoir est dédiée à Notre-Dame. Au XIX^e siècle, à deux reprises, elle a été sérieusement remaniée : d'abord, en 1817, quand on a construit, à son chevet une haute et vaste sacristie, puis en 1872 avec la réfection du clocheton, le percement

de nouvelles fenêtres, l'agrandissement du chœur en hémicycle, l'introduction d'une voûte de plâtre et d'un nouvel autel. Cette campagne se terminera en 1874, par une peinture qui donnera à l'intérieur : murs et mobilier, l'aspect du neuf qui, à l'époque, était souvent recherché.

Aussi la physionomie de cette chapelle est-elle assez complexe. La façade occidentale, en appareil semi-régulier, a conservé sa porte en plein-cintre moulurée en cavet et ornée de feuillages. Au-dessus s'ouvre une fenêtre en plein cintre ébrasée à l'extérieur. Au sommet du pignon, le clocheton à baies cintrées s'amortit en une courte flèche de pierre. Ça et là, dans la maçonnerie, apparaissent des ouvertures aveuglées : dans le mur sud de la nef, une porte en plein cintre, du côté ouest dur croisillon nord, une porte en arc brisé et chanfreiné. Dans la longère nord s'est maintenue une porte en anse de panier moulurée. C'est le croisillon nord qui présente des caractères de plus grande antiquité, avec les rampants droits de son pignon, ses contre-forts à ressaut, et, entre eux, une étroite fenêtre en arc brisé qui pourrait même remonter au-delà du XV^e siècle. Les «moustoirs» datent du Moyen-Age.

A l'intérieur, le plan en croix latine se lit parfaitement. L'autel, en tronc de pyramide renversé, est orné des éléments d'un retable du XIX^e siècle. Les deux niches, cernées d'un cordon de fleurs, s'encadrent de pilastres plats sous un fronton trapézoïdal. On y voit, d'un côté, Sainte Anne, debout dans sa longue robe et drapée d'un manteau, avec, à ses côtés, sa fille, la Vierge Marie ; de l'autre, Saint Joseph, le manteau ramené sur sa tunique à col ouvert et rabattu. Malheureusement, au centre, la Vierge à l'Enfant n'est plus qu'un plâtre sulpicien.

L'image ancienne de la patronne du lieu a été déplacée dans le croisillon sud. C'est une magnifique Vierge à l'Enfant, légèrement hanchée, pleine de



MALGUENAC -
La Vierge du Moustoir

noblesse et de gravité, avec une abondante chevelure autour de son visage régulier. Le corsage de sa robe moule étroitement sa jeune poitrine et elle ramène sur la gauche le pan de son manteau. L'enfant qu'elle porte à droite et dont elle serre maternellement le pied, tient un oiseau, comme c'est souvent le cas au XV^e siècle. Une récente dorure met bien en valeur la qualité de la sculpture.

Au nord, ne figure plus qu'un saint Nicolas de plâtre, acheté en 1920. Mais la chapelle possède encore un bras reliquaire d'argent frappé d'un écu de vermeil au lion contourné, armé et couronné (1). Ce blason qui se retrouve au bas de la verrière du croisillon sud de l'église de Stival n'a encore pas été identifié.

A proximité du village, de l'autre côté de la route, la fontaine, couverte en bâtière est creusée d'une arcade en plein cintre sous une sorte de larmier sculpté de billettes.

Le pardon du Moustoir se célèbre au mois d'août et il est encore très fréquenté : la chapelle est trop petite pour la foule des pèlerins. On y invoque la Vierge surtout en faveur des petits enfants.

CHAPELLE SAINT-BEDE

Pour découvrir la chapelle Saint Bède, il faut traverser un bois et franchir un ruisseau. C'est un édifice rectangulaire en appareil irrégulier de granit. Les portes sont en anse de panier chanfreinée, les fenêtres en arc brisé. Le clocheton carré, amorti en pyramide, ne date que du XIX^e siècle mais l'ensemble de l'œuvre est nettement plus ancien et la longère nord avec son banc intérieur a pu appartenir à une construction encore plus vieille.

Menacée, en raison de sa solitude, la chapelle a été dépouillée de son mobilier. Seul demeure l'autel de pierre adossé au chevet dont la table monolithique est agrémentée d'une bordure moulurée. Saint Bieuzy et Saint Cado ont trouvé refuge dans l'église paroissiale mais Saint Bède, le patron, coiffé de la mitre et revêtu de la chape, a élu domicile au presbytère. A vrai dire, son identité reste fort douteuse car il n'a sans doute pas grand chose à voir avec Bède le Vénérable, moine bénédictin connu pour son érudition. Le peuple le dénomme Podic ou Bédic et ce nom pourrait bien se retrouver dans le lieu-dit voisin de Kerbédic en Cléguerec. Malgré toutes ses infortunes, la chapelle continue d'être fréquentée et le pardon célébré.

Bien que ruinée, la fontaine toute proche conserve encore son arche cintree.

CHAPELLE SAINT-ETIENNE



MALGUENAC - Chevet de Saint-Etienne

(1) THOMAS-LACROIX (P.). *L'orfèvrerie religieuse en Bretagne*. Morbihan, Malestroit, 1977, 444 p. 142. Cette pièce d'orfèvrerie complètement ignorée, a été découverte par M. J.-F. Decker, à l'occasion de l'inventaire du mobilier de la chapelle.

Grâce à une vigoureuse intervention de Breiz-Santel et au sursaut des habitants du quartier, la chapelle Saint-Etienne vient d'être sauvée. Elle a été mise hors d'eau, sous une toiture neuve.

«Edifice rectangulaire du XVIII^e siècle, dit Duhem, avec clocher sur le pignon occidental». Rectangulaire, il l'est, et très simple, en appareil irrégulier de granit. La façade ouest a été remontée en 1880 mais le clocheton d'ardoise se trouve placé, un peu en arrière sur le faitage. Les rampants des pignons sont lisses, les portes en arc brisé et la fenêtre de chevet s'anime de formes nettement rayonnantes, c'est dire que cette chapelle peut remonter au XV^e siècle.

Bien sûr sa charpente est plus tardive et son retable de bois, moderne : il s'organise autour de trois niches à pilastres, avec chutes de fleurs et frontons à trois pans. On lui a volé, en 1963, sa statue de saint Diboen. En 1881, le clos qui l'entoure avait été réduit pour faciliter le passage de la route mais la municipalité avait exigé, en compensation, le rétablissement de la fontaine. Le pardon se célèbre le troisième dimanche de juillet.

CHAPELLE SAINT-GILDAS à Gueltas

Gueltas est le nom breton de Gildas et il est normal que la chapelle de ce village soit dédiée au célèbre abbé breton. C'est une construction rectangulaire en moellons de granit sur laquelle se greffe une grande aile méridionale.

Les extérieurs

Les rampants droits du pignon se terminent au bas sur des figures animales. Les portes, construites en appareil, dessinent un arc brisé et chanfreiné, même celle qui a été murée dans la longère du sud. Le clocheton d'ardoises se dresse sur le toit, en retrait de la façade occidentale. On peut donc attribuer cette chapelle au XV^e siècle, bien qu'elle ait connu des remaniements ultérieurs : le pignon oriental est devenu aveugle et c'est une fenêtre en plein cintre, ébrasée à l'extérieur qui éclaire le chœur.



MALGUENAC - Chapelle Saint-Gildas
Statue du patron

La chapelle méridionale est plus malaisée à définir. On y accède par une porte en arc segmentaire. La grande fenêtre en arc brisé est ornée de lobes qui pourraient faire croire à des mouchettes disloquées par la chute du meneau central. Comme on trouve le même dispositif à Saint-Bede et à Saint-Patern, il s'agit plutôt d'un décor moderne original. A l'intérieur, se voit un banc mural.

La charpente et le mobilier

La charpente ancienne est remarquable à plus d'un titre. Au fond de la nef principale, deux têtes de blochets encadrent l'entrait et, à l'entrée de la chapelle du sud, on a éprouvé le besoin de jumeler deux poutres.

La chapelle avait autrefois son jubé dont la tribune, datée de 1611, a été plaquée contre le pignon occidental. On vient de raviver les peintures qui ornent ses six compartiments où les apôtres sont rangés deux à deux, «Matyas» ayant pris la place laissée libre par Judas.

Le maître-autel apparaît sous la forme d'une caisse de bois dont la face antérieure est peinte de l'image de saint Gildas, en abbé, dans un médaillon tenu par deux anges. Il est dominé par un Christ mutilé de ses deux bras. La colombe du Saint-Esprit qui plane dans un cadre polygonal appartenait à l'ancien retable, comme les deux niches latérales. Celle du côté de l'Evangile comporte deux vantaux, et abrite une statue en pierre de saint Gildas, abbé reconnaissable à sa tonsure monacale. Vêtu de la chasuble, il tient à main droite une crosse fleurie et porte dans la main gauche un livre à fermoir. Détail curieux : à ses pieds un chien le fixe des yeux. Habituellement les statues de pierre remontent au XV^e siècle.

De l'autre côté, la niche étale le décor du XVII^e siècle et présente une Vierge à l'Enfant en bois polychromé, au visage assez inexpressif, bien que, dans un geste de tendresse, elle serre le pied de son Enfant.

Dans la chapelle du sud, l'autel de pierre s'adosse au pignon, sous la grande fenêtre. A gauche, une statue de prêtre (ou d'évêque), au visage chevelu et barbu, porte un camail sur son manteau dont les deux pans se relevent pour laisser voir la soutane. Dénommée Saint Marc, elle n'a, assurément, rien à voir avec l'évangéliste. A droite, figure saint Jean-Baptiste, dans son attitude habituelle, soutenant, de la main gauche, le Livre sur lequel est posé l'Agneau, mais la main droite manque. Tunique serrée à la ceinture, manteau drapé et noué au sommet de l'épaule, il fait preuve d'une certaine élégance, elle inhabituelle. Le socle porte, gravée, la date de 1572.

Au mur oriental s'appuie une grande statue de saint Yves, vêtu d'une longue robe relevée à la ceinture et parcourue de nombreux plis froissés. De la main gauche, il soulève son vêtement et la main droite, pouce et index joints, semble vouloir souligner la valeur d'un argument. L'official, surpris dans le mouvement de sa plaidoirie, est sans doute une œuvre du XVIII^e siècle. Nous avons avancé

que la statue de pierre, transportée à l'église et retouchée pourrait bien être encore un Saint Yves. Cette chapelle méridionale lui était peut-être dédiée et l'on aurait ainsi associé les deux grands saints bretons du haut et du bas Moyen-Age.

CHAPELLE SAINT-PATERN

Toujours aussi peu généreux pour Malguénac, Duhem qualifie encore cette chapelle de « construction rectangulaire du XVIII^e siècle ». Il est vrai que pour la voir, il faut la chercher. Elle se dissimule à flanc de coteau, dans un bouquet de verdure et le chemin qui y conduit demeure bien secret. Mais on est largement récompensé de sa peine.

Une architecture du XV^e siècle.

Saint-Patern est une grande et belle chapelle, en croix latine, flanquée au nord, d'une sacristie et, le long de la nef, d'un appentis qui la dote d'une sorte de bas-côté. Elle remonte indiscutablement au XV^e siècle. Partout les rampants des



MALGUENAC - Chapelle Saint-Patern

pignons sont lisses ; la fenêtre du chevet, ébrasée à l'extérieur, a conservé son remplage à trilobes et quadrilobes étirés ; le croisillon nord est percé de deux petites fenêtres jumelles en accolade mais la baie de midi ne présente plus qu'un feston de pierre comme à Saint-Bède et à Saint-Gildas. Les portes offrent des

formes variées : en anse surbaissée dans le croisillon méridional, en accolade sur la nef, en arc brisé mouluré d'un cavet entre deux tores reçus sur des colonnettes à chapiteau, à la façade occidentale. Seul le clocheton à baies quadrangulaires surmontées d'une courte flèche accuse une date récente. Il a été reconstruit en 1927, au sommet du pignon, avec des pierres tirées de Saint-Nicolas. Saint-Patern est la plus belle chapelle de Malguénac.

Le banc de pierre, à l'intérieur du chœur, confirme son ancienneté. De grosses piles cylindriques renforcent les angles saillants du chœur et supportent des blochets sculptés. La charpente apparente est particulièrement soignée au carré du transept et des masques animent les sablières.

Le chœur

Dans le chœur, délimité par une balustrade, un retable de bois du XVII^e siècle s'ordonne autour de la fenêtre axiale mais il a été « renouvelé et repeint » en 1869. La disparition du coffrage en bois laisse désormais apparaître l'autel établi sous la fenêtre et qui se compose, comme ceux des ailes, d'un massif de granit, support d'une table monolithique à bordure moulurée. La piscine, encadrée de pilastres qui l'accompagne, s'est trouvée mutilée par l'introduction d'une fenêtre dans le mur du sud. Les gradins en bois et le tabernacle appartiennent à la restauration du XIX^e siècle mais les deux grandes niches se parent des ornements du grand siècle : colonnes corinthiennes et chutes de fleurs. On y voit, du côté de l'Évangile, le patron, saint Patern bénissant, revêtu de la chasuble et porteur d'une crosse mutilée. Coiffé de la tiare papale et arborant une crosse à volute feuillagée, saint « Thudual » lui fait pendant de l'autre côté : son surnom « Pabu » a donné naissance à une légende selon laquelle il se serait rendu à Rome, où il aurait été élu pape sous le nom de Léon Le Breton (*Leo Britigena*). L'entablement à frise de rinceaux et corniche règne d'un mur à l'autre et barre fâcheusement la fenêtre rayonnante où apparaissent encore des fragments de vitraux de la Renaissance. Il supporte, au-dessus des niches, deux frontons à guirlande et, au milieu, une troisième niche à colonnes et consoles latérales qui abrite, sous le vocable de N-D de Bon-Secours, une Vierge à l'Enfant.

Le transept et sa statuaire

Sur l'autel du transept nord est posé une sorte de ciborium polygonal à arcades cintrées, colonnettes torsées et balustrade de fuseaux : c'est peut-être un ancien couronnement de tabernacle. Il sert de niche à une statuette de saint « Pater » du XVIII^e siècle. Mais les grandes statues portent des dénominations difficiles à admettre : saint Côme, qui n'a jamais été que laïc, est revêtu des vêtements sacerdotaux et saint François est représenté en pèlerin, chapelet à la ceinture, s'appuyant sur un bourdon et tenant un livre à main droite. On y voit encore une statue de saint Patern, en évêque revêtu de la chasuble.

Dans la chapelle du midi, les appellations ne semblent pas moins fantaisistes. A « Saint Come » fait pendant un « Saint Vincent », qui, de la main gauche

soutient un livre grand ouvert. «Saint Germain», évêque d'Auxerre, est devenu un ermite, identifiable à son bâton en forme de tau et à sa bure monacale. Il tient un livre à fermoir. Il reste que cette statuaire demeure fort attachante et contraste avec le Saint Nicolas, beaucoup plus récent, dont les ornements épiscopaux sont traités en sculpture méplate.

La nef et son collatéral

La nef s'ouvre sur le bas côté nord par deux arcades en plein cintre, l'une moulurée, l'autre simplement chanfreinée et une troisième en arc brisé, ce qui indique plusieurs campagnes de construction. On y trouve un Christ mural plutôt fruste mais aussi une petite statue en pierre de N-D. des Fleurs: la Vierge porte son Enfant et tient un fruit dans sa main droite; de sa tête couronnée coulent de longues mèches de cheveux qui lui encadrent le visage. Elle est posée sur un socle quadrangulaire orné d'un masque. Sur un autre dé, sculpté en réserve d'une Crucifixion, se dresse la statue du pape saint Cornély, analogue à celle de saint Nicolas. Enfin, une tribune de bois occupe le mur du fond. C'est dire que nous sommes loin de l'insignifiante chapelle, à peine mentionnée par Duhem et ignorée par ailleurs. Elle reste vivante et le grand pardon de mai attire toujours les dévots de saint Patern.

CHAPELLE SAINT-NICOLAS (démolie)



MALGUENAC - Ruines de la chapelle Saint-Nicolas

La toiture de la chapelle Saint-Nicolas s'est effondrée, en 1920, et le conseil municipal refusa de la restaurer.

En 1973, bien qu'elle fût alors envahie par la végétation, ses ruines montraient encore qu'il ne s'agissait pas, comme on l'a écrit, d'une «construction rectangulaire du XVIII^e siècle». Sa porte occidentale, en tiers-point, puissamment moulurée s'ornait de colonnettes à chapiteau et d'un larmier de section courbe. Ces derniers vestiges ont été bradés et emportés. «*Lapides clamabunt*».

La fontaine monumentale, restaurée en 1862, se dresse encore, au bord de la route. Un pignon, en triangle très aigu, étayé de petites colonnes engagées, couvre le bassin de son arcade cintrée et affiche des blasons de famille.



MALGUENAC - Fontaine Saint-Nicolas

NEULLIAC

EGLISE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL

L'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Neulliac n'a guère retenu l'attention des archéologues : «édifice moderne, en croix latine, sans caractère architectural», prononce le «na-noine Le Mené; «église du XIX^e siècle, sans caractère», confirme Duhem. De telles appréciations, son insuffisance aux jours de grande affluence, le délabrement de son pavé et de ses lambris, avaient poussé, dès 1897, le recteur Conan à souhaiter sa démolition et son remplacement. En 1914, il s'offrait à prendre à sa charge la reconstruction, demandant simplement à la municipalité de supporter les frais de la démolition et de lui céder les matériaux et le terrain. Preuve que la paroisse de Neulliac disposait d'abondantes res-

sources. Au lendemain de la Révolution, elle avait déjà devancé l'administration et réparé ses édifices religieux : «L'église, notait alors le sous-préfet, est la mieux ornée de l'arrondissement ; on doit ces avantages à la bonne volonté de ses habitants» et il ajoutait : «On pense au surplus que le casuel de la chapelle de Carmès doit, en tout cas, venir au secours de l'église paroissiale et permettre d'éteindre toutes les dettes». Le recteur de Neulliac avait les moyens mais la guerre de 1914 ne lui permit pas de réaliser son projet.

De nombreuses campagnes de travaux

L'ancienne église a donc été conservée. Edifice du XIX^e siècle, nous dit-on. La tour carrée porte, en effet, la date de 1824 et les noms de M. QUERE, recteur et de M. LE BERRE, maire. Elle présente tous les caractères du néo-classicisme : baies en plein cintre, décor de frontons et de pilastres et s'élève en trois étages : celui du portail, celui de la niche et celui de la chambre des cloches couronnée d'une corniche et d'une galerie de balustres avec pinacles aux angles. Un corps carré au nord conduit l'escalier jusqu'à la plate-forme. La partie haute et la flèche polygonale ne furent réalisées qu'en 1829, sous la direction de l'architecte-voyer de Pontivy Poteret-Maisonneuve.



NEULLIAC - Porche de l'église

L'église elle-même est plus ancienne et fort complexe. Si l'appareil de granit de la tour se continue dans la nef avec deux fenêtres en plein cintre, ébrasées à l'extérieur, au-delà apparaissent des moellons de schiste. Cependant le porche méridional est construit en granit. Avant d'être muré, il s'ouvrait en une arcade en plein cintre entre des pilastres plats et sous un fronton triangulaire. On serait donc tenté de l'attribuer à la campagne de 1824, s'il n'était ceinturé à son sommet d'une corniche à modillons et coiffé d'un superbe dôme polygonal qui rappellent plutôt le XVII^e siècle. Les modillons sont absents de la chapelle des fonts, disposée symétriquement, au nord, et qui s'éclaire d'une fenêtre en plein cintre à ébrasement concave.

Au-delà du porche, on retrouve le mur de schiste percé d'une fenêtre en plein cintre et d'une porte rectangulaire. A l'extrémité du croisillon sud, des lits de schiste alternent avec un appareil semi régulier de granit et la grande fenêtre du pignon dessine un arc brisé mouluré de deux cavets. Une autre fenêtre en arc brisé donne sur le chœur, moulurée d'un seul cavet. C'est assurément la partie la plus ancienne de l'église.

Le chœur se continue, en effet, en appareil régulier de granit, percé d'une fenêtre cintrée et porte une inscription difficile à déchiffrer. Du moins peut-on lire dans un cartouche la date de 1780. La sacristie fait corps avec cette partie de l'édifice et son chevet est orné d'une niche accostée de pilastres et d'ailerons où l'on a placé une statue de saint Pierre.

Il s'en faut donc que cette église soit tout entière du XIX^e siècle. On y reconnaît les vestiges d'une construction en schiste du XV^e siècle, qui a été remaniée sans doute au XVII^e siècle et, une nouvelle fois, à la fin du XVIII^e siècle. Au XIX^e siècle, on lui a ajouté une tour et reconstruit le croisillon nord.

Le chœur aux lambris peints

A l'intérieur, les deux chapelles latérales s'ouvrent par des arcs en plein cintre moulurés d'un bandeau entre deux cavets. Celui du sud pénètre directement dans les piles engagées aux angles du transept. Entrants et sablières confirment une construction du XVI^e siècle. Au nord, l'arcade repose sur des chapiteaux simplement moulurés qui sont plus tardifs. Le décor du chœur appartient à la fin du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e siècle mais l'aspect général de l'église a été complètement renouvelé, en 1932, par l'introduction d'une voûte en plâtre, d'un carrelage dans la nef et l'application d'un nouvel enduit sur les murs.

Un lambris couvre toute la surface du chœur, au-dessus de la couronne de stalles. Au fond, cinq panneaux sont peints, les trois du centre sur toile, d'une Crucifixion avec la Vierge et Saint Jean, les deux autres, sur bois, des images en pied de saint Joseph et de sainte Françoise Romaine. Au sommet de l'abside, on a introduit une mosaïque un peu trop rutilante et son Christ de gloire éclipse les

statues voisines des patrons de l'église, saint Pierre et saint Paul. Sur les murs latéraux se font place les tableaux de saint Maurice (en prêtre) et de saint Boniface, de saint Jean et de saint Mathieu. L'autel moderne utilise habilement sur sa face antérieure les éléments de granit de la table sainte et, de l'autre côté des panneaux de bois sculptés de médaillons et de fleurs.

Les chapelles du transept

Les autels latéraux, en tombeau galbé, leurs gradins ornés et leurs tabernacles ne datent, sans doute, que du XIX^e siècle mais ils s'accompagnent de retables aux sculptures plus anciennes et leur statuaire mêle le plâtre au bois. Au nord, une mosaïque de l'Apparition du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie a remplacé le tableau central. Elle est flanquée de colonnes jumelées et dominée par un entablement sur lequel sont assis des angelots. En éminence, une niche à colonnettes contient une statue de sainte Catherine. Les niches latérales, richement décorées de colonnes, de chutes de fleurs, d'angelots, sont habitées, l'une par un Saint Laurent de bois qui a perdu son gril, l'autre par un saint évêque de plâtre. En dépit de certaines maladresses comme le mauvais rapport entre le socle des colonnes centrales et le soubassement orné qui les supporte, cette œuvre garde encore quelque chose de la noblesse du XVII^e siècle. De part et d'autre de la fenêtre s'opposent un Christ bénissant, Sauveur du monde, et un Saint Antoine de Padoue en plâtre.

Le retable méridional a conservé son tableau du Rosaire qui a été heureusement restauré. La figuration se situe à mi-chemin entre la scène classique où ne se voient que la Vierge à l'Enfant, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne et les compositions plus fournies, comme à N-D. de Bonne-Encontre en Saint-Samson. Ici, comme là, transparait l'allusion au vœu de Louis XIII, puisqu'on y remarque non seulement le pape, un évêque et un clerc, mais le jeune roi de France accompagné de deux autres personnages. C'est une œuvre solidement construite et animée d'un esprit un peu baroque : dans le ciel, autour de la Vierge penchée et de l'Enfant nu, volettent les anges, porteurs de roses et de rosaires ; sur terre, visages et attitudes sont très expressifs. Le peintre avait certainement du métier.

Le retable lui-même a été assez peu remanié : des colonnes corinthiennes, ornées à leur base de rameaux de vigne, encadrent les niches de Saint Joseph et de Saint Antoine de Padoue. Un entablement avec frise à rinceaux et corniche à ressauts supporte le fronton syncopé et une niche à ailerons et colonnes torsées où se tient une Vierge à l'Enfant en bois. On a ajouté latéralement les images peintes de saint Isidore et de saint Denis portant sa tête.

Contre le mur du sud, la statue d'un moine en habits liturgiques s'intitule Saint Yves. Plus précieuse, à l'entrée du chœur, une Vierge à l'Enfant, légèrement hanchée, porte le sceptre et drapé son manteau bleu par dessus sa robe rose, gardant ainsi bien des traits du XV^e siècle.

La cuve de granit polygonale du baptistère est flanquée d'une piscine qui fait corps avec elle et portée sur un pied, lui aussi, polygonal. Le reste du mobilier est en plâtre.

On s'attardera peut-être au décor introduit par Mauméjean et qui comporte, outre les deux mosaïques déjà signalées, une troisième, sous le porche de la tour, représentant l'église Saint-Pierre de Rome et surtout une importante série de vitraux historiés où transparait l'influence du style «Arts décoratifs» en faveur du lendemain de la première guerre mondiale.

Si l'on ajoute que la sacristie est revêtue de belles boiseries et qu'elle conserve quelques bonnes pièces d'orfèvrerie, on devra convenir que l'église de Neulliac est loin d'être dénuée de tout intérêt, comme on tendait à nous le faire croire.

CHAPELLE NOTRE-DAME DE CARMÈS

«Incontestablement, N-D. de Carmès doit être classée parmi les plus vastes et les plus riches chapelles du Morbihan» écrit M. du Halgout qui la décrit longuement et avec amour. Elle s'élève, à l'ouest de la route de Pontivy à Mur-de-Bretagne. Autrefois, elle avait besoin d'une croix pour désigner le chemin qui la desservait. Maintenant que le paysage a été déboisé, sa flèche d'ardoise s'aperçoit par dessus les quelques maisons du village.

La chapelle et sa tour

Car la chapelle de Carmès est dotée d'une véritable tour, une tour de granit accolée au côté sud de la nef et qui s'amortit en une flèche aiguë par l'intermédiaire d'une sorte de dôme à plusieurs étages. L'arche du portail ouvre largement son ébrasement mouluré et garni de pampres dont le profil se répète symétriquement à l'intérieur. La brisure de l'arc est accompagnée de l'habituelle accolade à crosses et fleuron mais les pinacles latéraux prennent leur élan à partir de colonnes réticulées analogues à celles du portail de N-D. de Joie à Pontivy (1533).



NEULLIAC -
Tour de Notre-Dame de Carmès

En dépit d'amorces d'ogives, le porche est couvert d'un lambris et ses murs sont peints des images des apôtres. Une porte en anse de panier donne accès à une tourelle d'escalier construite en saillie extérieure.

Une autre porte, en arc brisé, ouvre sur la nef, dominée par une statue de N-D. des Fleurs, Vierge à l'Enfant dont le manteau s'anime de larges plis. Son décor de colonnettes à chapiteau la date du XV^e siècle et, par le fait même, date la nef à laquelle elle appartient et où alternent des assises de granit et de schiste. Mais, à partir du transept se remarquent d'importants remaniements même si la fenêtre en arc brisé du croisillon, privée de sa garniture, présente encore une mouluration en cavet. Le chœur percé de grandes fenêtres en plein cintre, ébrasées à l'extérieur, est certainement contemporain de la sacristie à trois pans, de 1768, adossée à son chevet : la même corniche à modillons court sous les toitures et le même bandeau plat ceint les murs. Sur la croupe de la sacristie se dresse une niche à ailerons, en forme de lucarne, qui abrite une statue assise de la Vierge à l'Enfant. Vraisemblablement, la façade occidentale, de style classique, relève de cette campagne de construction. De grands travaux furent donc entrepris, à la veille de la Révolution, aussi bien à l'église paroissiale qu'à N-D. de Carmès, ce qui indique une période de grande prospérité.

Le décor peint de la voûte

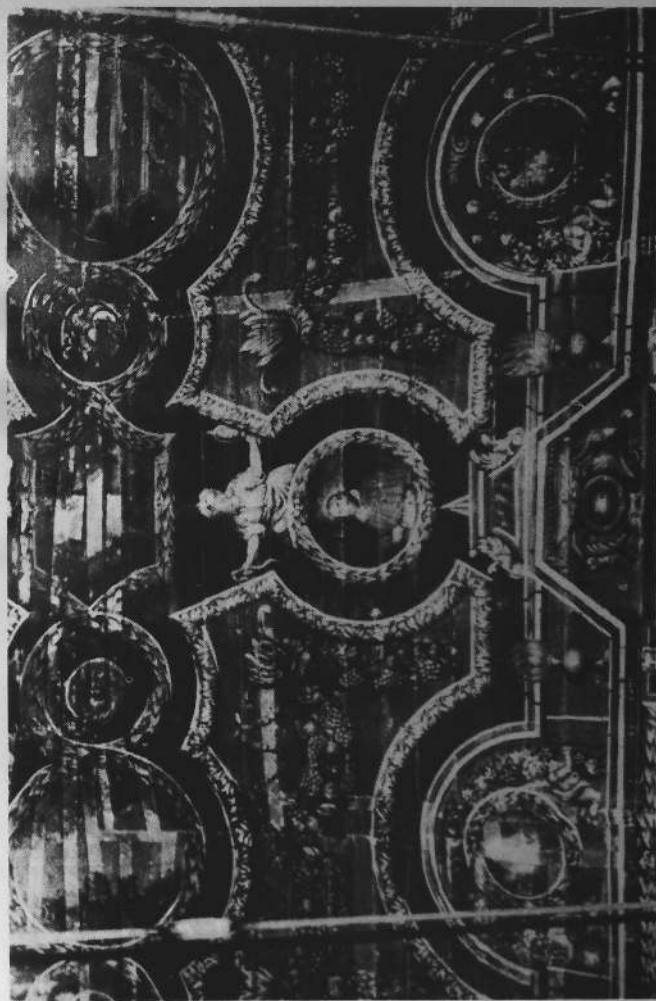
En entrant dans la chapelle, on est frappé par la richesse du décor : le lambris est entièrement peint et les trois autels font au sanctuaire une parure exceptionnelle. L'ornementation du berceau de la nef est particulièrement exubérante et soignée. Au bas de la voûte alternent de grands tableaux rectangulaires, bordés d'un cordon de feuilles de laurier et de fausses fenêtres à balustrade, accostées de personnages en gaine et surmontées de cartouches inscrits dans le cadre de frontons en forme de trapèze. Les tableaux représentent les mystères du Rosaire. Au-dessus de chacun d'eux s'arrondit un médaillon lauré entouré d'angelots et de guirlandes.

Au sommet du berceau, un cordon continu de feuilles dessine de grands cercles peints de paysages, entre d'autres de plus petites dimensions et les relie entre eux par des sortes de cartouches.

Entre ces trois bandes ornées, des médaillons laurés correspondent à chacune des fenêtres. Ils sont peints de saints personnages arborant leur emblème et dominés par des allégories. L'espace intermédiaire, nettement délimité par des courbes qui épousent le contour des médaillons, est chargé de guirlandes de fleurs, nouées de rubans flottants.

Cet ensemble décoratif, d'une grande richesse a été réalisé, en 1705, par un peintre nommé La Palme.

A partir du transept, visiblement on a affaire à une autre main moins habile, même si elle s'inspire du programme antérieur. La voûte du carré du transept est



NEULLIAC - Notre-Dame de Carmès - Le décor de voûte (1705)

divisée en huit compartiments. Les quatre qui sont dans l'axe du chœur comportent six médaillons : deux au sommet avec des ciels ennuagés et quatre autres où figurent les évangélistes. Les quatre voussains qui sont dans le sens du transept sont ornés chacun d'un seul médaillon et dans l'écoinçon d'une corbeille fleurie. Des rameaux verdoyants sont disposés en chacun d'eux autour de la clef centrale.

Les ailes du transept n'ont qu'une seule travée, matérialisée par un cordon de feuilles, où se font face deux médaillons à personnages, tenus par des anges et couronnés d'une étoffe en guirlande, et, au bas deux tableaux analogues à ceux de la nef où se voient au sud l'Annonciation et la Visitation, au nord la Pentecôte et l'Assomption.

Le chœur s'étend sur deux travées avec une disposition semblable et en plus des médaillons faitiers dont un est habité par la colombe du Saint-Esprit. Le quinzième tableau : le Couronnement de la Vierge, termine, au nord, la série du Rosaire. Elle se continue avec une Adoration des Mages et vis-à-vis, la Sainte Famille et la Remise du Scapulaire où le roi, reconnaissable à son manteau fleurdisé semble avoir emprunté les traits de Louis XVI.

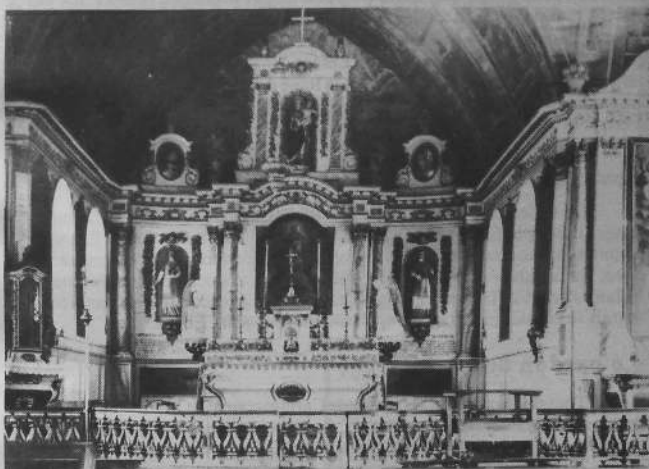
Ainsi les deux suites se complètent et il est vraisemblable que la seconde n'a fait que reprendre les scènes compromises par la restauration de la partie haute de la chapelle, à la veille de la Révolution. L'ensemble du lambris a été rafraîchi, en 1814, par Blévin, peintre de Loudéac. Il pourrait être l'auteur de la seconde série de peintures car il a signé, en 1793, le tableau de l'autel nord et les deux paysages qui figurent au bas du grand retable. Peu de chapelles du Morbihan peuvent se prévaloir d'un décor peint d'une telle importance et d'une telle qualité.

Le décor sculpté des autels

Le décor sculpté n'est pas moins imposant car, derrière une balustrade qui s'étend d'un croisillon à l'autre, les trois autels, reliés par les boiseries du chœur, forment un tout. Ici encore Blévin est intervenu, en 1809, mais il a respecté les ors et les couleurs claires qui donnent au sanctuaire un aspect très XVIII^e siècle.

L'autel majeur, avec ses deux gradins à rinceaux et son tabernacle à pilastres meuble le fond du chœur. Il s'inscrit dans le cadre d'un grand retable de bois qui habille presque complètement le mur de chevet. De chaque côté, des panneaux chantournés et deux tableaux peints servent de soubassement. L'étage noble se déploie en trois volets nettement dessinés par des colonnes corinthiennes, qui simulent le marbre. Dans le tableau central la Vierge fait don du rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne. Plus bas, dans un cartouche, se voient en bas relief, le cœur de Jésus couronné d'épines et celui de Marie, transpercé d'un glaive, témoins d'un culte popularisé par Saint Jean-Eudes. Aux ailes, deux fausses niches décorées d'angelots et de chutes de fleurs présentent, d'un côté Saint Etienne, de l'autre Saint Laurent avec les symboles de leur supplice : le gril et une grosse pierre. Au-dessous, des inscriptions commémorent la présidence de

Mgr Bausset de Roquefort, évêque de Vannes, au pardon de 1810 et la première messe pontificale de Mgr Le Berre, vicaire apostolique des deux Guinées et enfant de Neulliac, dans la chapelle de Carmès, le 4 novembre 1877.



NEULLIAC - Chœur de Notre-Dame de Carmès

Un entablement à ressauts, sculpté d'arabesques, couronne l'étage entier et se poursuit le long des murs du chœur. Au sommet, une niche centrale à pilastres et chute de fleurs abrite la statue de N-D. de Carmès. De part et d'autre, deux médaillons à la romaine figurent en buste un homme et une femme.

Dans le chœur, de chaque côté, deux grandes toiles peintes alternent avec les fenêtres. Des reliquaires de bois doré, sculptés de fleurs et d'angelots, reposent sur des consoles ajourées. A l'entrée, sur un piedestal en forme d'autel, la Vierge processionnelle, assise, porte sur son genou, son Enfant qui bénit.

Les autels des croisillons sont plus modestes. Au nord, le retable, à étage unique, est formé d'un corps central encadré de colonnes et de deux ailes réduites. Un entablement avec, au droit des colonnes, des ressauts couronnés d'une corbeille de fleurs, règne sur l'ensemble. Le tableau, signé Blévin, 1793, comporte un décor antique mais demeure à peu près illisible. Sur les côtés se dressent les statues de bois de saint Nicodème tenant en mains la couronne d'épines et une paire de tenailles et de saint Mathurin, en chasuble, porteur d'un livre à main gauche. Au mur nord, s'adosse une Sainte Marguerite, debout sur le dragon, les mains jointes.

premier pardon s'y tenait, à l'occasion, semble-t-il, de la fête du Sacre. Mais la grande solennité était et demeure celle du dimanche après l'Assomption. L'affluence était telle que cette assemblée connaissait parfois des désordres. En 1736, le bruit des danses et le son des instruments gênaient les prêtres au point de les empêcher « d'entendre les confessions et de vaquer aux fonctions ecclésiastiques ». Quand le recteur et l'agent du seigneur se présentèrent pour les faire taire, ils furent accueillis par des jets de pierres et le service divin ne put être célébré comme de coutume. Aussi le Parlement intervint pour défendre aux habitants de Neulliac de « tenir des danses publiques, les jours de dimanche et de fêtes gardées, soit dans la proximité des églises et chapelles ou ailleurs, et d'amener, ce jour-là des joueurs d'instruments ». (1)

Au lendemain des troubles révolutionnaires, la chapelle de Carmès fut rapidement remise en état car les offrandes y tombaient nombreuses. On avait coutume, à Neulliac et aux alentours, d'élever une bête dont le produit lui était réservé et ce troupeau enrubanné processionnait, la veille du pardon, de la chapelle à la fontaine, croix et échelettes en tête du cortège.

Dans son « *Livr et labourer* », véritables « Géorgiques bretonnes », l'abbé Joachim Guillôme, originaire de Malguénac et recteur de la paroisse voisine de Kergrist, ne consacre pas moins de trois poèmes en l'honneur de Notre-Dame de Carmès. Dans l'un d'entre eux, composé pour commémorer le coup de foudre qui frappa la chapelle en 1846, le jour même du pardon du sacre (2), il décrit magnifiquement la procession d'entrée :

*En hlehier en ahuel a saw neoah ou boeh
Peb unan hum arank hag e gemer e leh,
Dré vréhieu nerhus er hroezieu zou douget
Hag er banieleu en iliz displeget
Er beleg hag er bobl e gan a voeh ihuel
En inour de Jésus, mab en Tad éternel ;
Er flaouit e respond : e son spis ha sklintin
E gleuer ihueloh eid son en dambourin. (3)*

Au début de ce siècle, la grande fête de la mi-août n'avait rien perdu de sa splendeur, ainsi qu'en témoigne le chanoine Morice (4). Le matin, les paroissiens de Neulliac venaient en cortège à la rencontre de ceux de Kergrist et après que les deux croix se fussent embrassées, la procession s'avancait vers la chapelle, au son du fifre, du tambour et des échelettes.

(1) HALGOUET (H. du). Un pardon à N.D. de Carmès (Neulliac) en 1736. Rev. Morb. 1912, p. 207-8.

(2) Un ex-voto rappelle encore cet évènement.

(3) Les cloches dans le vent élèvent leurs voix, On se met en rangs et chacun prend sa place, Des bras vigoureux soulèvent les croix, Et les bannières sont déployées dans l'église, Le prêtre et la foule chantent à pleine voix, En l'honneur de Jésus, Fils du Père éternel ; Le fifre répond et sa voix claire et aiguë, S'entend plus haut que le son du tambour.

(4) Le pardon de Carmès. Rev. Morb. 1905 p. 313.

« Les pèlerins entrent et se pressent dans la chapelle aux voûtes peintes ... Les hommes se tiennent près du chœur. Debout, les bras croisés, ils resteront ainsi pendant toute la grand messe, dédaigneux de ces commodités que les citadins recherchent même dans les églises. Les femmes sont assises dans les bancs de nef. Du portail on ne voit que du blanc : murailles blanchies à la chaux, vestes de laine blanche, blanches coiffes de mousseline, Vierge à la robe de soie blanche brodée d'or. Seuls les cierges du maître-autel jettent des notes plus claires dans cette symphonie toute en blanc ».

Après les vêpres, nouvelle procession jusqu'au bûcher que le célébrant allume à son cierge et « la flamme jaillit, joyeuse, étincelante ... sous les regards fascinés ». Au retour, ceux qui portent des cierges, et ils sont des centaines, entrent en priorité dans la chapelle pour la clôture de la cérémonie religieuse.

Ensuite, « la foule se disperse sous les huttes de feuillage, sous les tentes de grosse toile ou, en plein air, entre les meules de paille. Le cidre coule à flots dans les écuelles ou les brocs de grès et demain les aubergistes compteront les pèlerins de Carmès d'après le nombre de barriques qu'ils auront vidées ».

L'ambiance n'est sans doute plus la même mais le pardon de Carmès, après celui de Notre-Dame de Quelven et avec celui de Crénénan, reste un des plus populaires de toute la région de Pontivy.

CHAPELLE NOTRE-DAME DE DELIVRANCE à Ros

La chapelle de N.-D. de Délivrance a été reconstruite au siècle dernier, assez tôt pour qu'elle garde encore un petit air néo-classique. De forme rectangulaire, elle se termine à l'est par un chœur en hémicycle un peu plus étroit que la nef et sur lequel



NEULLAC - Chapelle Notre-Dame de Délivrance
Statue de Saint Nicodème

se greffe une sacristie. Contre la façade occidentale on a plaqué un avant-corps qui dote le portail d'un décor classique à pilastres et fronton triangulaire et supporte le clocheton à balustrade dont les ouvertures sont aussi coiffées de triangles. Portes et fenêtres, régulièrement distribuées, se courbent en plein cintre.

Si l'autel galbé et la statue de N.D. de Délivrance qui le surmonte appartiennent encore à cette même époque, le mobilier comprend quelques pièces anciennes : dans le chœur, un saint ermite, barbu à souhait, appuyé sur son gros bâton et un beau Saint Nicodème, au chapeau à bords relevés, qui lit à livre ouvert et porte, à main gauche la couronne d'épines ; face à la nef, les statuette de bois de la Vierge de douleur et de saint Jean ont appartenu à une ancienne Crucifixion. On a relégué à la sacristie, l'ancienne statue en bois, artisanale et malhabile de N.D. de Délivrance.

CHAPELLE DE SAINT-CORENTIN au Moustoir

Ancienne paroisse du diocèse de Quimper, Neulliac se devait d'honorer saint Corentin. Au siècle dernier, sa chapelle était encore un édifice authentiquement flamboyant. Elle a été rebâtie, en 1865, (Duhem), simple rectangle, aux ouvertures en arc brisé, terminé par un chevet à trois pans. La tour, qui fait saillie, à l'ouest, s'amortit en une fleche debout sur une souche carrée.

Tout le mobilier se trouve rassemblé autour du chœur. Au-dessus de l'autel, en tronc de pyramide renversé, est placée la statue de saint Corentin évêque du XVIII^e siècle et de part et d'autre, un apôtre et une sainte femme couronnée, qui tous deux, ont perdu leur identité.

Un peu en deçà de la barrière aux balustres tournés, s'adosent aux murs latéraux un Saint Maurille, abbé, au visage très expressif et un Saint Joseph de plâtre.

Dans la tribune, un saint moine, très raide, tient encore son livre de prière mais a perdu son bâton. La chapelle possède aussi un joli petit reliquaire ovale présenté par deux angelots.



NEULLIAC -
Chapelle de Saint-Corentin
Statue du patron

CHAPELLE SAINT-ELOI

La chapelle de Saint-Eloi a été reconstruite en 1885, à l'emplacement d'une autre tombée depuis longtemps en ruines. C'est un banal édifice néo-gothique avec clocheton au sommet du pignon occidental. Il n'abrite que trois statues de plâtre adossées au mur de chevet : une Vierge à l'Enfant, Saint Eloi et Saint Mathurin. Seule la petite statue processionnelle est en bois.

Devant la chapelle, la croix de granit, bien que récente, a plus d'allure. Sur son soubassement galbé s'élève un haut fût, qui présente à son sommet, le Christ crucifié, la Vierge et saint Jean.

En 1895, Pontivy voulut annexer ce quartier de Neulliac, mais le clergé et la municipalité veillaient. On célébra la messe chaque mois dans la chapelle et le pardon reprit du lustre avec une procession de chevaux.

CHAPELLE SAINT-SAMSON

A l'extrême limite du Morbihan, la chapelle de Saint-Samson demeure à peu près inconnue. Selon le P. Maunoir, elle a été bâtie en ce lieu, qui passait pour être la terre natale de l'évêque de Dol, à l'initiative d'une jeune fille du village. A peine adolescente, elle avait suivi la mission donnée, en 1646, à Mur-de-Bretagne et décidé de se vouer à Dieu pour obtenir la délivrance de son père retenu dans les flammes du Purgatoire. Elle consacra sa vie à l'éducation religieuse des enfants et à la conversion des pêcheurs. Malgré sa pauvreté et sa chétive santé, elle parvint à faire élever cette chapelle en l'honneur de saint Samson (1).

C'est un édifice rectangulaire avec une petite aile au nord et un chevet polygonal. Une corniche à modillons règne sous la toiture et une plinthe moulurée au bas des murs. La porte occidentale est ornée de pilastres, d'un entablement à double corniche et d'un fronton triangulaire d'où s'échappe une niche à coquille avec la statue (en plâtre) de N.D. de la Clarté. Un simple clocheton d'ardoise est assis sur la toiture, au sommet du pignon. Une porte en plein cintre ouvre sur la nef et deux grandes fenêtres, moulurées d'un cavet, éclairent le chœur.

A l'intérieur, l'aspect change. Une belle voûte sur arceaux laisse voir ses entrails mais la sablière ne comporte que des motifs très frustes.

Le regard se porte vers l'autel où un riche retable de bois couvre le mur du chevet. Au centre un grand tableau représente le sacre de saint Samson, sous une gloire où se manifestent au milieu d'un cortège d'angelots Dieu le Père et la colombe du Saint-Esprit. Les niches latérales, encadrées de colonnes corinthiennes et ornées d'un cordon de feuilles, de chutes de fleurs et d'angelots, contiennent

(1) SEJOURNE (X.-A.). Histoire du vénérable serviteur de Dieu, Julien Mgunoir. P. 1895, Tome I, p. 242-243.

les statues de saint Samson, en évêque revêtu de la chape et de saint Denis (2) qui tient dans ses mains sa tête mitrée. L'entablement, au niveau des niches, supporte un arc largement syncopé avec des angelots perchés sur chacun des éléments et une corbeille au milieu. La frise se courbe pour épouser le cintre du tableau. Cette composition, où brillent à profusion les ors, est encore l'œuvre de La Palme, le peintre de Carmès, et la toile porte la date de 1700.



NEULLIAC - Chapelle Saint-Samson - Le retable de LA PALME (1700)

L'aile du nord communique avec le vaisseau principal par un arc en plein cintre qui repose sur des piles engagées. Un autel de pierre s'adosse au mur de l'est et son épaisse table monolithique est bordée d'une moulure en bande et demi-cavet. Appliquée au mur du pignon, une belle niche à ailerons ajourés abrite une Vierge à l'Enfant, couronnée et hanchée, mais qui n'est sans doute que la copie d'une œuvre antérieure. Le culte de N.-D. de la Clarté voisine avec celui de saint Samson puisqu'on porte sa statue en procession, en même temps que le buste reliquaire de l'évêque de Dol.

(2) De 1685 à 1705, Denis Le Flohic était le recteur.

SAINT AIGNAN

ÉGLISE SAINT-AIGNAN

Une chartre de 1184 (1) mentionne déjà l'église de Saint-Aignan ou plus exactement de Saint Lunan, car l'évêque d'Orléans a été substitué à un vieux saint breton qui était encore honoré à Riantec (Morb.), à Plounevez-Moedec (C.-du-N.) et sans doute dans l'île de Batz (Fin.) (2). D'abord simple église tréviiale de Cléguerec, elle devint paroissiale à la restauration du culte en 1802.

Une église du XV^e siècle renovée au XIX^e siècle

De l'édifice primitif, il ne reste rien et celui qui lui succéda, sans doute au XV^e siècle, devait être démoli en 1893. Faute de ressources, on se contenta d'une importante restauration : réfection du mur nord, percement de nouvelles fenêtres, élargissement de la nef, agrandissement de la sacristie, consolidation du pignon sud du transept par deux contreforts de granit, réfection de la charpente et de la toiture, remplacement du lambris de bois « par une voûte en chaux hydraulique avec nervures et corniches de plâtre, enduit intérieur et extérieur ». Au terme de ces travaux, le 14 août 1895, la physionomie de l'église se trouvait largement modifiée. Cependant, elle conservait son plan en croix latine, avec sacristie à l'est, tour carrée à flèche d'ardoise et porche, au midi, donc bien des éléments anciens.

La porte occidentale, en cintre mouluré, s'entoure d'un gros tore aux extrémités retroussées. La fenêtre du croisillon nord en arc brisé est creusée d'un double cavet. Celle du chevet, ébrasée à l'extérieur, présente un remplage original en lobes étirés, autour et à l'intérieur d'un grand soufflet central. Au bas de la tour, une baie, en arc brisé, a été murée ; à son sommet se voit une dalle de granit armoriée. Selon R. LE CERF (3), le blason est écartelé aux armes des familles de la Fresnaye, de la Villéon, de Boisfeullet et du Fou. Sur le tout, un écu « d'azur à 7 mâcles d'argent » qui se voyait aussi, en 1770, à l'intérieur de l'église, et qui n'est autre que celui d'Olivier d'Aradon, seigneur de Botpleven (Saint-Aignan) en 1536.

(1) ROSENZWEIG *Cartulaire du Morbihan* n° 235 p. 121

(2) LOTH (J) *Les noms des saints bretons* p. 67

(3) *Une paroisse bretonne : Mur et ses trèves*, 1965.



SAINT-AIGNAN
Le porche de l'église

Le porche méridional a l'avantage d'être exactement daté, puisqu'il porte le millésime de 1568. Sous le pignon à crosses, s'ouvre, entre les contreforts d'angle, une large arcade brisée dont les moulures en double cavet se perdent dans des colonnes engagées et sculptées à la base. Dallé de schiste et entouré d'un banc, ce porche donne sur la nef par une porte en arc brisé, moulurée d'un tore et de deux cavets. Au dessus, un ange sculpté dans un socle porte un blason.

Des trésors de sculpture

L'intérieur se ressent de la restauration de 1894 qui a voué de plâtre l'église. Cependant les entrants ont été conservés à l'entrée des croisillons dont les angles sont renforcés de colonnes engagées. Dans le chœur ont été maintenues les boiseries de 1821 faites de compartiments séparés par des pilastres plats. Deux d'entre eux sont peints des images de saint «Anian», patron de la paroisse et de saint Patern, évêque de Vannes. L'autel est moderne (1922), comme le vitrail de chevet historié de trois scènes de la vie de l'évêque d'Orléans. Les statues latérales : une Vierge de douleur et un Saint Jean semblent avoir été empruntées à une Crucifixion, dont faisait peut-être partie le beau Crucifix, planté en 1962, sur la tribune au fond de l'église.

Le croisillon réserve la surprise, au-dessus de l'autel galbé, d'un magnifique Arbre de Jessé, sculpté en relief et polychromé. Au bas, étendu, le coude replié et la tête appuyée sur la main droite, Jessé, le père de David, est représenté sous les traits d'un vigoureux vieillard, au visage grave, qui médite la Bible. De sa poitrine sort un tronc massif tout de suite divisé en deux tiges horizontales puis montantes. Vis-à-vis de lui, étendue en sens contraire, une démonsse, la poitrine nue, lui présente une pomme. Des cornes émergent de sa chevelure et son corps se termine en un serpent écailleux dont la queue s'enroule autour de son bras droit. A l'extrémité de ce même bras, une patte griffue étreint l'une des tiges de l'arbre. Assurément on a voulu symboliser l'emprise du péché originel sur la race d'Adam et l'exemption de la Vierge portée sur une pousse intermédiaire.

De chaque côté, sur les rameaux se superposent douze rois de la lignée de Jessé, portant couronne et arborant le sceptre. Parmi eux, David joue de la



SAINT-AIGNAN - La Piéta

harpe. Les costumes s'inspirent du théâtre à l'antique. Dans l'espace laissé libre, debout sur un socle feuillagé, la Vierge-mère porte gracieusement son Enfant. Au-dessus de sa tête, deux anges déploient une banderole où se lisent les paroles de l'«Ave maris stella» et un troisième, tout au sommet, tient une couronne.

Au bas, à gauche, le prophète Isaïe annonce la conception originale. Malheureusement, son pendant, sans doute Jérémie, a été volé il y a quelques années.

Depuis sa restauration, ce petit chef-d'œuvre respendit à nouveau de tous ses ors et de sa polychromie.

Moins riche, le retable sculpté du croisillon sud est pourtant d'un grand intérêt. Il représente, dans le cadre d'une draperie suspendue à une couronne, la Très Sainte Trinité. Assis côte à côte et revêtus de manteaux semblables ramenés sur les genoux, l'un bleu et l'autre rouge, le Père et le Fils présentent un tableau avec l'inscription : «SANCTA TRINITAS UNUS DEUS». Plus haut plane la colombe du Saint-Esprit. Les quatre évangélistes, dans des médaillons, cantonnent la scène tandis qu'au bas deux anges tiennent d'une main, conjointement, un calice surmonté d'une hostie et de l'autre, séparément, un cierge.

A cet ensemble : crucifix, retables, appartient encore une belle Piéta placée dans la nef où la Vierge, en robe d'or et long manteau bleu soutient sur ses genoux, le cadavre de son divin Fils. On peut se demander comment des œuvres si remarquables ont pu se trouver réunies dans une église, qui, à l'origine, n'était que

SAINT-AIGNAN - Chapelle Saint-Ignace



triviale. On a parlé de générosités de la part de l'abbaye voisine de Bon-Repos. Ce n'est peut-être pas tout-à-fait exact. En 1811, le desservant se plaignait de l'état de dégradation dans lequel il avait trouvé l'église, qui avait servi de caserne pendant les troubles civils. Il aurait souhaité «une nouvelle balustrade, un retable pour maître-autel et deux autres pour les chapelles collatérales», ce qui prouve qu'à l'époque elles étaient nues. Il lui fut répondu que l'on devait se borner «aux réparations d'entretien» et que «celles de luxe et d'ornement devaient être ajournées». Sans doute avait-il déjà quelque chose en vue et les sculptures de Saint-Aignan sont peut-être venues en effet de l'abbaye de Bon-Repos, mais après la Révolution.

La belle statue de saint Marc qui se trouve, dans le croisillon sud, provient de la chapelle dédiée à l'Évangéliste où elle était en grand danger. De ce même côté, se voient encore une statuette polychrome de sainte Tréphine et une statue en bois doré de saint Aignan, destinées à être portées en procession.

Les deux statues modernes, en bois, de saint Yves et de sainte Hélène placées dans le chœur sous celles de la Vierge et de saint Jean sont l'œuvre d'un artisan de Caurel (C.-du-N.).

La fête de saint Aignan tombe le 17 novembre et se célèbre le dimanche suivant. Au début de ce siècle, le pardon se faisait le deuxième dimanche de juin.

CHAPELLE SAINT-IGNACE

En plein cœur de la forêt de Quénécan, dans un site enchanteur, on découvre avec surprise la chapelle Saint-Ignace. Ici encore, le fondateur des Jésuites n'est sans doute qu'un intrus et l'on peut se demander si l'«Ignace» primitif n'était pas encore «lunan».

La chapelle est un modeste édifice rectangulaire terminé par un chevet polygonal qui contient la sacristie. C'est un plan fréquent au XVII^e siècle. Portes et fenêtres sont en plein cintre et un clocheton à souche carrée et flèche d'ardoises domine le pignon.

L'intérieur, hélas ! offre un spectacle affligeant car l'isolement de la chapelle l'a livrée aux vandales. Impunément, ils ont pu emporter, en 1972, la statue polychrome de la Vierge à l'Enfant et celles de saint Ignace et de saint Méen, puis les panneaux de bois du retable, et enfin la balustrade du chœur. Restent en place l'autel de pierre et son antependium de bois.

Malgré cette désolation, les pèlerins accourent encore au pardon du dimanche après le 15 août et font procession jusqu'aux trois fontaines réunies par un unique pignon de pierre. Elles sont dédiées à saint Ignace, à saint Méen et à Notre-Dame des Forces.

CHAPELLE SAINT-MARC

Aussi solitaire que Saint-Ignace, la chapelle Saint-Marc est mieux conservée. Extérieurement, elle présente le même aspect, à cette différence près que son clocheton est plus réduit et que le chœur occupe l'abside polygonale, éclairé par une grande fenêtre ouverte dans le pan méridional. La porte de l'ouest porte la date de 1689.

Le lambris de la voûte à trois pans laisse apparaître les poutres. Une balustrade de bois délimite le sanctuaire où s'élève un autel galbé, à double gradin et tabernacle, hérité en 1922 de l'église paroissiale. Au chevet était appliqué un retable dont il ne reste plus en place que le tableau à découpe cintrée. De l'encadrement on aperçoit encore, derrière l'autel, l'entablement chantourné. Un Crucifix étend les bras au sommet du mur.

Par mesure de protection, la belle statue de saint Marc a été transférée dans l'église paroissiale car la chapelle n'est guère fréquentée que le jour du pardon, dernier dimanche d'avril.

CHAPELLE SAINTE-TREPHINE

La légende de sainte Tréphine, décapitée par son mari Conomor, parce qu'elle était devenue enceinte, circule partout dans le pays de Pontivy. Elle situe le château du tyran au sommet de l'éperon rocheux de Castel-Finans, qui jadis a servi de retranchement.

Un culte s'était développé autour de la fontaine qui sourd, au bas de la colline et l'on s'y rendait en procession, depuis l'église paroissiale, le deuxième dimanche de mai. Guillotin de Corson évalue la foule à environ 2 000 personnes. Vers la fin du siècle dernier on édifia un monument néo-gothique pour abriter l'humble source et une rustique statue.

En 1897, on entreprit de bâtir, sur le site même de Castel-Finans, une petite chapelle, dans le même style : haute façade percée d'un portail en lancette, fin clocheton à jour. Comme on ne pouvait envisager d'y introduire toute la foule des pèlerins, on imagina de disposer, à la base des fenêtres latérales, des panneaux ouvrants qui permettent de s'unir, de l'extérieur, à la célébration.

Le mobilier est réduit au minimum : derrière la table de communion, un autel de pierre blanche dominé par la baie axiale et les deux statues de sainte Tréphine avec son fils miraculeux, saint Trémeur, et de sainte Jeanne d'Arc.

Le cadre de verdure, le site avec ses échappées sur la vallée du Blavet, le voisinage de Guerlédan attirent en ce lieu, en plus des pèlerins de mai, de nombreux visiteurs.

SAINTE-BRIGITTE

Ici, comme en beaucoup d'autres lieux, la sainte honorée est Brigitte de Suède, qui vivait au XIV^e siècle. Mais il semble que son culte ait supplanté celui de sainte Brigide, l'abbesse irlandaise de Kildare, dont la renommée s'était répandue dans tous les pays celtiques.

EGLISE SAINTE-BRIGITTE

Son église, à l'orée de la forêt de Quénécan, devenue paroissiale en 1820 demeure bien humble. Construite en moellons de schiste, elle dessine la croix latine, avec, au sud, un porche profond, au nord, une chapelle ajoutée, en 1843, pour servir de baptistère, à l'est une grande sacristie bâtie en 1878. L'édifice primitif remontait sans doute au XV^e siècle, comme semble l'attester la fenêtre en arc brisé du croisillon nord - celles de la nef sont récentes - et le clocher de charpente et d'ardoise debout sur la toiture, mais depuis, elle a été presque complètement remaniée.

La nef s'ouvre à l'ouest par une porte en plein cintre aux arêtes chanfreinées et une autre semblable fait communiquer le chœur avec la sacristie. Dans le croisillon méridional, une porte en plein cintre a été murée et la fenêtre, également en plein cintre, présente un ébrasement concave, comme celles qui éclairent le chœur.

L'arc du porche, aussi bien que la porte ouvrant sur la nef, ont conservé leurs arêtes vives. Un des deux bénitiers de pierre placés sous ce porche date de 1704, qui doit être celle de sa construction et peut-être d'une restauration de l'église. Au dessus de la porte se tient la statue d'une sainte femme, les mains jointes, sans doute la patronne des lieux.



SAINTE-BRIGITTE
Statue de sainte Brigitte

L'intérieur est dallé de schiste et couvert d'un lambris à trois pans divisé en compartiments par des bandes peintes de feuillages stylisés. Le maître-autel affiche un petit air de richesse avec ses gradins à rinceaux et son retable - tabernacle orné de niches et d'une multitude de colonnettes torsées. Le corps central prend l'allure d'un baldaquin encadré de deux anges en pied et couronné par un dôme à lanterne. Les ailes étagent leurs niches avec au sommet une urne enflammée. Cette profusion d'ornements contraste avec le décor très sec des niches de chevet où Sainte Brigitte porte la couronne royale et Notre-Dame de Bon-Secours présente son enfant.

Les deux autels latéraux sont surmontés de retables-lambris avec tableau central, fausses niches à pilastres plats et entablement continu au sommet, décor réalisé, en 1823, par le menuisier Bertho, au temps du recteur Le Goallec. Peut-être sont plus anciennes les gracieuses guirlandes qui retombent de part et d'autre des statues.

Au nord, le tableau représente la donation du Rosaire et les deux statues de saint Joseph et de sainte Thérèse sont en plâtre mais, près de l'autel, se dresse, sur un piedestal, une grande statue de bois de sainte Brigitte, couronne en tête, vêtue de la robe et du manteau des religieuses et porteuse d'une grande crosse abbatiale à volute feuillagée.

Le sujet du tableau du midi est plus difficile à identifier : on y distingue une femme agenouillée devant un évêque. C'est peut-être une allusion à cet épisode de la légende de saint Eloi où le démon se présente à lui sous les traits d'une femme, bien qu'ici il ne lui pince pas le nez avec ses tenailles. En effet, l'une des statues du retable nous montre Saint Eloi, en évêque, devant une enclume. Il était le patron des orfèvres mais aussi des forgerons, nombreux autrefois à Sainte-Brigitte. Lui fait pendant un Saint Cornély de plâtre, acheté en 1826. A droite, une statue moderne de la Vierge imite l'ancien et porte le titre de Notre-Dame du Risque.

Le baptistère est une cuve de granit polygonale. En 1949, on a restauré la fontaine de Sainte-Brigitte, dotée, à cette occasion, d'une statuette sculptée par M. Bacon de Caurel.

ORATOIRE NOTRE-DAME DES NEIGES ET CHAPELLE SAINT-JOSEPH

Deux édifices, sans prétention artistique ont été élevés récemment sur le territoire de Sainte-Brigitte.

L'oratoire de Notre-Dame des Neiges est l'accomplissement d'un vœu fait à la Vierge le 3 août 1944, quand les Allemands, en retraite firent exploser, dans la forêt, un dépôt de munitions. On y voit les statuettes de la Vierge et de saint Joseph.

La chapelle de Saint-Joseph du Govello, bâtie, en 1958, abrite deux statuettes en bois : Saint Joseph, le patron, et Saint Hubert, parce que la forêt proche est un paradis pour les chasseurs. Le nom de Govello rappelle la présence de forges, antérieures à celle des Salles de Quénécan.

SEGLIEN

ÉGLISE NOTRE-DAME DE LORETTE

Ancienne paroisse, mentionnée dès le XII^e siècle, Seglien a connu plusieurs églises successives. Au milieu du siècle dernier existait encore l'édifice consacré, le 9 octobre 1419, par l'évêque de Vannes Amaury de la Motte, à la demande du seigneur de Guéméné. Elle était en forme de croix latine et de style gothique : portes et fenêtres dessinaient des arcs brisés. La charpente apparente laissait voir des poutres sculptées de têtes de crocodiles et des sablières ornées de masques, de personnages, d'animaux réels ou fantastiques. On y voyait l'écusson de la maison de Coetanfao, principale seigneurie de la paroisse. On a sans doute substitué le patronage de Notre-Dame de Lorette à celui, plus ancien de la Vierge de la Visitation, car la fête patronale se célèbre, non en décembre, mais au début de juillet.

À la construction du XV^e siècle, on avait ajouté, plus tardivement, une tour carrée, vers l'ouest, et, un porche meublé de 12 niches. Celui-ci s'ouvrait, au sud, par une arcade en plein cintre flanquée de colonnettes à chapiteau en volutes et son pignon s'encadrait entre deux clochetons de style Renaissance. Il semble bien que les douze niches nous aient été conservées dans le porche actuel : leurs pieds-taux sont simplement moulurés et les dais pyramidaux, aux arêtes garnies de boules, comportent un décor de denticules et de dents de scie qui se retrouvait dans la tour comme dans le porche ancien. Peut-être même le cadran solaire de 1640 nous donne-t-il la date de cette campagne de travaux.

La reconstruction de l'église au XIX^e siècle

Au lendemain de la Révolution, on refit la toiture délabrée (1808), mais l'église elle-même avait beaucoup souffert et, en 1845, on dut étayer toute la partie haute. Aussi le conseil de fabrique estima-t-il qu'il y avait « nécessité absolue de reconstruire toute la partie de la croix ogivale » (c'est-à-dire le chœur et le transept). Un projet fut établi par M. Marsille, architecte à Pontivy, et les travaux mis en adjudication, en 1847. Un plan de 1870 nous permet de connaître l'aspect de la partie nouvellement rebâtie. Elle comprenait, à l'est, le chœur terminé par une abside semi-circulaire et éclairé de trois fenêtres cintrées, une dans l'axe, les deux autres sur les côtés, le transept et ses deux croisillons percés de deux grandes baies, le haut de la nef avec deux fenêtres en vis-à-vis. L'essentiel de cette construction existe encore.

En l'édifiant, les conseillers envisageaient déjà de reconstruire l'autre moitié de l'église, et, malgré les objurgations de l'administration, lui avaient maintenu une élévation supérieure, marquée au niveau des toitures.

Dès 1867, ils entreprennent de nouvelles démarches : «Les deux longères et le baptistère croulent à vue d'oeil ; la tour également mauvaise, menace ruine ; la charpente tombe vermoulue et ne supporte plus les poutres ; les couvertures sont irréparables ; la vie des personnes est en danger». On s'adressa donc à M. Vetelet, lui aussi architecte à Pontivy, qui dessina un plan en 1870. Il prévoyait de terminer la nef et de bâtir un nouveau clocher. L'administration émit des réserves : «Les détails d'architecture (on ne dit pas lesquels) sont de proportion fâcheuse et la flèche aiguë qui surmonte le clocher repose sur une balustrade aveugle et ne s'accorde point avec le reste de l'église». Néanmoins l'adjudication du 22 mai 1872 attribua les travaux à Yves Mulot, entrepreneur de Pontivy, seul soumissionnaire. La reprise demeure visible dans le mur du sud, à gauche de la première fenêtre de la nef. Mais le clocher ne fut pas réalisé.

Il fallut donc une troisième campagne pour laquelle les pourparlers commencèrent en 1882. M. Maignan, architecte à Saint-Brieuc apporta des modifications au plan Vetelet mais le marché ne sera conclu avec l'entrepreneur Le Gal de Guéméné, que le 28 juin 1894. Un mois après, l'architecte décédait. Cependant les travaux furent menés à terme et, en 1896, le nouveau clocher était doté de trois cloches. Le recteur Louis Le Guyader qui, de 1864 à 1890, avait eu la responsabilité de la paroisse, n'eut pas le bonheur de les entendre sonner. Il mourut dans la maison vicariale, le 28 juillet 1895. Le recteur à l'époque était François-Louis Le Fur de Ploërdut.

L'église actuelle date donc entièrement du XIX^e siècle. La nef avec son nouveau porche et le baptistère qui lui faisait pendant furent construits, comme la partie haute, dans le style grec et froid du néo-classicisme. Le même décor de baies cintrées, de pilastres plats, de frontons triangulaires se retrouve dans le clocher. Il s'élève en une tour carrée ouverte sur trois côtés par de hautes arches. L'étage des cloches est assis sur un soubassement percé d'oculi et présente sur ses quatre faces de longues ouvertures géminées. Il est couronné par une balustrade à clochetons d'angle. De cette plateforme s'élance une flèche polygonale trouée de petites baies cintrées que coiffe un fronton triangulaire.

Dans le plan de 1870, deux sacristies étaient placées à l'aisselle du chœur et des croisillons. Elles ont disparu pour faire place à l'actuelle construite en prolongement du chœur, ce qui a entraîné la disparition de l'abside semi-circulaire. L'allongement de la croix latine accentue la disproportion des divers éléments qui constituent l'église. Finalement, c'est de la qualité de son appareil de granit qu'elle tire sa principale valeur, du moins en ce qui concerne l'extérieur.

Le retable lavallois

Fort heureusement, quand on y pénètre, elle réserve au visiteur quelques surprises agréables. L'ancien retable du XVII^e siècle nous a été, en effet, conservé tel quel et il meuble entièrement le chevet. Longtemps on l'a attribué à l'artiste

Ci-contre : SEGLIEN - Le retable de l'église



lavallois Tugal Caris qui a construit celui de l'église de Redon. Selon les études récentes (1), il appartient plutôt à un autre artiste lavallois, Olivier Martinet, qui a beaucoup travaillé dans le diocèse de Vannes. Il s'était même établi, vers 1655, à Hennebont et le retable de Séglien date de cette époque. On y voit, en effet, les écussons des Kerhoent et des Kergoet. Sébastien de Kerhoent apparaît comme seigneur de Coetanfao, de 1642 à 1705. Il épousa, en 1654, Renée de Kergoet, ce qui rend tout-à-fait vraisemblables et la date du retable, autour de 1655, et son attribution à Olivier Martinet.

Construit en calcaire de Loire et en marbre du Maine, il porte la marque de son auteur. Le soubassement, masqué en partie par l'autel, s'organise autour des deux portes qui donnent accès à la sacristie. L'étage noble se compose essentiellement d'un corps central flanqué de deux niches ornées. Comme il est de règle, le centre est réservé à une grande toile qui représente la Visitation de la Vierge mais n'est malheureusement plus lisible. Elle est encadrée de deux colonnes de marbre rouge. Les niches, légèrement avancées, présentent chacune deux colonnes de marbre noir, hissées sur un socle et qui supportent un entablement orné de rinceaux. A leur fronton rompu pend une lourde guirlande de fleurs.

Seul le compartiment central comporte un second étage formé d'une niche encadrée de colonnes jumelles. L'entablement qui la domine accuse un dessin chantourné et s'orne de petites guirlandes. Deux panneaux blasonnés, issus des frontons synopés, viennent lui faire équilibre sur les côtés avec l'arc qui les couronne et une corbeille de fleurs au sommet.

Puissamment structuré, de bonnes proportions sans surcharge décorative, le retable de Séglien représente sans aucun doute une des meilleures réalisations de l'école lavalloise dans le Morbihan.

Les deux statues de saint Cornély et de saint Louis semblent d'origine. Le pape, coiffé de la tiare et revêtu de la chape, porte à gauche le bâton pastoral à triple croisillon et bénit de la main droite. Le roi, la tête penchée, pose la main gauche sur la poitrine et affiche tous les attributs royaux : la couronne, le sceptre, le manteau semé de fleurs de lys et doublé d'hermine. En éminence, le Sacré-Cœur n'est qu'une statue de plâtre.

Sur la toile centrale a été appliqué un crucifix de bois ancien. Le Christ mort, les bras largement étendus, penche la tête à droite et fléchit légèrement les genoux car le support manque sous les deux pieds cloués d'un unique clou, le droit sur la gauche. Le linge savamment enroulé autour de la ceinture tombe en une double chute. Sur l'ondulation des vertèbres se détache nettement la plaie du côté.

Bien que faisant corps avec le retable, l'autel de bois, en forme de tombeau galbé, lui est étranger. Il a son propre décor avec son tabernacle polygonal, les deux gradins, l'un décoré de rinceaux gras, l'autre visiblement plus récent, et un panneau lambris orné de cuirs roulés et de grappes à la manière du XVII^e siècle.

(1) SALBERT. *Les ateliers de retableurs lavallois aux XVII^e et XVIII^e siècles*. P, 1976.

Le décor de l'église

Aux murs du chœur ont été appliqués douze panneaux peints, à bordure supérieure chantournée dans l'esprit du XVIII^e siècle et qui proviennent aussi de l'ancienne église. Les quatre premiers, à l'entrée figurent les évangélistes reconnaissables à leurs attributs traditionnels : l'ange pour Matthieu, le lion pour Marc, le bœuf pour Luc et l'aigle pour Jean. Viennent ensuite douze apôtres ou assimilés, porteurs également d'un signe distinctif et groupés deux à deux : au nord, Pierre et Paul, Jude et Simon, Matthias et Barnabé ; au sud Thomas et Jean, André et Jacques, Philippe et Barthélémy ; de chaque côté de l'autel les deux grands docteurs, saint Ambroise et saint Augustin.

Aux vitraux modernes, un peu trop bariolés, ont été incorporés deux éléments hérités certainement de l'église du XV^e siècle. Ils représentent, l'un au nord, l'Annonciation, l'autre au sud, la Visitation de la Vierge Marie. Tout cet ensemble coloré corrige ce que l'architecte a de trop austère. Deux rangs de stalles achèvent de meubler le chœur.

Pour les besoins de la nouvelle liturgie on y a introduit, un nouvel autel sur une large plate-forme à trois degrés. Le support en forme de croix de Saint-André soutient une grande table monolithique de granit poli. Ses tonalités sombres lui donnent un aspect un peu trop funèbre.

Il faut regretter qu'à cette occasion on ait cru bon de supprimer les autels latéraux et de faire disparaître la chaire. Reste cependant dans chacun des croisillons, un décor en forme de lambris qui utilise des éléments des anciens retables. La disposition est la même, au nord et au sud : un tableau central encadré de colonnes torsées habillées de pampres où picorent des oiseaux ; au-dessus de l'entablement, une niche à fronton entre des angelots et de courtes colonnes également torsées ; de part et d'autre des niches où apparaissent davantage des décors du XIX^e siècle.

Dans la chapelle nord, le tableau représente la Sainte Famille : la Vierge assise enseigne l'Enfant Jésus debout à sa gauche tandis que saint Joseph contemple la scène. Les médaillons du Rosaire s'alignent en haut sur le pourtour de la toile. Au midi, la Vierge debout foule un croissant de lune.

La statuaire est très inégale : en éminence figurent deux statuettes de plâtre, Saint Pierre d'un côté et Saint Paul de l'autre. Au nord, les deux statues des niches sont en bois : Sainte Catherine enveloppe d'un manteau bleu sa robe rose lacée sur la poitrine, à sa droite, la roue de son supplice, à ses pieds, la tête de son père qui fut aussi son meurtrier ; Sainte Anne, en robe blanche semée de fleurs dorées, relève sur le bras gauche le manteau bleu qui lui couvre la tête et tient un livre à main gauche. En bois aussi, la statue de N.-D. de Lorette, titulaire de l'église et placée au milieu : c'est une Vierge à l'Enfant qui présente un fruit dans sa main droite ; à ses pieds, deux anges soutiennent la maison transportée de Nazareth à Lorette (Italie).

De l'autre côté, Saint Joseph n'est qu'un plâtre moulé mais la Sainte Appoline, en bois, a plus d'originalité. Elle se tient debout, les mains attachées derrière le dos, revêtue d'une robe, serrée à la ceinture au-dessous du corsage lacé et sa bouche saignante atteste la cruauté des bourreaux qui lui arrachèrent les dents.

Deux confessionnaux sont installés dans les croisillons et celui du nord a l'avantage de porter le millésime 1850. Le corps central couvert d'un dôme dessine une courbe convexe et sa porte est ajourée d'une claire voie de feuillages en arabesques. Les deux ailes s'incurvent en sens contraire, couronnées d'une longue palme et de pots à feu sur les montants extérieurs. On constate que le mouvement en courbes et contrecourbes du XVIII^e siècle continue d'avoir cours jusqu'au plein milieu du XIX^e siècle.

Dans la nef, le chemin de croix et toutes les statues sont de plâtre : N.-D. de Lourdes, Sainte Jeanne d'Arc, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, le Saint Curé d'Ars, témoins des dévotions du XX^e siècle, comme les vitraux réalisés par Laumonier de Vannes, en 1899 et en 1901, où l'on voit ou revoit N.-D. de Lourdes et saint Joseph, sainte Anne et saint Joachim, saint Antoine de Padoue et saint Corneille, sainte Catherine et sainte Apolline, les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

L'ancien baptistère de granit a été démonté pour faire place au chauffage central, mais il serait souhaitable de respecter et de conserver la cuve octogonale de granit où tant de générations sont nées à la vie divine. En granit également les deux bénitiers pédiculés placés près des portes. Une grande tribune à colonnes et balustrade de bois occupe le fond de la nef dominée par une statue en plâtre de saint Michel.

Grâce aux éléments anciens de son mobilier, l'église de Séglien tient plus que ne le promet son extérieur sévère et le grand retable du XVII^e siècle mérite à lui seul la visite.

ORATOIRE DU CLANDY

A la sortie du bourg, au bord de la route de Guern, s'élève un oratoire en appareil de granit qui porte la date de 1614. Il s'ouvre à l'ouest par une grande baie rectangulaire surmontée d'un pignon aux rampants moulurés. Au-dessus de la corniche, une niche à coquille abrite une petite Vierge de plâtre. Avec ses quatre ouvertures latérales, la partie antérieure de l'édifice constitue une sorte de loggia qui laisse apercevoir, à travers la résille des grilles en fer forgé, l'autel adossé au mur du fond. La niche qui le domine demeure vide mais on a posé sur la table une Piéta : la Vierge porte sur ses genoux le cadavre de son Fils dont elle retient amoureusement la main.

La partie orientale, complètement aveugle, est ceinturée, à la base, d'une plinthe moulurée et à mi-hauteur d'une corniche. Dans le pignon se creuse une niche avec une statuette de granit représentant une femme voilée, les mains sur la poitrine, qui pourrait être la Vierge ou Sainte Madeleine.

A l'extrémité orientale de la bâtière de granit se dresse une croix. Un soubassement carré, à corniche très saillante, porte le socle dans lequel est planté le fût écoté. Au crucifix disparu on n'a pu substituer qu'une maigre croix de ciment.

Le lieu est dénommé Le Clandy, «la maison des malades», et ce petit monument original garde sans doute le souvenir d'une ancienne maladrerie.

CHAPELLE DE LOCMARIA

La paroisse de Séglien compte quatre belles chapelles : Locmaria, Saint Jean, Saint Germain, Saint Zénon.

La plus grande et la plus belle est celle de Locmaria, voisine du siège de la seigneurie de Coetanfao. Les blasons affichés un peu partout témoignent qu'elle était redevable à cette famille d'une grande part de sa richesse. Elle date des XV^e et XVI^e siècles, c'est-à-dire de l'apogée en Bretagne, du style gothique flamboyant. Le nom de Locmaria est plus ancien et indique l'existence d'un édifice antérieur.

Une belle construction de granit

Construite en bel appareil de granit, la chapelle actuelle dessine une croix latine avec une sacristie dans l'angle nord-est du croisillon. La tour-porche est particulièrement imposante pour une chapelle rurale. Elle s'élève en un carré massif engagé dans la façade elle-même contrebutée par des contreforts d'angle. Une tourelle d'escalier polygonale l'accompagne dans sa montée. La plate-forme qui la couronne est ceinturée d'une puissante corniche d'où s'échappent des gargouilles animales. La chambre des cloches s'ouvre sur chacune de ses faces par deux baies jumelles et la flèche s'élance, un peu grêle, fleurie tout au long de ses arêtes.

Le décor est concentré autour du portail en arc brisé, à voussures multiples, enveloppé d'une accolade à crosses et accosté de pilastres à pinacles. Au-dessus sont sculptées de luxueuses armoiries : deux lions encadrent un écu penché, surmonté d'un casque à cimier et deux angles présentant les blasons de Coetanfao et de Crenihuel.

A la base des murs un empattement fait tout le tour de la chapelle mais présente des moulurations diverses. Au sud les baies dessinent des arcs brisés et



SEGLIEN - Chapelle de Locmaria

les ébrasements des fenêtres se creusent en forme de cavet tandis que la porte est simplement chanfreinée. Les réseaux ne comportent pas de redents.

Le croisillon paraît plus ancien que la nef : appareil moins soigné, rampants lisses aux pignons, fenêtres garnies de trilobes et de fleurs de lys ; à l'intérieur règne un banc mural.

Les contreforts du chevet plat se hissent jusqu'au bas des rampants, coupés de deux larmiers mais privés des pinacles qui les lestaient. Un fleuron domine le triangle du pignon accidenté de crosses végétales. Une grande fenêtre en tiers point contient un fin réseau de pierre qui s'épanouit en une double fleur de lys. Ainsi le décor flamboyant fait l'unité de ce bel édifice, même s'il a été l'objet de plusieurs campagnes de construction ou de restauration.

Les vitraux et les statues

A l'intérieur, la chapelle est dallée de schiste et, là où les entrants n'ont pas été sciés, la charpente reste apparente. Les poutres des deux croisillons sont particulièrement remarquables, embouchées par des crocodiles et ornées, en leur milieu, de feuillages et d'armoiries. Des sculptures plus grossières courent le long des sablières, figurant des pampres, des masques, un chien à la poursuite d'un lièvre ...

La maîtresse-vitre conserve, au bas des personnages qui l'habitent, quatre compartiments du XVI^e siècle où l'on reconnaît la Présentation de la Vierge au Temple, la Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne à la Porte dorée, sans

doute la Nativité de la Vierge. Ces trois scènes placées en désordre, comme l'attestent les fragments d'inscriptions gothiques, appartenaient à un cycle de la vie de la Vierge. On leur a adjoint un Saint Roch que Rosenzweig a vu, au siècle dernier, dans la fenêtre du croisillon nord. A cette époque, la verrière du chevet montrait aussi divers blasons, notamment celui de Coetanfao, «écartelé : au 1 et au 4 échiqueté d'or et de gueules (Kerhoent), au 2 et au 3, d'azur à la fleur de lys d'or, cotoyée en pointe de deux mâcles de même (Kerriec)».

De part et d'autre de la fenêtre axiale, deux socles en forme de culs-de-lampe, ciselés de feuillages et d'armoiries supportent deux statues modernes de la Vierge : à gauche, N.D. de Joie, couronnée et drapée d'un ample manteau porte l'Enfant Jésus qui soutient dans sa main un globe crucifère ; à droite, une autre Vierge, debout sur un hémisphère étoilé, croise les mains sur la poitrine.

Deux colonnettes à chapiteau supportent en avant, la table monolithique du maître-autel. La piscine en accolade est encadrée de pilastres à pinacles et sommée d'un gros fleuron. Une porte en arc brisé et mouluré ouvre sur la sacristie avec au-dessus une statue de saint Sébastien. Aux angles du transept, des colonnes engagées semblent attendre une voûte de pierre qui n'a jamais été construite.

Dans la chapelle du nord, au-dessus de l'autel de bois du XIX^e siècle, un tableau très abîmé représente la rencontre de Jésus avec les femmes de Jérusalem, sur le chemin du Calvaire. De part et d'autre, deux petites statues figurent, l'une, une sainte femme, l'autre un saint évêque. Le croisillon sud a perdu son autel dont une petite piscine en accolade rappelle le souvenir mais il conserve deux belles statues de bois : un Saint Julien daté de 1589, en chevalier, coiffé d'un chaperon à bourrelet, revêtu de l'armure et d'une cotte, appuyé sur son bouclier ; une Sainte Marguerite, les mains jointes, debout sur un dragon tordu de rage, si volumineux qu'il a nécessité un double support. Une balustrade de bois délimite un sanctuaire qui englobait à la fois le chœur et les autels latéraux. Dans la nef, un Saint Georges piétine encore le dragon. C'est dire la richesse de cette chapelle, une des plus intéressantes de la région.

En contrebas du bosquet de chênes et de châtaigniers qui l'entoure, se dissimule la fontaine, datée de 1695 et quelque peu négligée. Le bassin rectangulaire s'adosse à un mur en appareil de granit dont le sommet du pignon est écrêté. Une niche à coquille abritait sans doute une image de la Vierge.

CHAPELLE SAINT-GERMAIN

Plus simple, la chapelle Saint-Germain n'a pas moins d'intérêt. Elle se dresse, au cœur d'un bouquet d'arbres, sur un petit tertre qui domine les maisons d'un village ancien. Ici, pas de porche ni de tour. Dans la façade occidentale, en appareil de granit, épaulée de contreforts d'angle, une arcade brisée, flanquée de pilastres à pinacles et coiffée d'une accolade fleurie contient une large porte en

anse surbaissée. Une seconde accolade applique son gros fleuron contre la paroi du tympan. Au sommet des rampants accidentés de crosses végétales s'élève un maigre clocheton du XIX^e siècle.

La chapelle des XV^e et XVI^e siècles

Le plan en forme de croix latine se complique d'une sacristie accolée au croisillon méridional. Le chevet est plat et les rampants de son pignon lisses, tout comme ceux des croisillons, ce qui laisse supposer que la partie haute de la chapelle est antérieure à la façade occidentale. Le banc intérieur indique normalement le XV^e siècle. Les fenêtres en arc brisé, moulurées d'un cavet, ont des réseaux différents. Au chevet, le remplage est redenté, tandis que, dans les croisillons, les formes s'arrondissent ; dans la nef s'épanouit une fleur de lys. La porte méridionale se courbe en anse de panier moulurée.



SEGLIEN - Chapelle Saint-Germain - L'intérieur

A l'intérieur, le lambris de 1893 masque les arceaux de l'ancienne voûte mais la charpente reste apparente et sur tout le pourtour règne une sablière dont les sculptures variées sont de qualité. On y voit des animaux réels ou fabuleux, des masques, des personnages, un sagittaire, deux animaux qui avalent, chacun de son côté, les bras d'un homme. Personne n'a jamais pu expliquer la fantaisie dont les artisans se sont plu à revêtir, dans les chapelles rurales, cette partie de l'édifice.

La précieuse statuaire de bois

Trois autels de pierre s'adossent, le premier au chevet, les deux autres au mur oriental des croisillons. La table d'un seul bloc, moulurée d'un bandeau et d'un cavet est posée sur un massif rectangulaire, en appareil de granit. Au fond du chœur se voient, d'un côté un sacraire rectangulaire, de l'autre, une belle crédence flamboyante. Sur un socle, magnifiquement sculpté d'une tête d'homme et d'un ange, en ronde bosse, qui fléchit le genoux, se dresse la statue en bois de saint Germain, coiffé de la mitre et vêtu d'une chasuble rouge. Il tient à la main gauche une belle crosse au nœud étiré. De l'autre côté de la fenêtre, saint André porte l'instrument de son supplice et son visage entouré d'une chevelure et d'une barbe fournie, témoigne d'un étonnement résigné. A l'entrée du chœur, le Christ de douleur, la tête couronnée d'épines, attend, assis sur un rocher, le moment de son exécution. Sur la poutre de gloire, mains et pieds cloués à la croix, il penche un peu la tête et le linge noué à sa ceinture tombe en chute verticale.

La statuaire n'est pas moins bonne dans les chapelles des croisillons. Au nord, un évêque, en dépit des mutilations qu'il a subies, garde un visage très expressif sous sa mitre : ce serait, dit-on, saint Blaise. Un saint ermite lui fait pendant, revêtu d'une robe aux plis accusés et d'un manteau retenu sur le bras gauche. Il tient d'une main son bâton et de l'autre le livre de la règle ; un chapelet à gros grains pend à la ceinture. Ici encore, le piedestal de granit est remarquablement sculpté.

Dans l'aile méridionale, une piscine flamboyante accompagne l'autel ainsi que deux statues anciennes. Saint Patern, premier évêque de Vannes a revêtu la chasuble rouge par-dessus la dalmatique et l'aube. Sous le vocable de N.-D. de la Clarté, la Vierge couronnée porte son Enfant sur le bras gauche et tient une pomme à main droite. Son visage régulier s'encadre dans son voile et sa guimpe et, par dessus sa robe rouge serrée à la ceinture, elle relève en un savant drapé son manteau bleu semé de fleurs d'or. Dans l'inscription du socle figure le millésime 1585 qui donne l'âge approximatif de la riche statuaire de cette chapelle. D'après Mgr de Villeneuve, la statue de la Vierge aurait été faite à la ressemblance de la dame de Coetanfao qui était alors Marie de Ploeuc, mariée à Olivier de Kerhoent.

Autrefois, des vitraux animaient de riches couleurs cette magnifique chapelle : il n'en reste que des fragments infimes où l'on peut encore reconnaître cependant les débris d'une Crucifixion.

Du moins la chapelle a été sauvée par l'intervention remarquable d'un comité de quartier. Qu'il continue de veiller sur ce monument qui a succédé à un autre encore plus ancien ! En 1418, le service de la paroisse de Séglien se célébrait, dans la chapelle tréviale de Leshernin où il demeura une vingtaine d'années ; c'était à l'époque où l'on reconstruisait l'église. Ce nom de Leshernin ne laisse pas que d'intriguer : il est devenu dans le parler populaire Lescharlin. Mais un texte de 1411 dit bien Leshernin et un autre de 1436 Treffleshernin. On pense au saint

breton, Hernin, honoré dans le Finistère et qui a peut-être aussi donné son nom à Pluherlin. Mais Leshlerin désigne plutôt la résidence d'un seigneur temporel. Les homonymes ne manquent pas parmi les Bretons venus de Grande-Bretagne en Armorique.

CHAPELLE SAINT-JEAN

La chapelle solitaire

Solitaire, la chapelle Saint-Jean se dissimule dans un taillis de châtaigniers. Bien que construite en forme de croix latine, elle est d'une architecture un peu plus complexe. La sacristie occupe l'angle compris entre le chœur et le croisillon méridional. Au nord, la nef est flanquée d'une sorte de bas-côté en appentis qui fait que la toiture tombe très bas. Visiblement le croisillon nord est plus ancien que le reste de l'édifice où la Renaissance manifeste son influence. En effet, les rampants de son pignon sont lisses ; sa fenêtre à l'est s'orne de flammes redentées et la porte de l'ouest s'ouvre en anse de panier moulurée.

Dans le chevet plat, dépourvu de contrefort, la fenêtre axiale, simplement ébrasée, amorce une pointe d'accolade et les flammes du remplage demeurent unies. Cependant, les rampants du pignon sont lisses. Il est possible que cette partie ait été remontée. La fenêtre du croisillon méridional a perdu sa garniture et une porte en anse de panier ouvre vers l'ouest.

Avec le mur de la nef, le décor change et si la fenêtre dessine encore un arc brisé, la porte en plein cintre moulurée s'orne d'éléments nouveaux. Deux pilastres plats l'encadrent et supportent une corniche et un fronton semi-circulaire. Deux «S» s'appuient sur la courbe et deux petits sabliers somment les pilastres. Dans un cartouche à queue d'aronde se lit, en chiffres romains, la date de 1578. C'était l'époque où le style de la Renaissance s'imposait dans l'architecture morbihannaise.



SEGLIEN
Chapelle Saint-Jean
Statue de sainte Cécile

A cette même campagne de travaux appartient le portail occidental en plein cintre. Il semble avoir été introduit, sous un arc de décharge, dans une façade plus ancienne aux rampants dentelés. Bien qu'il ait été endommagé par la foudre, vers 1914, le clocher garde un petit air cornouaillais. Il s'élève au sommet du pignon en une souche carrée qui sert d'assise à la chambre de la cloche, ouverte aux quatre vents. La base de la flèche pyramidale est entourée de deux gargouilles à l'ouest, de deux petits pinacles à l'est et de gables triangulaires sur quatre faces. Elle donne un bel élan à l'austère façade de granit.

Son peuple de statues

A première vue, l'intérieur laisse une impression de délabrement, à cause surtout du lambris de la voûte. Mais quelques entrants ont été conservés, la sablière est sculptée, de hardis blocs figurés jaillissent aux angles du chœur et du transept, et surtout la statuaire est abondante et de bonne facture. Dans le chœur deux niches à pilastres cannelés abritent côté Evangile, Saint Jean-Baptiste, qui doit être le titulaire de la chapelle, côté Epître, Saint Jean l'Evangeliste. Le Baptiste est représenté debout dans son manteau serré d'une courroie. Il soutient de la main gauche un livre sur lequel est posé un agneau qu'il désigne du doigt : «Voici l'Agneau de Dieu». Son visage, encore jeune, s'entoure de cheveux frisés. Saint Jean l'Evangeliste est assis dans un large fauteuil et, à ses pieds, un grand aigle se dresse droit sur ses pattes. Il écrit dans un grand livre, vêtu d'une robe dorée, boutonnée sur la poitrine et d'un manteau bleu ramené sur le genou gauche. Cette belle statue est datée de 1586 et porte même un nom M. GUILLEMOT qui pourrait être celui d'un habile artisan local. Plusieurs statues possèdent le même socle fait d'un bandeau en creux entre deux petites bordures moulurées. Contre le mur du nord, un saint diacre, le visage méditatif, tient le livre des Evangiles appuyé sur sa poitrine. Il est debout sur un beau socle de granit, vis-à-vis de la porte de la sacristie dont le linteau est sculpté d'une accolade.

Le croisillon du sud a gardé son bel autel de pierre avec la piscine en arc brisé. Il faut faire abstraction du lambris qui le domine pour considérer les statues qui l'entourent. En haut, une curieuse Trinité où le Pere Eternel, vieillard à la barbe majestueuse, assis sur son trône, tient son Fils sur son genou droit. Il est coiffé d'une tiare dentelée et vêtu d'ornements sacerdotaux : l'aube, l'étole, la chape. De son bras droit, il enveloppe le corps de son Fils dont les pieds s'appuient sur un globe. Au bas, deux anges recueillent dans un calice le sang de Jésus. En dépit de la disparition de la colombe de l'Esprit, et d'autres mutilations, ce groupe offre une composition très originale.

Symétriquement disposés, un Saint Yves, coiffé du bonnet de docteur serre un livre sous le bras gauche et tient un volume dans sa main droite et un autre saint anonyme, chevelu et barbu, porteur d'un livre. Enfin, sur l'autel lui-même, on a placé un Saint Michel, en chevalier, qui foule du pied gauche un dragon hébété.

L'autel du nord est plus simple mais les statues ne sont pas moins curieuses : un saint abbé sans doute, car sa mitre est modeste et une courte pélerine lui couvre les épaules, le visage attentif, ouvre un livre à deux mains ; un Saint Barthélémy, écorché vif, les yeux exorbités, les dents découvertes, porte sur le bras gauche sa propre peau, la tête pendante. On a placé là un Crucifix provenant de la poutre de gloire et qui présente à peu près les mêmes caractères que les autres déjà rencontrés : une grosse torsade d'épines, des bras presque à l'horizontale et les paumes percées de clous, la plaie saignante du côté, un linge qui retombe à droite, des jambes légèrement fléchies et les pieds cloués l'un sur l'autre, d'un unique clou sans aucun appui.

Le bas côté de la nef s'ouvre très largement sous une architrave supportée par deux piles carrées, aux arêtes abattues. Un autel de pierre s'adosse au mur du transept et porte deux statues de femmes bien énigmatiques : l'une la tête penchée, joue de la flûte ; l'autre, vêtue d'un simple pagne, prie, les mains jointes, au cœur d'une fournaise dont les flammes l'enveloppent sans la toucher. On pense aux deux martyres, sainte Cécile, la musicienne et sainte Agnès qui connut le supplice du feu.

Des anciens vitraux ne subsistent plus que des fragments avec lesquels on pourra reconstituer, sinon le Saint Jean, du moins la Vierge, encore identifiables en 1947. Les ravages du temps vont vite ; ceux des hommes encore plus. Et pourtant, cette chapelle mérite d'être entourée de beaucoup de sollicitude, celle des croyants toujours animés de la foi ancestrale, celle aussi des amis de l'art, soucieux de sauvegarder un précieux patrimoine.

CHAPELLE SAINT-ZÉNON

Après de ses grandes soeurs, la chapelle Saint-Zénon fait plus pâle figure. «Aucun caractère architectural», tel est le verdict que laisse tomber Duhem, sans doute pour ne l'avoir jamais vue. Elle mérite mieux que ce superbe dédain.

Tout d'abord son nom intrigue. On se demande qui est ce saint Zénon. Et quand on apprend qu'il fut évêque de Vérone, en Italie, de 362 à 372, que sa vie n'est qu'un tissu de légendes populaires, on voit mal comment son culte a pu s'implanter, en plein cœur de la Bretagne. On l'invoquait pour faire marcher et parler les enfants attardés et ce peut être une raison. Mais Joseph Loth fait remarquer que l'on prononce localement : «Zan Selon».

Des aveux de 1560, 1571, 1607, 1643, mis au jour par Mgr de Villeneuve, écrivent «San Sellon», puis «Saint Sellon». «Saint Zénon» n'apparaît qu'en 1655. De là à conclure qu'il y aurait eu substitution de patronage, comme à l'église paroissiale et à Saint-Germain, il n'y a qu'un pas. Saint Sellon serait un obscur saint breton qui aurait cédé la place à saint Zénon à l'occasion de la construction ou de la reconstruction de la chapelle, au temps de Sébastien de Kerhoent et de sa femme Marie de Kergoet, estime Mgr de Villeneuve, donc, au cours de la seconde

moitié du XVII^e siècle. Loth l'identifiait avec Salomon de Bretagne. Il paraît cependant difficile que l'on ait pu faire le passage du «roi martyr» au saint évêque italien. Quoi qu'il en soit, la chapelle actuelle est bien dédiée à saint Zénon.

C'est un édifice rectangulaire, en bel appareil de granit, terminé par un chevet à trois pans. Ces caractéristiques et la corniche à denticules qui règne sous le bord du toit permettent de le dater de la fin du XVII^e siècle. La façade occidentale est surmontée d'un clocheton à souche carrée, baies en arc de cercle et courte flèche à boules. Les deux portes, celle de l'ouest et celle du sud sont ornées de pilastres qui supportent l'une un fronton triangulaire, l'autre un fronton curviligne avec le même décor de denticules et trois grosses boules. Au sud, la clé est sculptée d'un cœur, d'une croix et du monogramme du Christ, et sur les pilastres on devine une fleur de lys sur une quintefeuille, qui serait une allusion à l'alliance Kerhoent-Kergoet. Les quatre fenêtres cintrées sont disposées symétriquement sur la nef, comme il se doit dans une construction classique, et des baies ovales éclairent le chevet, disposées celle du pan central en haut et horizontalement, celles des côtés, plus bas et verticalement.

L'intérieur, dallé de schiste, est couvert d'un mauvais lambris et une modeste balustrade délimite le chœur. Un grand retable de bois occupe tout le mur de la sacristie et un caisson de bois récent recouvre l'autel primitif en pierre. Au-dessus, un grand tableau s'inscrit entre deux colonnes corinthiennes. Il représente saint Zénon, en évêque, crosse en main, levant le bras pour bénir, et derrière lui, un clerc en surplis. Au-dessus de l'entablement, s'amorce un fronton qui laisse passer la niche supérieure, elle-même encadrée de colonnes et dominée par un fronton curviligne. Ici, saint Zénon, toujours revêtu de la chape, tient de la main gauche un livre ouvert. La tête un peu renversée, il a l'allure mouvementée des statues du XVIII^e siècle. Les niches latérales et les chutes linéaires de fleurs et de fruits qui les accompagnent équilibrent difficilement la montée du corps central. On y voit à gauche, un Franciscain, vêtu de la bure, la taille serrée d'un cordon à nœuds, qui tient un livre à la main gauche et un calice dans sa main droite, alors que saint François d'Assise n'était que diacre. De l'autre côté, un personnage, les cheveux rejetés en arrière et les pieds nus, le manteau élégamment drapé par dessus la tunique à col ouvert et rabattu, figure peut-être l'évangéliste saint Jean.

Au sud de la chapelle, émerge de la végétation une petite croix monolithique gravée d'une autre croix. Selon Louis Marsille, elle a été taillée dans un ancien mégalithe et marque le point final de l'évolution du menhir. (1)

(1) «D'un menhir de Carnac à la croix de Saint-Zénon, en Séglien. Assoc. bret. Congrès de Dinan, 1937, p. 27-32.

SILFIAC

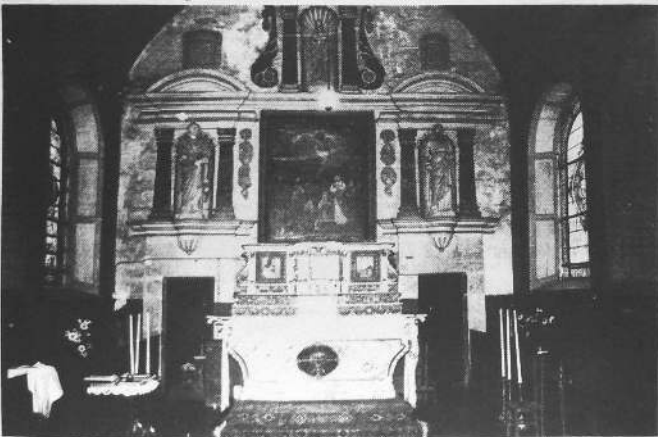
EGLISE SAINT-PIERRE

Le desservant concordataire de Silfiac, Olivier Raoul, nous a laissé une bonne description de l'état de son église, en 1811. «La coque est belle», disait-il, et en fait «un des plus jolis bâtiments qu'il y ait dans les environs». Cependant le vaisseau demandait réparations et la tour avec sa flèche, en pierres de taille, «la plus belle des environs», risquait de s'écrouler si l'on n'y prenait garde.

«Au dedans, continuait-il, c'est la pauvreté même». Plus de la moitié du lambris de la nef s'était déjà écroulée. Portes et croisées étaient en mauvais état. Les tableaux des autels latéraux étaient déchirés ou avaient disparu. Un de ces autels était à boiser. Il manquait des statues et celles qui demeuraient étaient peu convenables. Dans les fonts baptismaux, il n'y avait qu'un bassin d'argile, et, sur les autels des chandeliers de bois. Les ornements étaient vieux et usés, le linge quasiment absent, il n'y avait point de chape.

Le recteur aurait souhaité aussi un nouveau tabernacle car celui de l'autel masquait le tableau du retable et son baldaquin était insuffisant pour contenir le soleil (ostensoir).

SILFIAC - Le retable de l'église



Il évaluait à 2860 francs ces besoins urgents de son église mais le sous-préfet considéra cette demande comme exorbitante et hors de proportion avec les moyens financiers de la commune. Aussi lui demanda-t-il de ramener la dépense à 1500 francs. Nous ne connaissons malheureusement pas les réparations qui furent alors exécutées.

Du moins, il ressort de cette analyse qu'extérieurement l'église avait bel aspect, sans doute parce qu'elle avait bénéficié d'une restauration, peu avant la Révolution. Le chœur, percé de quatre fenêtres en plein cintre, pourrait dater de cette campagne, peut-être aussi le porche méridional, ouvert entre deux pilastres plats d'une arcade en plein cintre, ébrasée à l'extérieur, et du même côté l'ossuaire aux beaux balustres galbés de section carrée.

Les croisillons, en bel appareil de granit, et les murs de la nef doivent être antérieurs. Si la garniture de la fenêtre ouverte dans le pignon méridional a été refaite, en 1901, par un artisan de Guéméné, le cadre en arc brisé mouluré d'un cavet garde les formes du XVI^e siècle. La porte en plein cintre qui fait communiquer le porche avec la nef s'orne de colonnettes à base et chapiteau.

Quant au clocher, il a finalement été reconstruit, en 1899. Le desservant Raoul doutait de sa solidité, dès 1811 ; en 1863, l'architecte de Napoléonville annonçait sa chute imminente ; un coup de foudre l'ébranla encore, vers 1880 ; mais il ne sera démoli qu'au printemps de 1898. Dès l'année suivante, on entreprenait d'édifier la tour actuelle, sur les plans de l'architecte Demeret de Pontivy. Elle s'élève, en trois étages : celui du porche en arc brisé, celui de l'oculus et celui de la chambre des cloches, couronnée d'une balustrade. La flèche polygonale, hérissée d'épis sur toutes ses arêtes, se hisse à plus de 23 mètres. Les travaux commencés par M. Vernery de Pontivy, après sa mort survenue en 1902, furent poursuivis par M. Tellier de Séglien. La pierre était tirée de la carrière du Moulin Sylvestre, située dans cette même paroisse.

En 1903, une peinture générale des murs et du chœur a donné à l'église l'aspect qu'elle a conservé depuis et remis en valeur les colonnes engagées du transept. La nef est dallée de schiste et voutée d'un lambris, le chœur bordé de stalles. Un retable de pierre de la fin du XVIII^e siècle occupe le chevet. Au niveau de l'autel deux portes donnent accès à la sacristie. Au dessus d'elles, deux niches à pilastres plats et chutes de fleurs abritent les statues trop grandes de saint Pierre et saint Paul. Au milieu, le tableau de l'Ascension du Seigneur a été peint, en 1855, par Madré de Napoléonville. Un entablement rectiligne barre le retable dans toute sa largeur, isolant des niches leur fronton curviligne surmonté d'un blason martelé. L'étage supérieur se réduit à une niche à consoles latérales où la Vierge Marie présente l'Enfant Jésus à l'adoration des fidèles.

L'autel galbé du XIX^e siècle supporte deux gradins ornés de jolis rinceaux et le haut tabernacle, encadré de médaillons carrés où se font face, en buste le Christ et la Vierge. Le baldaquin ouvragé, qui cachait le tableau, a été relégué dans le baptistère.

D'une extrême simplicité, les retables-lambris placés au-dessus des autels latéraux se composent d'un tableau central entre deux colonnes, de deux ailes pour les fausses niches, d'un entablement et d'un large fronton courbe. C'est la dernière évolution du retable de bois d'inspiration Renaissance, inauguré au XVII^e siècle. Au sud se voit le tableau du Rosaire et, au nord, celui du Sacré-Cœur, qui a remplacé, en 1893, un autre plus ancien. Les statues sont de plâtre mais celle de saint Isidore présente une iconographie originale car il est figuré en semeur et non, comme d'habitude, en moissonneur. Avec la date de 1837, un des confessionnaux indique peut-être l'époque à laquelle furent refaites les boiseries de l'église. Les vitraux ne l'ont égayée de leurs couleurs qu'au tout début de ce siècle.

CHAPELLE SAINT-LAURENT

C'est faire trop d'honneur aux Fraval de Crénihuel que de leur attribuer la construction, au XV^e siècle, de la très belle chapelle de Saint-Laurent. Sans doute y avaient-ils des prééminences mais, à côté de leur blason «de gueules à la croix engreslée d'argent», figurent d'autres armoiries et notamment celles de la famille de Rohan (1). D'ailleurs les seigneurs n'étaient pas seuls à financer la construction et l'entretien des chapelles ; le peuple y avait sa part et la foire du 10 août n'a pas manqué de contribuer à la prospérité de la chapelle Saint-Laurent.

Un chef-d'œuvre du XV^e siècle

M. du Halgouet n'hésite pas à la comparer à Saint-Fiacre du Faouët, au moins dans sa partie haute. Construite en bel appareil de granit et en forme de croix latine, elle présente un chevet plat à rampants lisses, contreforts d'angle creusés d'une niche à cul-de-lampe historié et dais sculpté. Une corniche règne sous la toiture et une plinthe moulurée au bas des murs. L'ébrasement de la grande baie axiale, s'évide en cavet et ses quatre formes trilobées soutiennent un remplage rayonnant.

Des fenêtres également rayonnantes, éclairent les croisillons d'inégale dimension. Au sud, les contreforts d'angle s'amortissent en bâtière, sous le rebord retroussé des rampants lisses du pignon et la façade est percée de baies dissymétriques : au bas, à gauche, une porte à plusieurs voussures s'ouvre sous une accolade à fleuron ; plus haut et au centre, s'épanouit une petite rosace à plusieurs retraites. Une double niche sculptée domine la porte tandis qu'au-dessus de la fenêtre se dessinent en relief des écus martelés accompagnés d'armoiries, elles-mêmes bien abimées.

La nef appartient à une campagne légèrement postérieure. Au sud, s'ouvre une modeste porte en arc brisé, entre deux fenêtres garnies, l'une de mouchettes trilobées, l'autre d'une fleur de lys. La façade occidentale est percée d'une jolie porte en tiers-point dont les retraites successives s'encadrent de pilastres à



SIFIAC - Chevet de Saint Laurent

pinacles sous une accolade à fleuron. Les rampants du pignon sont ornés de crosses végétales et à son sommet s'élève un clocheton carré à courte flèche, manifestement plus tardif. Une tourelle d'escalier polygonale, accolée au mur du sud, conduit à des degrés qui escaladent la toiture jusqu'à la chambre des cloches.

Les aspects intérieurs

A l'intérieur, des piles polygonales cantonnent le carré du transept. Les entrails de la charpente ont été conservés dans le chœur et quelques figures apparaissent sur les sablières. L'art du XV^e siècle se manifeste dans la porte en

(1) Dans son testament (vers 1424) Alain VIII de Rohan destinait une somme de 10 livres «à la chapelle de Saint Lorens près Penret». Cf. MORICE - Histoire de Bretagne - Preuves II, col 1146.

anse de panier qui du chœur donne sur la sacristie, dans les niches de pierre aux socles armoriés et aux dais sculptés dans la très belle piscine en accolade, accompagnée de pilastres fleuris et portés sur un cul-de-lampe historié. Malheureusement, un banal autel de bois a été placé en 1891, dans le chœur. Dans les niches, figurent un Saint Laurent, en habit de diacre, porteur de son gril, et un Saint Joseph de plâtre.

Les autels latéraux, en maçonnerie appareillée, conservent avec leur ancienne piscine, leurs vieux saints de bois. Dans le croisillon nord, Sainte Anne, très digne, tient, à deux mains, le livre des Écritures ; un dominicain, lève le bras dans un geste théâtral ; un saint moine, en robe de bure, porte un livre et un chapellet ; Saint Pierre a accroché une clef à sa ceinture et Saint Jean-Baptiste désigne l'Agneau.

Dans la chapelle du sud, on voit un Saint Yves, en rochet, coiffé du bonnet carré et surtout une pathétique Piéta : la Vierge assise, raidie dans sa douleur, soutient sur ses genoux le corps de son Fils, tandis que sa robe se répand, en plis cassés, sur le bas de son corps.

Anciennement la fenêtre de chevet s'ornait d'un vitrail d'une grande richesse mais depuis longtemps déjà, on ne voyait plus dans la chapelle que des verres simples et même la rosace était bouchée par des ardoises et des planches qui masquaient son réseau. En 1896, les six fenêtres à meneau reçurent des grisaillies et finalement, en 1903, la grande fenêtre, elle-même. Tout ce vitrage a été posé par les ateliers Laigneau de Saint-Brieuc.

Particularité de cette chapelle : une fontaine intérieure, creusée à l'entrée du croisillon nord et dotée de son édicule à pignon triangulaire. Elle n'est pas dédiée à saint Laurent mais à un certain saint Nodez et ses eaux avaient la vertu de guérir des maux de pieds.

CHAPELLE DE SAINT-FÉLAN (démolie)

Le 22 juin 1958, la messe du pardon de Saint-Félan fut célébrée en plein air, parce que la chapelle n'était déjà plus qu'une ruine. Depuis, elle a disparu. Elle mérite cependant d'être mentionnée, ne serait-ce que parce qu'elle porte le nom d'un saint honoré en Ecosse et dont le patronage se retrouvait au Moustoir-Phélan de Plœmeur (actuellement le Moustoir à Lorient). Il est vrai que cet obscur apôtre des âges lointains avait du céder la place à saint Jean.

La chapelle n'était qu'un modeste édifice rectangulaire terminé par une abside à trois pans. Trois fenêtres en arc brisé l'éclairaient et le clocheton qui dominait la façade occidentale portait la date de 1749. Au chevet, le blason à la croix engreslée des Fraval rappelait les prééminences des seigneurs de Crèhiehuel.

Mais son antiquité était beaucoup plus reculée puisqu'une charte de 1251 confirme la donation à l'abbaye de Bon-Repos, par le prêtre Riwallon, recteur de Corlay (*persona ecclesie Corlay*) de la terre qu'il possédait près de «Saint-Félan», dans la paroisse de Silfiac (1).

L'autel, qui meublait le chœur, portait des gradins décorés de rinceaux, et un tabernacle à pilastres ioniques. Il était daté de 1854. Les trois statues de saint Jean, de sainte Anne et de saint Dominique ont trouvé asile dans la chapelle Saint-Laurent.



SILFIAC - Chapelle Saint-Félan (en 1949)

(1) A.D. des C. du N. Fond de l'abbaye de Bon-Repos. cf. ROSENZWEIG. Cart. du Morbihan, n° 280. P. 230.

STIVAL (en Pontivy)

EGLISE SAINT-MERIADEC

Stival, paroisse autonome, mais relevant actuellement de la commune de Pontivy, était, jusqu'à la Révolution, une trêve de Malguénac. L'église, dédiée à saint Pierre s'élevait dans l'enclos du cimetière. Elle a été rasée, en 1853, pour faire place à un édifice néo-gothique assez banal, qui a été lui-même démoli en 1924. Et c'est la chapelle toute proche qui est devenue l'église paroissiale.

Saint Mériadec, ermite puis évêque

Elle porte le nom d'un saint ermite qui figure aussi comme évêque de Vannes. Il est encore honoré à Bieuzy-Lanvaux, à Saint-Mériadec, autrefois chapelle de Plumergat, et à Baden. Mais sa renommée s'étendait bien au-delà. On montre une de ses reliques à Saint-Jean-du-Doigt, en Plougasnou (Fin.) et il était le patron de la paroisse de Camborne, en Cornouaille britannique, ou fut composé (ou copié), en 1504, un mystère intitulé : «*Beunans Meriaseg*». Cependant le centre principal de son culte est Stival où l'on vénère une antique cloche à main, en bronze, comme en portaient les saints celtiques, très voisine de celle de Saint-Pol-de-Léon... Sa légende le fait descendre du fabuleux roi de Bretagne Conan Mériadec et, comme les Rohan se réclamaient de la même origine, ils adoptèrent saint Mériadec et ornèrent sa chapelle de Stival (1).

L'architecture de l'église

Selon M. du Halgouet, l'édifice actuel remonterait pour la nef, au XV^e siècle et pour les autres parties, au XVI^e siècle. Il se fonde pour appuyer son opinion, sur les deux fenêtres en arc brisé de la nef, garnies de mouchettes et de trilobes, et sur la porte intérieure du porche méridional, ornée de colonnettes à chapiteau. Sous le porche de la tour, la triple voussure de la porte repose aussi sur des colonnettes à chapiteau bagué.

Les grandes baies du chevet et du croisillon sud s'ouvrent en arc brisé, mouluré d'un ou de deux cavets et les soufflets de leurs tympanes ne sont pas redentés mais en forme de cœur. Dans le croisillon, du côté de l'ouest, une porte murée laisse voir encore ses pilastres polygonaux et son accolade à fleuron chargée de feuilles brisées.

Contre la façade occidentale de la nef, est venu s'appliquer le puissant massif de la tour, flanqué au sud d'une tourelle ronde pour l'escalier. Il s'élève jusqu'à la chambre des cloches, épaulé de contreforts à mi-hauteur. Une toiture à

(1) DOBLE (chan. G.H.) *Saint Mériadec, évêque et confesseur. St-Brieuc, 1936.*



STIVAL - Vitrail de la Passion (1552)

Elle contient en effet, une belle verrière du XVI^e siècle où brillent les ors et qui représente l'Arbre de Jessé. Au bas, un patriarche, à demi-étendu sur un lit drapé de vert et couvert d'un dais rouge, médite les saintes Ecritures. Deux prophètes l'encadrent avec, sur des banderoles, l'annonce de la conception virginal. Plus haut, les rois, et parmi eux David jouant de la harpe, s'élèvent en quatre rangs jusqu'au tympan où la Vierge est assise, son Enfant sur les genoux et des anges à l'entour.

Le vitrail du croisillon méridional, teinté de bleus profonds, s'allume de rouge pour dépeindre, en douze tableaux, les scènes de la Passion du Christ. Une restauration de 1908 a permis de les replacer dans un ordre plus logique et de restituer celui qui manquait. Cependant les légendes font comparaître Jésus une première fois devant Anas et une seconde fois devant Anne et la Résurrection intervient avant la Crucifixion. Tout au sommet le Seigneur monte aux cieux, entouré d'anges qui portent les objets de la Passion. Une précieuse inscription nous dit : «*En l'an 1552 fut faite cette vitre et fut l'ouvrier Jehan Le Flamant*». Au

à quatre pans coiffe l'étage réduit au clocher, ménageant la transition avec la fleche polygonale d'ardoises. Au bas s'ouvre une arcade en tiers-point, accompagnée de pilastres plats et d'une accolade à crosses végétales et fleuron. Elle donne accès au porche carré, vouté d'ogives autour d'une clé circulaire.

Le porche du sud ne date que de 1845 et la chapelle polygonale des fonts qui lui font vis-à-vis, doit remonter à la même époque.

Les belles verrières du XVI^e siècle

Dès qu'on entre dans l'église, on se trouve introduit dans une ambiance colorée à laquelle concourent les vitraux, les retables et les statues polychromées. La voûte sur arceaux est, elle-même peinte de bandes blanches chargées de feuillages stylisés et, au bas, d'une balustrade. M. du Halgouet parle d'une «*débauche de décor*», ce qui paraît un peu excessif mais on peut regretter qu'un ciborium du XVIII^e siècle soit venu masquer la baie du chevet.

bas le blason d'or au léopard de sable est le même que celui du bras reliquaire du Moustoir en Malguénac.

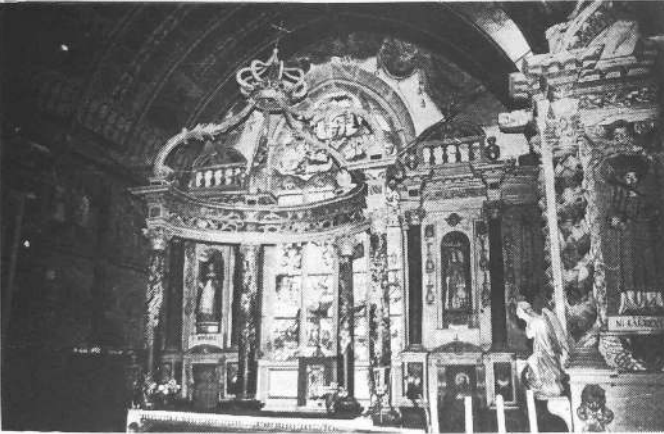
Des éléments de verrières sont encore conservés dans les fenêtres méridionales de la nef : Saint Laurent avec son gril, divers personnages, des blasons aux mâcles de Rohan. Dans la fenêtre du baptistère, on a introduit une Circoncision qui provient de l'église Saint-Pierre : le grand prêtre coiffé de la mitre, a posé ses bésicles et son coutelas sur une table qui épouse la forme d'une fontaine baptismale. La Vierge reçoit l'Enfant Jésus et saint Joseph tient un cierge qui éclaire la scène.

Le chœur et son ciborium

Au dessus de l'autel galbé du chœur s'élève le ciborium porté sur quatre colonnes corinthiennes, disposées en trapèze : les deux antérieures de chaque côté de l'autel, les deux autres derrière et plus rapprochées. Elles sont reliées par un entablement semi circulaire orné d'une double frise de rinceaux et le baldaquin, formé de quatre arcs feuillagés, à courbe et contrecourbe, soutient une couronne fermée surmontée de la croix. Son effet décoratif nuit malheureusement au vitrail de l'Arbre de Jessé.

De part et d'autre de la fenêtre axiale deux niches, accompagnées de chutes de fleurs maigres et sèches, supportent un couronnement complexe d'entablements, de balustrades, d'urnes et de frontons. Celle de gauche abrite Saint

STIVAL - Le chœur de l'église et le ciborium



Mériadec, en évêque, titulaire de l'église. De l'autre côté, le groupe d'une femme avec son enfant, le regard levé vers elle, passe souvent pour représenter sainte Anne et la Vierge mais le diadème frappé d'une hermine posé sur le voile indique qu'il s'agit plutôt de sainte Tréphine qui a par ailleurs sa chapelle dans la paroisse : près d'elle, son fils miraculeux, Trémeur. Au dessous des niches, sur de fausses portes sont peintes les effigies de saint Pierre et de saint Paul.

Sur les murs latéraux, des légendes commentent huit scènes de la vie de Saint Mériadec : «1 - Saint Mériadec de race royale de Conan; ses parents le font étudier les lettres; 2 - Saint Mériadec distribue ses biens aux pauvres; 3 - Saint Mériadec dit adieu à ses parents et se retire dans un désert près de Pontivy; 4 - Saint Mériadec prie le vicomte de Rohan de purger le pays des voleurs; 5 - Les chanoines de Vannes et les anciens assemblés envoient quatre députés du chapitre au saint solitaire; 6 - Saint Mériadec contraint par tous les évêques de Bretagne de sortir de sa solitude; 7 - Saint Mériadec est sacré évêque par obéissance; 8 - Mort de Saint Mériadec». Les costumes semblent indiquer le XVI^e siècle et l'on distingue encore des traces des anciennes légendes gothiques. Malheureusement de fâcheux repeints et les ravages de l'humidité achèvent de gâter ces peintures anciennes.

Les chapelles latérales et leur décor

Les autels rectangulaires des croisillons sont dotés de beaux retables en bois du XVII^e siècle. Des colonnes torsées, ou des oiseaux becquettent des pampres de vigne, supportent l'entablement sculpté et encadrent le tableau central et les niches latérales. Aux brisures des frontons sont suspendues de lourdes guirlandes de fleurs et de l'espace laissé libre émerge une niche à deux colonnes et fronton curviligne, accompagnée d'anges musiciens.

Au nord, le tableau représente le Rosaire et dans les niches se trouvent Sainte Anne qui lit à livre ouvert et Saint Fiacre, en moine, armé de sa pelle. Au registre supérieur figure une Vierge à l'Enfant, un peu épaisse et l'on a éprouvé le besoin de placer encore une seconde image du même thème devant le tableau du Rosaire. Dans cette chapelle se voient la statue processionnelle de saint Mériadec, un crucifix mural, les statues de saint Pierre et de saint Cornély et un confessionnal, ce qui fait tout de même beaucoup.

De l'autre côté, le tableau de la Résurrection est flanqué de deux belles statues du XVI^e siècle : Saint Germain en évêque et Saint Laurent avec son gril, Saint Jean-Baptiste domine le retable. On leur a adjoint un buste reliquaire de saint Mériadec et un Saint Isidore, en habit du XVIII^e siècle, porteur d'une gerbe et d'une tranche.

Dans la nef ne restent plus que la chaire du XVIII^e siècle, et, vis-à-vis un crucifix de bois, enfin, tout au fond les deux statues de plâtre de saint Joseph et de saint Antoine de Padoue.

Les fontaines et le pardon

A chacune des églises était rattachée sa fontaine, particulièrement de mise à Stival, dont le nom signifierait «source» (*stivel*). Celle de saint Mériadec se dresse à quelques pas au sud de la route de Pontivy. Sa piscine s'abrite sous une arcade en anse de panier, creusée dans un pignon triangulaire et décorée d'une accolade à fleurons. Les Rohan n'ont pas manqué d'y apposer leur blason à neuf mâcles.

Le jour du pardon, dimanche qui suit le 7 juin, la procession s'y rendait naguère en grande pompe : «En tête du cortège, on porte les trois étendards de la paroisse : celui de saint Mériadec, celui de Notre-Dame et celui de saint Cornély. Ensuite viennent, après les croix et les bannières, quatre statues fort grandes, portées chacune par quatre personnes : celle de Notre-Dame de Délivrance par des jeunes filles, celles de saint Mériadec, de saint Pierre et de Saint Cornély par des hommes ; un reliquaire renfermant une relique de saint Pierre, patron de la paroisse, paraît à la suite, posé sur les épaules de deux jeunes gens ; puis vient la cloche de saint Mériadec : celle-ci est suspendue sur un riche brancard qu'occupent deux figures d'anges soutenant une couronne au-dessus de la relique, de sorte qu'au moindre mouvement des porteurs, la cloche fait entendre son doux son argentin ; elle est d'ailleurs revêtue d'une robe de satin bleu brodée d'or. La procession se dirige ainsi vers la fontaine, où l'on chante une antienne en l'honneur de saint Mériadec. Naguère elle était accompagnée de fifres et l'on y lançait force pétards, en signe de joie, mais ces derniers usages ne se pratiquent plus». (1)



STIVAL (Pontivy) - Fontaine de Stival

(1) GUILLOTIN de CORSON, *Pardons et pèlerinages - Diocèse de Vannes* P. 127

On attribuait à la cloche de saint Mériadec la vertu de guérir de la surdité et les malentendants se la faisaient imposer. Les fiévreux, quant à eux, revêtaient une chemise préalablement trempée dans l'eau de la fontaine. Pour obtenir la protection de Saint Cornély sur leurs étables, les cultivateurs introduisaient dans leur troupeau un veau donné par la fabrique qui serait vendu à son profit après être devenu bœuf ou génisse. Comme à Carmes, le troupeau de saint Mériadec processionnait, le jour du pardon.

CHAPELLE SAINTE-TREPHINE

Située au cœur d'un gros village, la chapelle Sainte-Tréphine n'a pas grande apparence extérieure. De forme rectangulaire, elle laisse deviner un pignon du chevet, au-dessus de la sacristie polygonale, une fenêtre flamboyante qui peut remonter au XV^e siècle ou au XVI^e siècle. Depuis, bien des remaniements sont intervenus comme l'attestent la porte en plein cintre de la façade méridionale, la charpente à entrails datés de 1653 et, plus tardives encore, la porte occidentale et les fenêtres à linteau en arc segmentaire.

La légende peinte de Sainte-Tréphine

Fort heureusement l'intérieur s'est mieux conservé, tout au moins à partir du XVII^e siècle. Sur le lambris de la voûte se déploient les scènes de la vie de sainte-Tréphine peintes en 1701. La surface a été divisée en huit compartiments et les sujets figurent dans des médaillons circulaires, au milieu d'un décor abondant et varié. Des légendes les commentent et l'on apprend comment «Verok, comte de Vannes, accepta de donner sa fille Tréphine en mariage au comte Conomor, sous la caution de Saint Gildas. Conomor ne souffrait pas que des femmes devinssent grosses et, dès que Tréphine le sut, elle s'enfuit à cheval. Son mari la rattrapa dans la forêt de Lanvaux et lui trancha la tête. Averti par des serviteurs, Verok transporta le corps de sa fille dans son château de l'Hermine à Vannes et s'en fut trouver Saint Gildas pour lui rappeler son engagement. L'ermite de Blavet se rendit aussitôt à Castel-Finans et d'une poignée de sable renversa le château du tyran. Puis il partit pour Vannes, trouva Tréphine étendue sur sa couche funèbre, lui replaça la tête sur les épaules et la ressuscita. Elle accoucha de l'enfant qu'elle portait et lui donna le nom de Trémeur. Plus tard, elle fonda un couvent à Vannes où elle finit sa vie».

L'histoire est merveilleuse à souhait et mêle, sans souci de chronologie ni de vérité, personnages historiques ou légendaires et contes fabuleux. On reconnaît sans peine le thème de Barbe-Bleue. Si Verok a laissé son nom au Broërec ou Pays de Vannes, l'existence de Conomor est plus contestée et il n'est pas sûr que saint Gildas soit venu en Armorique. De toutes façons, le château de l'Hermine est postérieur de plusieurs siècles au comte Verok.

Un décor fastueux entoure les médaillons et les motifs se répondent, deux à deux, dans les compartiments qui se font face : angelots dressés comme des portants de théâtre, rinceaux et arabesques aux volutes végétales, lambrequins pendants, architectures en forme de cheminées ornées de pilastres en gaine, tentes maintenues ouvertes par des angelots. Au-dessus du chœur, dans trois médaillons supplémentaires apparaissent la colombe du Saint-Esprit et les images de saint Pierre et de Saint François d'Assise. Tout concourt à donner une impression de somptuosité qui contraste étrangement avec l'humilité de la chapelle.

STIVAL (Pontivy) - Chapelle Sainte-Tréphine - panneau de la voûte peinte



Le mobilier

Le retable de bois de l'autel s'inspire des mêmes ornements classiques mais il a été repeint en 1812, par un artisan du village voisin du Sourn. Le martyr de sainte-Tréphine occupe encore le tableau central : Conomor, à cheval, lève l'épée pour frapper sa femme. Aux ailes, deux belles niches à colonnes et ailerons feuillés, entablement sculpté, fronton chargé d'une guirlande et d'une corbeille de fleurs présentent d'un côté sainte-Tréphine, la tête dans les mains, de l'autre saint Louis, roi de France, serrant dans un linge la couronne d'épines. Tout en haut, dans la niche de l'attique c'est encore sans doute Sainte-Tréphine, debout, le corps intact, mais une tête à ses pieds.

Dans un coin du chœur se trouve relegué un minuscule Saint Isidore en culotte bouffante. La table sainte est une clairevoie où se dessinent des étoiles, des losanges, des postes et des fleurs stylisées ... Sous son baldaquin, la statue processionnelle de la Sainte qui tient encore dans ses mains, sa tête aux cheveux frisés. Un Christ ancien pend au mur. Sur le pied d'un bénitier à cuve rectangulaire se lisent, grossièrement sculptés, le monogramme du Christ et la date de 1725. Des angelots se détachent aux angles d'un autre bénitier de granit. Visiblement la dévotion populaire s'est beaucoup intéressée à la chapelle de la légendaire sainte-Tréphine.

L'ART RELIGIEUX DANS LE CANTON DE CLÉGUÉREC

Ce pèlerinage d'église en chapelle et de chapelle en église à travers le canton de Cléguérec nous a fait découvrir les mille et une facettes de l'art religieux breton. Avec cependant une lacune importante : on n'y trouve aucun édifice roman et pas davantage du premier ou du second âge gothique. Il faut attendre la période flamboyante, qui s'étend sur le XV^e et le XVI^e siècle, pour que surgisse une floraison de chapelles construites aussi bien en schiste qu'en granit.

L'ÉVOLUTION DE L'ARCHITECTURE

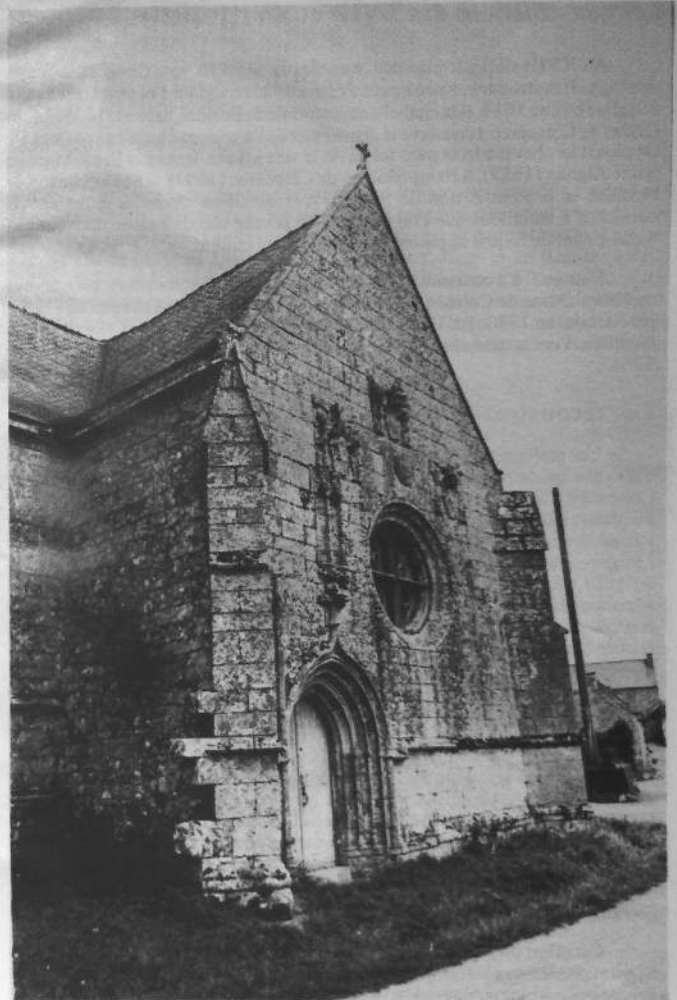
La période flamboyante

Le meilleur exemplaire des constructions du XV^e siècle est, sans conteste, la chapelle Saint-Laurent de Silfiac. Elle en présente tous les caractères : plan en croix latine, contreforts angulaires, rampants droits des pignons, rosace, fenêtres à remplage rayonnant, portes décorées d'accolades. Elle y ajoute même la richesse de ses niches à socles et à dais sculptés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur et l'opulence d'armoires en relief.

Dans de nombreuses églises ou chapelles, restaurées ou agrandies ultérieurement se sont maintenues des portes à voussures multiples ornées de colonnettes comme à Notre-Dame de Carnès ou surmontées d'un larmier de profil curviligne et dont les extrémités se retroussent à l'horizontale s'appuient sur des figures sculptées, davantage encore, des fenêtres garnies de trilobes et de quadrilobes étirés comme à l'église de Malguénac et dans les chapelles de Saint-Patern et Saint-Etienne ou de flammes trilobées comme à l'église de Saint-Aignan.

Les éléments du XVI^e siècle semblent prédominer à Locmaria et à Saint-Germain de Séglien qui contiennent cependant des bancs intérieurs. Le réseau de leurs fenêtres s'adoucit en des courbes régulières qui prennent parfois la forme de fleurs de lys. Des accolades somptueusement fleuries et des fleurons largement étalés s'épanouissent autour des portes et des piscines d'autel. Certaines dates apparaissent çà et là : la tour de Carnès reproduit des détails de celle de Pontivy, datée de 1533. Le porche de Saint-Aignan porte le millésime de 1568 tout comme la chapelle Saint-Jean Baptiste de Cléguérec. A Saint-Jean de Séglien se manifeste un décor nouveau, de pilastres chargés de losanges inspirés de la Renaissance, mais nous sommes déjà, en 1578.

Ci-contre : SILFIAC - Croisillon meridional de Saint-Laurent



Les constructions des XVII^e et XVIII^e siècles

Au XVII^e siècle, le plan des chapelles se simplifie pour devenir un simple rectangle. Il faut mettre un peu à part, à cause de leur exigüité, l'oratoire du Clandy à Séglien bâti en 1614, et la chapelle seigneuriale de Bezidel, datée de 1635. Saint-Gildas de Cléguerec a conservé le chevet plat de l'ancienne chapelle mais la règle est plutôt au chevet à trois pans tel qu'on le voit à Saint-Ignace et Saint-Marc de Saint-Aignan (1689), à Saint-Molván de Cléguerec (1693), à Saint-Samson de Neulliac et à Saint-Zénon de Séglien. Ces dernières chapelles se parent de corniches à modillons que l'on retrouve au porche sud de l'église de Neulliac. Saint-Félan de Silfiac appartenait à cette même famille.

Plus qu'il n'a construit, le XVIII^e siècle a restauré et transformé. Le chœur de Notre-Dame de Carmès, à Neulliac, a été rebâti, en 1768 et celui de l'église paroissiale, en 1780. En 1782, c'était le tour de celui de Kergrist, alors trêve de Neulliac. Vers la même époque fut également refaite la partie haute de l'église de Silfiac.

Les reconstructions du XIX^e siècle

Les malheurs de la Révolution précipitèrent la décrépitude de beaucoup d'anciens monuments et les réparations hâtives effectuées au lendemain du Concordat s'avèrent insuffisantes. A partir de la Restauration, vont s'ouvrir de nombreux chantiers qui transformeront la physionomie des églises en adoptant les formules stéréotypées du néo-classicisme. L'immense sacristie du Moustoir en Malguénac est construite en 1817; le clocher de l'église paroissiale s'élève à partir de 1821; celui de Neulliac, entre 1824 et 1829, sur les plans de Poteret-Maisonneuve. En 1840, Marseille entreprend la reconstruction de l'église de Séglien, dont la nef sera réalisée qu'à partir de 1870 et le clocher, en 1896. C'est encore Marseille qui dessine l'église de Cléguerec, bâtie en deux campagnes, la première de 1843 à 1846, la seconde, de 1860 à 1864. La chapelle Notre-Dame de la Délivrance à Neulliac relève aussi de cet art froid et sec, œuvre d'agents-voyers qui étaient plus ingénieurs qu'artistes.

A partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, on recherche plutôt l'imitation du gothique revenu à la mode. C'est alors que l'on reconstruit la façade méridionale de l'église de Malguénac (1876), à Neulliac, les chapelles Saint-Corentin (1865) et Saint-Eloi (1885), à Cléguerec, Locmaria (1887-1888) et Saint-Jacques de Boduic (1888-1892). Kergrist se dote d'un nouveau clocher en 1893-1894 et Silfiac suit, en 1899. Le fleuron de cette longue série sera la chapelle de Sainte-Tréphine, bâtie en 1897, sur la butte de Castel-Finans, avec une recherche toujours plus poussée des lignes verticales.

Cet effort de pastiche annihile toute velléité de création et, après la loi de Séparation, les ressources vont manquer. En 1921, Sainte-Madeleine de Cléguerec ne sera plus qu'une quelconque bâtisse rectangulaire. Du moins était-elle

construite en moellons de granit. A Saint-Joseph du Govello, en 1958, on n'utilisera que des parpaings de ciment. C'est la fin d'un art.

LES ŒUVRES SCULPTÉES

La sculpture sur pierre

La sculpture sur pierre se met au service de l'architecture. Elle s'applique à mouler les emplacements au bas des murs et les corniches à leur sommet. Elle creuse des gorges dans l'embrasure des portes, les garnit de colonnettes et parfois les habille de pampres. Elle triomphe dans les accolades et les fleurons qu'elle multiplie à plaisir autour des ouvertures ou des crédences. Elle se joue du granit rebelle pour dessiner les courbes et les contrecourbes du réseau des fenêtres. A Saint-Laurent de Silfiac, elle devient dentelle dans les niches et les dais. Elle s'affiche vigoureusement réaliste dans les socles de Locmaria et de Saint-



SAINT-AIGNAN - Eglise - Réseau flamboyant

Germain de Séglien. Elle suscite des animaux fantastiques au bas des rampants du toit et anime parfois des scènes cocasses, au sommet des piles comme à Sainte-Anne du Boduic. Sa fantaisie se calme pour n'accorder que de simples moulures aux tables d'autel et aux fontaines baptismales.

La statuaire de pierre n'est que faiblement représentée parce que, dès le XV^e siècle, on donnait la préférence aux images en bois. Cependant on vient de remettre en honneur deux statues de granit qui avaient été reléguées dans la



SILFIAC - Saint-Laurent
Credence du maître-autel

sacristie de Sainte Anne du Boduic. Le Saint-Gildas de Malguénac n'a jamais quitté sa place, dans sa chapelle. Quant à l'autre saint Gildas, transporté à l'église paroissiale, il reste aussi énigmatique que le gisant de schiste qui repose à ses pieds dans l'enfeu seigneurial.

Le grand retable appliqué contre le chevet de l'église de Séglien relève d'un tout autre esprit. Oeuvre d'un sculpteur lavallois, il a été taillé, non plus dans le granit, mais dans le tuffeau de Loire et le marbre du Maine et il utilise le vocabulaire décoratif de l'époque classique : colonnes corinthiennes, entablements sculptés de rinceaux, frontons syncopés auxquels pendent des guirlandes, angelots joufflus, corbeilles et chutes de fleurs. Il représente un type de décor, fort répandu aux XVII^e et XVIII^e siècles.

La sculpture sur bois

Les sculpteurs se sentaient plus à l'aise avec ce matériau souple qu'est le bois. Aux XV^e et XVI^e siècles, les charpentiers ornent les entrails de gueules de crocodiles aux extrémités et parfois d'un nœud au milieu ; ils peuplent les sablières d'un bestiaire fantastique, de personnages curieusement étirés, de scènes étranges : ainsi à Saint-Germain de Séglien ; dans cette même chapelle et à Saint-Jean, ils taillent les blochets en formes humaines ou animales.

L'habileté des sculpteurs se donne libre cours surtout dans les retables de bois qui ornaient la plupart des autels. A l'imitation des retables de pierre, ils ordonnent leurs compositions autour d'un tableau central. Cédant à l'esprit baroque, au XVII^e siècle, ils accordent la préférence aux colonnes torsées habillées de pampres où picorent des oiseaux et multiplient les ornements. Au XVIII^e siècle, le dessin se fait plus sévère et le décor un peu plus sobre, avant de se figer au début du XIX^e siècle dans un jeu de lignes purement géométriques.

Ces œuvres ont beaucoup souffert du temps et des restaurations plus ou moins heureuses en ont souvent faussé les proportions comme à Neulliac ou même les ont transformées comme à Séglien. Stival nous en a conservé cependant de bons exemples. Plus tardif, (1701) le retable de Saint-Samson de Neulliac garde encore un air de grandeur.

Il en existe des formes réduites ou simplifiées. Le retable-tabernacle, comme son nom l'indique, concentre les ornements autour du tabernacle que l'on entoure de niches à statuette et de colonnettes souvent torsées. Il est supporté par des gradins ornés de rinceaux et encadré de panneaux avec parfois des médaillons. Sans être de première qualité, ce décor est particulièrement exubérant au maître-autel de Sainte-Brigitte. Le retable-lambris s'applique au mur et ne comporte plus que de fausses niches et des pilastres plats comme on le voit encore aux autels latéraux de Sainte-Brigitte. Il marque la transition avec les simples boiseries.



SEGLIEN - Tête de blochet sculptée

L'habillage du chœur se fait, à partir du XVIII^e siècle, avec des panneaux adossés aux murs et divisés en compartiments. La chapelle de Carmès présente ainsi un ensemble exceptionnel qui assure au sanctuaire une très grande unité accentuée encore par les couleurs claires dont on l'a peint.

Vernies, la plupart du temps, les boiseries du XIX^e siècle assombrissent les églises, et font corps avec les stalles. A l'époque néo-classique, elles sont compartimentées par des pilastres cannelés mais leurs filets restent fidèles aux lignes chantournées du style Louis XV. Souvent on a éprouvé le besoin de les égayer par des panneaux peints. Dans la seconde moitié du siècle triomphe le style «cathédrale» ou «troubadour».

De même, les autels continueront fort avant dans le XIX^e siècle de se conformer aux modèles en forme de tombeau galbé du siècle précédent. Ici ou là

apparaissent des troncs de pyramide reposant sur la petite base, d'inspiration néo-classique. Finalement s'imposent les autels de bois rectangulaires aux parois sculptées de motifs graves ou en bas-reliefs, dans un décor néo-gothique.

On suit la même évolution dans les chaires et les confessionnaux. La chaire de Stival est du XVIII^e siècle. Celle de Kergrist, de la fin du XIX^e siècle, vaut surtout par la richesse de sa sculpture. Silfiac possède un confessionnal de 1837, Cléguerec de 1839, et Séglien de 1850. Ce sont d'utiles témoins à sauvegarder.

Il nous reste même quelques éléments des anciens jubés qui séparaient la nef de la partie haute des églises. Ce sont des tribunes reléguées dans les croisillons ou au fond des chapelles de la Trinité et de Saint-Jean de Cléguerec, de Saint-Gildas et de Saint-Patern de Malguénac. Celle de Saint-Gildas est datée de 1611 et ornée de peintures représentant les Apôtres, tout comme celle de la Trinité.

Avec la disparition des jubés, la «table sainte» a pris plus d'importance. Il en est de fort belles comme celles de la Trinité, à Cléguerec aux balustres carrés ou ronds. A Carmès, elle s'étend d'une extrémité à l'autre des croisillons, réunissant en un unique sanctuaire les trois autels. Celle de Saint-Gildas de Cléguerec porte la date de 1647 et le nom du menuisier: Gainche, et son modèle a été souvent reproduit. Même la toute récente chapelle de la Madeleine possède aussi de beaux balustres tournés.

Nous avons signalé, à Notre-Dame de Carmès quatre reliquaires de bois ouvragés, rapportés peut-être d'Italie en même temps que les reliques qu'ils contiennent et, à Saint-Corentin, dans la même paroisse, un autre reliquaire porté par des angelots.

LA STATUAIRE ET LES DEVOTIONS

Dans les églises et chapelles du canton de Cléguerec, la statuaire est



STIVAL - Eglise
 Détail du retable du croisillon sud

abondante, parfois surabondante, quand elles ont recueilli les images des chapelles ruinées ou désaffectées. Si elle ne compte pas de grands chefs-d'œuvre, elle offre une multitude de représentations originales et attachantes. Taillées par des artisans qui n'avaient pas toujours le sens des proportions, elles témoignent malgré tout de leur connaissance du bois, de l'habileté de leur ciseau et surtout de la sincérité de leur sentiment. Populaires et paysannes, elles nous parlent des dévotions favorites de nos pères. Avec elles, on parcourt à peu près tout le vaste domaine de l'iconographie chrétienne.

La Trinité

Les artistes du Moyen-Age n'ont pas reculé devant l'évocation du mystère le plus profond du christianisme. A la Trinité de Cléguerec, comme à Saint-Jean



SAINT-AIGNAN - Eglise - Groupe de la Trinité

de Séglien, ils poussent l'audace jusqu'à présenter, à l'image des Vierges de pitié, la Compassion du Père. En effet, il soutient le corps supplicié de son Fils, exprimant ainsi la profondeur de son amour pour les hommes. Cependant le Crucifié est bien devenu le Seigneur de gloire puisqu'à Cléguérec, plane au-dessus la colombe de l'Esprit et qu'un cortège d'anges les entoure. A Saint-Aignan, Père et Fils trônent côte à côte et les quatre Evangélistes leur rendent témoignage.

Le Christ

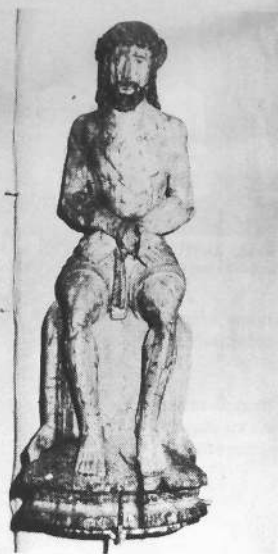
Sous les traits du Crucifié, le Christ est présent dans toutes les églises et chapelles. Primitivement le Crucifix se dressait sur la poutre de gloire ou au sommet du jubé, accompagné de la Vierge et de saint Jean. La croix s'est maintenue à cette place à la Trinité de Cléguérec, tandis qu'à Saint-Aignan elle a été plantée sur la tribune du fond de l'église.

Quand, devenus gênants, les jubés ont été démolis, au XVII^e siècle ou au XVIII^e siècle, le Crucifix a été appliqué au mur vis-à-vis de la chaire. Maintenant que les chaires disparaissent à leur tour, il demeure souvent isolé, comme délaissé. A Séglien, on l'a transporté dans le cadre central sur grand retable.

Kergrist, paroisse dédiée au Christ, a voulu l'honorer en plaçant, à l'intérieur même de l'église, un gigantesque Calvaire qui ne témoigne malheureusement ni de proportions, ni d'un goût très sûrs.

Elle possède aussi une statue processionnelle du Christ, plus récente et moins bonne que l'«*Ecce homo*» de Sainte-Anne de Cléguérec et les Christs de douleur de la Trinité de Cléguérec et de Saint-Germain de Séglien. A Neulliac, le Sauveur tient entre ses mains le globe du monde.

Introduite à la fin du XVII^e siècle, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus s'est universalisée au XX^e siècle et nous a apporté une multitude d'effigies malheureusement toutes en plâtre.



SEGLIEN - Saint Germain
Christ de douleur

La Vierge Marie

De toutes les dévotions, la plus répandue est celle de la Vierge Marie à qui sont dédiées sept églises ou chapelles et dont l'image figure partout de multiples manières et en plusieurs exemplaires.

Dans l'Arbre de Jessé, elle trône au milieu des rois ses aîeux, ce qui nous vaut les deux magnifiques reliefs de Saint-Aignan et de la Trinité de Cléguérec, ce dernier daté de 1594, et peut-être signé François Dréan.

De la même époque, les Piétas, touchaient profondément les cœurs. On les trouve à l'Oratoire du Clandy en Séglien, dans les chapelles Saint-Laurent de Silfiac, de Locmaria et de Saint-Jean de Cléguérec et encore dans l'église de Saint-Aignan.

Mais les représentations de beaucoup les plus fréquentes sont celles de la Vierge-Marie, heureuse, sans trop le manifester, de présenter son Enfant à la vénération des fideles. Les plus anciennes ont une silhouette sinieuse due au hanchement caractéristique du XV^e siècle : ainsi à Locmaria de Cléguérec, au Moustoir de Malguénac, à Kergrist, à l'église et à Saint-Samson de Neulliac.

D'autres s'imposent par leur grâce, comme à Saint-André de Cléguérec. Elles portent des vocables variés : Notre-Dame de la Clarté, à la Trinité de Cléguérec, à Saint-Samson de Neulliac, à Saint-Germain de Séglien (1585) ; Notre-Dame de Bon-Secours à Saint-Molvan de Cléguérec, à Saint-Patern de Malguénac, à Sainte-Brigitte ; Notre-Dame de Délivrance ou de la Délivrande, à Kergrist et Neulliac ; Notre-Dame des Fleurs à Kergrist et au porche de Carmes en Neulliac ; Notre-Dame du Mont-Carmel à Carmès où la statue est encore portée en procession, revêtue d'une robe de dentelle. L'église de Séglien est dédiée à Notre-Dame de Lorette, et, au pied de la statue, se voit la maison de Nazareth soutenue par des anges. L'oratoire de Sainte-Brigitte répond au nom de Notre-Dame des Neiges, et, dans



KERGRIST -
Vierge à l'Enfant - XV^e



SEGLIEN -
Vierge de la chapelle
Saint-Germain (1585)

l'église, est apparue récemment une Notre-Dame du Risque.

Déjà l'Arbre de Jessé évoquait l'Immaculée Conception. A Kergrist, la Vierge à l'Enfant foule aux pieds le serpent. Au XIX^e siècle, la Vierge se tient seule, debout sur le globe du monde, comme elle était apparue à Catherine Labouré et c'est cette iconographie de la Médaille miraculeuse qui devient de règle dans les statues de plâtre.

L'apparition de la Salette nous vaut un groupe dans l'église de Cléguérec et celle de Lourdes une multitude de Vierges de plâtre.

La Sainte Famille

A l'église de Cléguérec figure un groupe récent, mais d'une iconographie exceptionnelle : la Vierge et Saint Joseph soulèvent ensemble l'Enfant Jésus jusqu'à hauteur d'épaules. Les statues de saint Joseph, habituellement accompagné de l'Enfant Jésus, ne sont pas rares mais presque toutes en plâtre car cette dévotion est relativement récente. On en trouve cependant en bois, à Cléguérec et à Sainte-Brigitte qui datent du siècle dernier.

La piété à l'égard de sainte Anne a inventé ces curieuses images qui ras-



CLEGUEREC - Chapelle Sainte-Anne
Groupe de Sainte-Anne, la Vierge
et l'Enfant

semblent trois générations : Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus. La chapelle de Cléguérec en possède un bel exemplaire, assez équilibré : debout près du siège de sa mère, Marie porte son enfant. Plus souvent, Sainte Anne enseigne les Ecritures à la Vierge-enfant : en bois ou en plâtre, ce groupe est omniprésent.

Quand elle est seule, elle a pour attribut distinctif le livre des Ecritures et ordinairement Saint Joachim lui fait pendant comme à Kergrist ou à Saint-Gildas de Cléguérec.

Les apôtres et les martyrs

Saint Jean-Baptiste, le Précurseur du Messie se situe à la jointure des deux testaments. Son rôle de baptiseur a fait de lui un saint populaire mais son culte a été aussi largement répandu par les Hospitaliers qui l'avaient adopté comme patron. Dans le canton de Cléguérec, deux chapelles lui sont dédiées, toutes deux du XVI^e siècle, l'une à Cléguérec est datée de 1590 et celle de Séglien, datable de 1586. On le voit encore dans les églises de Malguénac et de Stival, à Saint-Gildas de Malguénac, avec la date de 1572 et à Saint-Laurent de Silfiac, sans parler de ses représentations modernes dans les baptistères.

Souvent saint Jean l'Evangeliste lui est associé et les deux statues taillées par le même artisan. C'est le cas notamment à Cléguérec où son image porte, avec le millésime de 1586, le nom de Guillemot qui peut être celui du sculpteur. D'autres figurations de l'Evangeliste viennent des crucifixions dressées sur les poutres de gloire, ainsi à Saint-Aignan et à Notre-Dame de Délivrande en Neulliac.

Le chef des Apôtres, saint Pierre, a été choisi comme patron de Silfiac et de Stival, autrefois peut-être de Cléguérec. On le trouve associé à saint Paul, à Malguénac et à Neulliac et aussi à Séglien. Partout il tient les clefs, symbole de sa primauté et saint Paul l'épée, emblème de son martyre.

Saint André et saint Jacques ont leurs chapelles à Cléguérec et de belles statues du XVI^e siècle. A Saint-Germain de Séglien, saint André figure encore, attaché à la croix qui porte son nom.



SILFIAC - Saint-Laurent
Statue de saint Jean

Le martyr de saint Barthélémy devait frapper les imaginations pour qu'on le représentât écorché, sa peau sur le bras, aussi bien à la Madeleine et à la Trinité de Cléguérec, qu'à Saint-Jean de Séglien.

Il y a une chapelle de Saint-Marc en Saint-Aignan, mais sa belle statue a été transportée à l'église paroissiale. Une autre statue porte son nom à Saint-Gildas de Malguénac, qui n'est qu'une attribution tardive et erronée.

Les autres apôtres et évangélistes n'ont que des images peintes sur la tribune des anciens jubés ou dans le chœur des églises. Cependant à Saint-Corentin de Neulliac, une statue non identifiée représente encore un apôtre.

On honore aussi certains personnages évangéliques. Sainte Marie-Madeleine, protectrice des lépreux, patronne une chapelle de Cléguérec et figure en outre à Sainte-Anne et à Notre-Dame de Carmès. Saint Nicodème qui descendit Jésus de la croix, porte des tenailles à Saint-André de Cléguérec, à Notre-Dame de Carmès et à Notre-Dame de Délivrande en Neulliac.

Les deux diacres martyrs, saint Etienne et saint Laurent ont leurs chapelles, le premier à Malguénac, l'autre à Silfiac. Saint Laurent figure encore avec son gril dans les églises de Neulliac et de Stival et saint Etienne à Sainte-Anne de Cléguérec. Tous deux se font pendant à Notre-Dame de Carmès. Les deux statues de sainte Agnès et de sainte Cécile, dans la chapelle Saint-Jean de Séglien, sont d'une iconographie originale mais d'attribution douteuse.

Les saints bretons

Les chapelles de campagne conservent pieusement le souvenir des vieux saints bretons. C'est par le biais d'une légende que s'est introduit dans la chapelle Saint-Marc de Kergrist, le culte des sept fondateurs des évêchés



MALGUENAC - Chapelle Saint-Gildas
Statue de saint Yves

de Bretagne. Mais saint Patern, premier évêque de Vannes, a sa chapelle à Malguénac et des statues à la Trinité de Cléguérec et à Saint-Germain de Séglien. Neulliac qui dépendait du diocèse de Cornouaille a dédié une chapelle à saint Corentin et une autre, ce qui s'explique moins, à saint Samson de Dol. Saint Tugdual de Tréguier figure à Saint-Patern de Malguénac.

Le saint abbé Gildas est honoré et représenté dans deux chapelles : à Cléguérec et à Malguénac. Son ami Bieuzy, invoqué contre la rage est présent dans l'église de Malguénac et porte un chien à la Madeleine de Cléguérec. Grâce à la dévotion des Rohan, Mériadec possède église, statues et fontaine à Stival. Armel, Cado, Hervé, Méen ont aussi leurs statues ici ou là.

On donne Guérec comme éponyme de Cléguérec mais on ne sait rien de lui, pas plus que de Bède ou Bédic, à Malguénac, Félan à Silfiac, Molvan à Cléguérec, Mérec à Kergrist. Ce dernier a attiré des substituts : Mamert et Gilles. Maurille à Saint-Corentin de Neulliac provient du même phénomène, comme Aignan et Ignace de Saint-Aignan et saint Zénon à Séglien. De la même manière, sainte Brigitte de Suède a supplanté Brigide de Kildare. Quant à sainte Tréphine, on ne sait s'il faut la rapporter à la légende ou à l'histoire.

Le saint Germain qui a sa chapelle à Séglien est l'évêque d'Auxerre. Il contribua à l'expansion du christianisme en Grande-Bretagne et en Irlande, mais sa statue à Saint-Patern de Malguénac, demeure plus que douteuse. Saint Guillaume dont on trouve les images à la Trinité et à la Madeleine de Cléguérec doit être l'évêque de Saint-Brieuc Guillaume Pinchon. Saint Yves, l'official de Tréguier, est présent à l'église et à Saint-Gildas de Malguénac, à Saint-Aignan et dans les chapelles de Saint-Jean de Séglien et de Saint-Laurent de Silfiac, plus douteusement dans l'église de Neulliac. Depuis ses prédications et sa mort à Vannes, saint Vincent Ferrier a été adopté par le diocèse et il n'est pas surprenant de rencontrer ses statues à Saint-Molvan de Cléguérec, à Saint-Laurent de Silfiac et peut-être à Saint-Patern de Malguénac.



SEGLIEN - Chapelle Saint-Germain
Statue du saint sur un socle sculpté



SEGLIEN - Chapelle de Locmaria - Statues de saint Georges et de saint Julien (1589)

Les saints auxiliateurs

Parmi les nombreuses statues d'évêques et de moines devenues anonymes, plusieurs figuraient encore des saints bretons mais d'autres aussi ces saints auxiliateurs auxquels on avait recours dans les diverses circonstances de la vie. Adrien, qu'il faut reconnaître dans le saint à l'enclume de Sainte-Anne du Boduic, était invoqué contre la peste. Antoine, insensible aux flammes d'un brasier, dans la même chapelle, contre le mal des ardents, les brûlures des rhumatismes et le feu de l'Enfer. On le voit encore à la Trinité, dans la même paroisse et à Notre-Dame de Délivrance de Neulliac. Apolline de Séglien soulageait les maux de dents. Barbe, à Kergrist, à Sainte-Anne de Cléguerec et à Saint-Laurent de Silfiac protégeait du feu et de la foudre. Catherine, à Neulliac, à Séglien, à la Madeleine de Cléguerec, veillait sur les jeunes filles. Marguerite, sortie du corps d'un dragon, à

Kergrist, à Notre-Dame de Carmès, à Saint-Jean de Cléguerec, à Locmaria de Séglien, aidait les femmes en couches. De par son nom Eutrope, à Locmaria de Cléguerec, était prédestiné à venir au secours des estropiés. Nicolas était reconnu comme le protecteur des enfants : il avait sa chapelle à Malguénac et conserve des statues à Saint-Patern et au Moustoir dans la même paroisse, ainsi qu'à Locmaria de Cléguerec. Quant à saint Mathurin, on a recours à lui pour de multiples causes. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on lui ait dédié un autel dans l'église de Kergrist et que son image figure, en bois, à la Trinité de Cléguerec et à Notre-Dame de Carmès, et en plâtre dans la chapelle reconstruite de Saint-Eloi à Neulliac.

Les nobles, appelés à faire la guerre se recommandaient à saint Georges et à saint Julien. Tous deux sont présents dans la chapelle seigneuriale des Coëtanfao à Locmaria de Séglien et l'une des statues porte la date de 1589. Les laboureurs, d'abord dévots de saint Fiacre que l'on trouve à Kergrist et à Stival, lui ont associé ensuite saint Isidore que l'on voit en outre à Cléguerec et à Silfiac. Presque partout ils confiaient leurs troupeaux de bêtes à cornes à saint Cornely et leurs chevaux à saint Eloi qui est aussi, le patron des forgerons, ce qui lui vaut d'être particulièrement honoré à Sainte-Brigitte. La statue de saint Hubert a trouvé place dans une chapelle récente, à l'orée de la forêt giboyeuse de Quénécan.

Les belles statues du XVI^e siècle, de saint Blaise à Saint-Germain de Séglien et de saint Claude à Neulliac, viennent sans doute de la dévotion de quelque particulier comme le Saint Denis de Saint-Samson. Il est plus curieux de constater que l'archange saint Michel n'est représenté, en bois, qu'à Saint-Jean de Cléguerec et, sa statue à l'église est en plâtre. Il existe aussi une sainte Persévérante, qu'il faut assimiler, dit-on, à sainte Peccine, patronne de Sainte-Pazanne, dans le diocèse de Nantes, mais on se demande par quel miracle elle est parvenue à se hisser au sommet d'un retable de Kergrist.

La ferveur monarchique a introduit Saint Louis, roi de France, dans l'église de Séglien et à Sainte-Tréphine de Stival. Les tertiaires de Saint François d'Assise ont apporté leur patron à Cléguerec et à Séglien, et un peu partout des statues en plâtre de saint Antoine de Padoue. Celle de sainte-Hélène, à Saint-Aignan, est récente tout comme celle du Cure d'Ars à Séglien, et les autres, partout présentes, de Jeanne d'Arc et de sainte-Thérèse de Lisieux.

Cette revue de la multitude des statues qui peuplent églises et chapelles nous montre la variété des dévotions, mais aussi leur évolution dans le temps et davantage encore la diversité des figurations, le renouvellement de leurs costumes selon les modes, jusqu'au jour où les moules de plâtre ont imposé leur pesante uniformité.

LE DECOR PEINT

Plus qu'aucun autre dans le département, le canton de Cléguérec peut s'enorgueillir du décor peint de ses églises et de ses chapelles.

Les vitraux

Autrefois de belles verrières leur faisaient une parure lumineuse. Malheureusement leur fragilité les expose aux atteintes du temps et des hommes et elles ont presque partout disparu. Ce qui nous en reste ne fait qu'aviver nos regrets.

Quelques fragments colorés subsistent, çà et là, ou même des panneaux entiers du XV^e ou du XVI^e siècle, plus ou moins restaurés, notamment à l'église et dans les chapelles de Locmaria, de Saint-Germain et de Saint-Jean de Séglien. Ils se rapportent presque tous à des mystères de la vie de la Vierge.

Deux vitraux se sont maintenus à peu près intégralement dans l'église de Stival où ils figurent, l'un l'Arbre de Jessé, l'autre, la Passion du Christ, ce dernier daté de 1552 et signé Jean Le Flammant. Ils nous donnent une idée de ce que pouvait être autrefois l'atmosphère colorée des chapelles et comment elles apportaient une vision de paradis aux habitants des obscures chaumières.

Il semble que l'art du vitrail se soit éteint au cours des XVII^e et XVIII^e siècles pour ne reprendre vie qu'après la Révolution. Encore faudra-t-il attendre le dernier quart du XIX^e siècle pour que se colorent à nouveau les fenêtres. La verrière de Saint-Jean Baptiste de Cléguérec a été posée en 1880, celle du chevet de l'église de Malguénac, en 1895. L'église de Séglien sera entièrement vitrée entre 1889 et 1901. On faisait alors appel à des ateliers spécialisés de Paris, de Tours, de Saint-Brieuc. A Vannes, le verrier le plus actif était Laumonier dont le nom se lit à Séglien. L'église de Cléguérec ne recevra sa première série de vitraux qu'en 1930.

A cette date, apparaissent des techniques nouvelles pour incorporer les couleurs à la pâte de verre et des formes empruntées au style des Arts décoratifs

SEGLIEN - Chapelle de Locmaria - Eléments de vitraux du XVI^e s.



que Mauméjean introduira dans les vitraux de l'église et de la chapelle de Carmès à Neulliac. Après la seconde guerre mondiale, de nouvelles tendances s'affirment avec Le Bihan-Saluden (1954) et Klein (1968) à l'église de Cléguérec. Le vitrail du Christ-Roi (1970) éclabousse un peu trop la paisible chapelle de saint-Mathurin dans l'église de Kergrist.

Les décors muraux

Le sanctuaire comporte aussi souvent un décor peint sur toile ou plus fréquemment sur le lambris de bois. C'est le cas, à l'église de Neulliac, où trois grands tableaux représentant le Christ en croix, la Vierge et saint Jean, sont appliqués au fond du chœur tandis que latéralement, des compartiments sont peints d'images de saints. De tels panneaux appartenant à l'ancienne église de Séglien ont été reportés dans la nouvelle. A Cléguérec, une grande Résurrection occupe le chevet, et sur les côtés, les quatre Evangélistes se font face, deux à deux, comme Saint Aignan et Saint Patern à Saint-Aignan.

La plupart de ces peintures ne datent que du XIX^e siècle mais le chœur de Stival était couvert de fresques remontant au XVI^e siècle. Elles ont malheureusement été repeintes et rendues méconnaissables. Le porche de Carmès conserve des peintures murales représentant les Apôtres. Ils apparaissent encore aux tribunes des anciens jubés de la Trinité de Cléguérec et de Saint-Gildas de Malguénac, tandis qu'à celle de Saint-Jean de Malguénac la décoration est purement florale.

Les voûtes peintes

Sur les lambris des voûtes, les peintres ont trouvé tout l'espace nécessaire pour déployer leur virtuosité. Deux vastes ensembles de compositions ornent ainsi les chapelles Sainte-Tréphine de Stival et Notre-Dame de Carmès de Neulliac. Le premier raconte en huit tableaux le tragique destin de sainte-Tréphine. Les scènes inscrites dans les cadres ornés portent la date de 1701 (ou 1704). On retrouve un peu la même inspiration dans la suite des quinze mystères du Rosaire qui recouvrent entièrement la voûte de Notre-Dame de Carmès au sein d'un décor chargé de médaillons, de guirlandes et d'entrelacs. Ici, l'artiste nous a laissé son nom : la Palme et la date de son œuvre : 1705. Mais à Carmès, à partir du transept apparaît une main nouvelle et moins habile, qui pourrait être celle de Blévin de Loudéac : il travaillait dans la chapelle, à la veille de la Révolution et la repeignit quand les troubles se furent apaisés. Quoi qu'il en soit, ces vastes décors sont d'une grande richesse et l'on doit veiller à leur conservation.

Les tableaux d'autel

Le retable classique s'ordonne autour d'un tableau central, ce qui nous vaut un nombre considérable de toiles, d'inégale valeur et souvent en mauvais état.



NEULLIAC - Eglise - Tableau du Rosaire

Au maître-autel des églises sont évoqués les mystères du Christ : Résurrection et Ascension, tandis que dans les chapelles, à cette place d'honneur, on voit souvent le patron : Saint Molvan à Cléguerec, Saint Zénon à Séglien, le sacre de saint Samson à Neulliac, œuvre encore de La Palme, en 1700. Presque toutes les églises ont aussi leur autel et leur retable du Rosaire : la plus remarquable de ces toiles se trouve à Neulliac. La chapelle Notre-Dame de Carmès conserve, en outre, une Vierge au manteau du XVII^e siècle. Une récente restauration a remis en valeur, dans l'église de Kergrist, une belle Annonciation et permis d'identifier le tableau où saint Mathurin apparaît à un mourant.

Photo ci-contre : NEULLIAC - Notre-Dame de Carmès - Le décor de la voute (1705)

La tradition du tableau de retable s'est perpétuée, au XIX^e siècle. Blévin de Loudéac, qui avait peint en 1793, celui de la chapelle nord de Notre-Dame de Carmès, fournit, en 1820 à la Trinité de Cléguerec, une toile de l'Enfant Jésus terrassant le Dragon. Les tableaux de Sainte-Brigitte ont été exécutés, en 1823 et celui du maître-autel de Silfiac, en 1867, par Madré, professeur de dessin à Pontivy. Le Rosaire de l'église de Cléguerec est l'œuvre d'un certain Baret et, pour cette église, le curé commanda encore, en 1888, une toile du Sacré-Cœur de Jésus.

Dans l'un des rétables de l'église de Neulliac, le tableau a laissé la place à une Mosaïque de l'Apparition du Sacré-Cœur à Sainte Marguerite-Marie. Cette initiative ne semble pas heureuse car la brillance des émaux s'harmonise difficilement avec les teintes mates du bois. On pourrait dire la même chose des vernis luisants qui recouvrent trop de lambris, tant il est vrai que nos églises et chapelles réclament de la discrétion dans l'utilisation des coloris.



NEULLIAC - Fontaine de Carmès

LES MONUMENTS ANNEXES

Sans parler des objets d'orfèvrerie que nous avons systématiquement négligés (1), il nous a été donné de rencontrer encore d'autres œuvres d'art, parfois insolites : le sarcophage de granit de Saint Molvan, la cloche en bronze de Saint Mériadec. Un peu inattendus aussi les ciboriums de Malguénac et de Stival qui s'inscrivent difficilement dans le cadre étroit d'une église rurale et la géante Crucifixion de Kergrist baignée d'un «jour céleste».

Eglises et chapelles s'accompagnent souvent de monuments annexes qui auraient mérité une description détaillée. Le calvaire de l'ancien cimetière de Malguénac n'est plus qu'une ruine. Près de l'église de Cléguérec se dresse une croix typique de celles qu'on éleva au lendemain de la Révolution. Sur le socle de celle de Stival figure l'effigie de saint Mériadec.

Les fontaines ont évolué avec les styles architecturaux. Celles de saint Mériadec, à Stival et de la Trinité à Cléguérec se parent de belles accolades. A Locmaria de Séglien, le dessin devient classique et l'élévation s'accuse à

Saint-Nicolas de Malguénac. Néo-classique, la fontaine de Carmès se dresse dans un enclos bien délimité ; celle de sainte Tréphine à Saint-Aignan se veut néogothique. A Saint-Laurent de Silfiac, la fontaine s'abrite à l'intérieur même de la chapelle et, à Saint Ignace, dans la forêt de Quénécan, elle rassemble trois piscines et une triple dévotion. Beaucoup d'autres, plus rustiques, ajoutent leur discrète poésie au charme du paysage.

(1) Voir THOMAS-LACROIX *op. cit.*

C'est dire qu'à parcourir le canton de Cléguérec, chacun trouvera largement de quoi satisfaire son amour des œuvres d'art, sa passion des souvenirs d'antan, sa piété à l'égard des vieux saints. Nos pères nous ont laissé un riche et précieux patrimoine collectif que nous n'avons pas le droit de dilapider ou d'abandonner.

Des signes encourageants sont apparus, ces dernières années, à la faveur de cet engouement pour les choses du passé qui caractérise notre époque, prise de vertige devant l'accélération de l'histoire. La Conservation des Bâtiments de France et celle des Antiquités et Objets d'Art ont, non seulement fait un recensement exhaustif de tout le mobilier des chapelles du canton de Cléguérec, mais entrepris, avec la collaboration des municipalités et l'appui du clergé, la restauration des édifices et la mise en valeur de nombreuses statues de bois ou de pierre et des œuvres peintes jusque là méconnues.

Et surtout, on a vu se créer des associations de quartier pour veiller à la réparation, à l'entretien et à la protection du patrimoine local. Les chapelles sont de plus en plus entourées de soins actifs et vigilants de toute une population et redeviennent, avec leurs pardons, des pôles de la vie rurale et religieuse. Elles ne manqueront ni de visiteurs, ni d'admirateurs, dans un pays riche à la fois de campagnes vallonnées et cultivées, de forêts sauvages et profondes, de rivières discrètes et de vastes plans d'eau. C'est tout cela le pays de Cléguérec.



STIVAL - Cloche de Saint Mériadec



MALGUENAC -
Chapelle Noire Dame
du Moustoir -
Bras reliquaire

Chapelle de Locmaria	page 71
- Une belle construction de granit	
- Les vitraux et les statues	
Chapelle Saint-Germain	page 72
- La chapelle des XI et XVI ^e siècles	page 73
- La précieuse statuaire de bois	page 74
Chapelle Saint-Jean	page 75
- La chapelle solitaire	page 76
- Son peuple de statues	
Chapelle Saint-Zénon	page 77
	page 78
SILFIAC	
Église Saint-Pierre	page 80
Chapelle Saint-Laurent	page 82
- Un chef-d'œuvre du XV ^e siècle	
- Les aspects intérieurs	
Chapelle de Saint-Félan (démolie)	page 83
	page 84
STIVAL (en Pontivy)	
Église Saint-Mériadec	page 86
- Saint-Mériadec, ermite puis évêque	
- L'architecture de l'église	
- Les belles verrières du XVI ^e siècle	page 87
- Le chœur et son ciborium	page 88
- Les chapelles latérales et leur décor	page 89
- Les fontaines et le pardon	page 90
Chapelle Sainte-Tréphine	page 91
- La légende peinte de Sainte-Tréphine	
- Le mobilier	page 93
L'ART RELIGIEUX DANS LE CANTON DE CLÉGUEREC	
L'évolution de l'architecture	page 94
- La période flamboyante (XV-XVI ^e siècle)	
- Les constructions des XVII ^e et XVIII ^e siècle	page 96
- Les reconstructions du XIX ^e siècle	
Les œuvres sculptées	page 97
- La sculpture sur pierre	
- La sculpture sur bois	page 98
La statuaire et les dévotions	page 100
- La Trinité	page 101
- Le Christ	page 102
- La Vierge Marie	page 103
- La Sainte-Famille	page 104
- Les apôtres et les martyrs	page 105
- Les saints bretons	page 106
- Les saints auxiliaires	page 108

Le décor peint	page 110
- Les vitraux	
- Les décors muraux	page 111
- Les voûtes peintes	
- Les tableaux d'autel	
Les monuments annexes	page 114



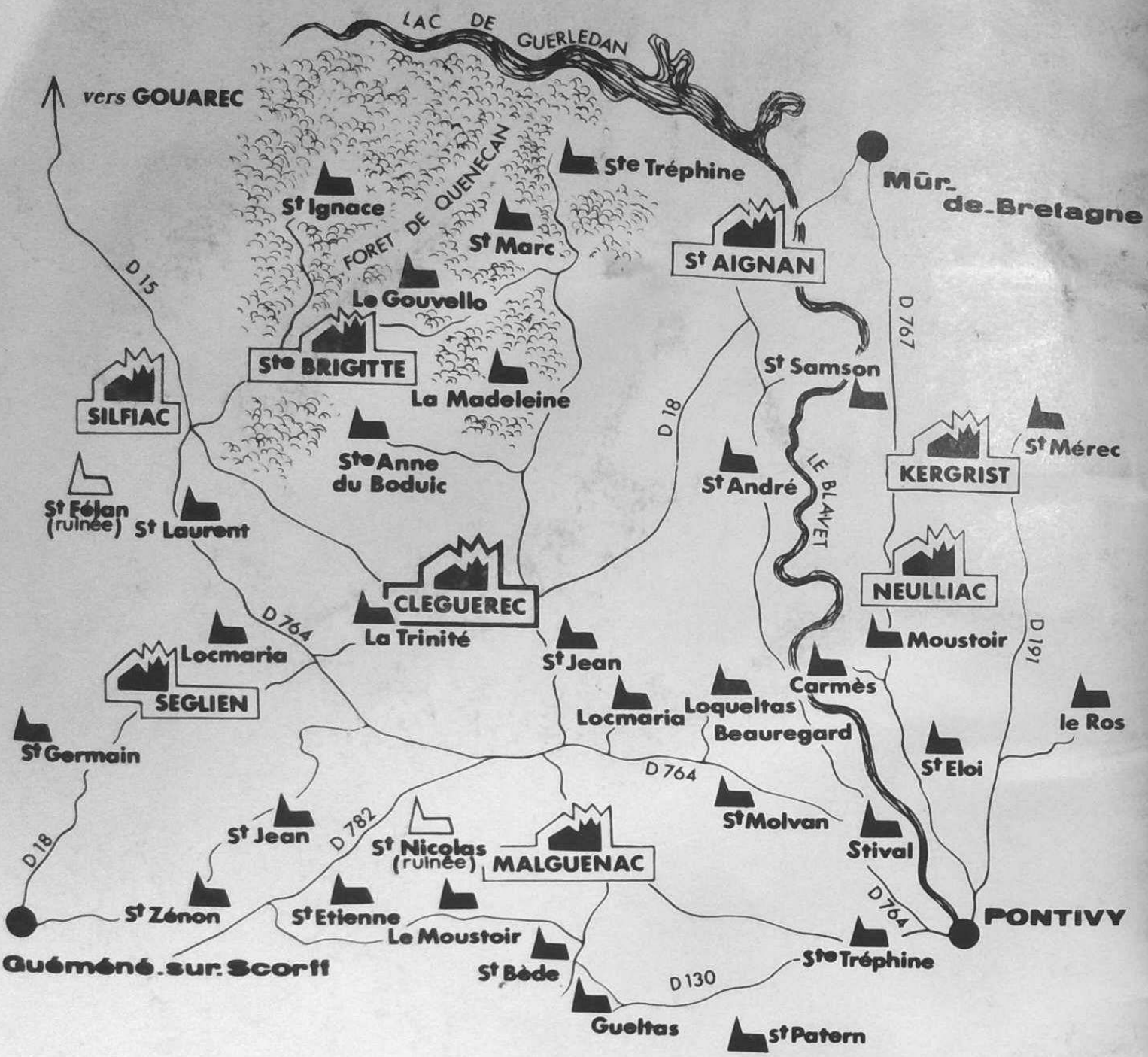
SEGLIEN Statue de sainte Agnès



Composition - Impression
Imp. TypOffset de Vannes S.A.
13 place M. Marchais
56000 VANNES
Tél. (97) 47.21.46



SAINTE-AIGNAN - L'Arbre de Jessé



Eglises et chapelles du canton de Cléguérec